Third Session
Fortieth Parliament, 2010

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Social Affairs, Science and Technology

Chair:
The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Monday, June 14, 2010
Wednesday, June 16, 2010
Thursday, June 17, 2010 (in camera)

Issue No. 10

Fifteenth, sixteenth and seventeenth meetings on:

The study on the accessibility of post-secondary education in Canada

WITNESSES:
(*See back cover*)

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent des

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Président :
L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Le lundi 14 juin 2010
Le mercredi 16 juin 2010
Le jeudi 17 juin 2010 (à huis clos)

Fascicule n^{o} 10

Quinzième, seizième et dix-septième réunions concernant :

L'étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

48259-48270-48273

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Eaton
Champagne, P.C.	* LeBreton, P.C.
Cordy	(or Comeau)
* Cowan	Martin
(or Tardif)	Merchant
Demers	Plett
Dyck	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Di Nino (*June 15, 2010*).

The Honourable Senator Demers replaced the Honourable Senator Greene (*June 15, 2010*).

The Honourable Senator Di Nino replaced the Honourable Senator Plett (*June 14, 2010*).

The Honourable Senator Greene replaced the Honourable Senator Demers (*June 14, 2010*).

The Honourable Senator Callbeck replaced the Honourable Senator Fairbairn, P.C. (*June 11, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Eaton
Champagne, C.P.	* LeBreton, C.P.
Cordy	(ou Comeau)
* Cowan	Martin
(ou Tardif)	Merchant
Demers	Plett
Dyck	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Di Nino (*le 15 juin 2010*).

L'honorable sénateur Demers a remplacé l'honorable sénateur Greene (*le 15 juin 2010*).

L'honorable sénateur Di Nino a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 14 juin 2010*).

L'honorable sénateur Greene a remplacé l'honorable sénateur Demers (*le 14 juin 2010*).

L'honorable sénateur Callbeck a remplacé l'honorable sénateur Fairbairn, C.P. (*le 11 juin 2010*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, June 14, 2010
(21)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 5:02 p.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Cordy, Di Nino, Dyck, Eggleton, P.C., Greene, Martin, Ogilvie and Seidman (9).

In attendance: Daniel Thompson, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Citizenship and Immigration Canada:

Erica Usher, Senior Director, Geographic Operations.

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Chris Greenshields, Director, International Education and Youth Division;

Jean-Philippe Tachdjian, Deputy Director and Trade Commissioner, Edu-Canada International Promotion of Education in Canada.

Canadian Bureau for International Education:

Karen McBride, President.

Canadian Institutes of Health Research:

Pierre Chartrand, Ph.D., Chief Scientific Officer and Vice-President, Research Portfolio.

Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada:

Margaret McCuaig-Johnston, Executive Vice-President.

Social Sciences and Humanities Research Council of Canada:

Gisèle Yasmeen, Vice-President, Partnerships.

The chair made a statement.

Mr. Greenshields and Ms. Usher each made a statement and, together with Mr. Tachdjian, answered questions.

At 6:08 p.m., the committee suspended.

At 6:11 p.m., the committee resumed.

Ms. McBride made a statement and answered questions.

At 6:59 p.m., the committee suspended.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 14 juin 2010
(21)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Cordy, Di Nino, Dyck, Eggleton, C.P., Greene, Martin, Ogilvie et Seidman (9).

Également présent : Daniel Thompson, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n^{o} 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Citoyenneté et Immigration Canada :

Erica Usher, directrice principale, Opérations géographiques.

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Chris Greenshields, directeur, Direction de l'éducation internationale et de la jeunesse;

Jean-Philippe Tachdjian, directeur adjoint et délégué commercial, Édu-Canada Promotion internationale de l'éducation au Canada.

Bureau canadien de l'éducation internationale :

Karen McBride, présidente.

Instituts de recherche en santé du Canada :

Pierre Chartrand, Ph.D., conseiller scientifique en chef et vice-président, Portefeuille de la recherche.

Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada :

Margaret McCuaig-Johnston, vice-présidente exécutive.

Conseil de recherches en sciences humaines du Canada :

Gisèle Yasmeen, vice-présidente, Partenariats.

Le président fait une déclaration.

M. Greenshields et Mme Usher font chacun un exposé, puis, avec l'aide de M. Tachdjian, répondent aux questions.

À 18 h 8, la séance est suspendue.

À 18 h 11, la séance reprend.

Mme McBride fait un exposé, puis répond aux questions.

À 18 h 59, la séance est suspendue

At 7:04 p.m., the committee resumed.

Mr. Chartrand, Ms. McCuaig-Johnston and Ms. Yasmeen each made a statement and, together, answered questions.

At 8:49 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, June 16, 2010
(22)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:38 p.m., in room 2, Victoria Building, the Honourable Art Eggleton, P.C., Chair, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett and Seidman (12).

In attendance: Daniel Thompson, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Department of Finance Canada:

Chris Forbes, General Director, Federal-Provincial Relations and Social Policy Branch;

Baxter Williams, Director, Personal Income Tax Division, Tax Policy Branch.

Industry Canada:

Robert Dunlop, Assistant Deputy Minister, Science and Innovation Sector.

The chair made a statement.

Mr. Forbes, Mr. Williams and Mr. Dunlop each made a statement and, together, answered questions.

At 5:57 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

À 19 h 4, la séance reprend.

M. Chartrand, Mme McCuaig-Johnston et Mme Yasmeen font chacun un exposé, puis, ensemble, répondent ensemble aux questions.

À 20 h 49, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 16 juin 2010
(22)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 38, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett et Seidman (12).

Également présent : Daniel Thompson, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n^{o} 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ministère des Finances Canada :

Chris Forbes, directeur général, Direction des relations fédérales-provinciales et de la politique sociale;

Baxter Williams, directeur, Division de l'impôt des particuliers, Direction de la politique de l'impôt.

Industrie Canada :

Robert Dunlop, sous-ministre adjoint, Secteur science et innovation.

Le président fait une déclaration.

MM. Forbes, Williams et Dunlop font chacun un exposé, puis, ensemble, répondent ensemble aux questions.

À 17 h 57, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, June 17, 2010
(23)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met in camera this day at 10:32 a.m., in room 705, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett and Seidman (12).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered an outline of its draft report.

It was agreed that the deputy chair be authorized to seek authority from the Senate for the following order of reference:

That the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology be authorized to examine and report on Canada's pandemic preparedness;

That in particular the committee be authorized to examine issues concerning Canada's past pandemic preparedness, lessons learned from the response to the 2009 pandemic virus (H1N1), the roles of all levels of government in pandemic preparedness, and Canada's future pandemic preparedness;

That the committee's examination include processes and ethical issues related to pandemic preparedness;

That the committee submit its final report no later than October 31, 2010, and that the committee retain all powers necessary to publicize findings of the Committee until January 31, 2011.

At 12:17 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, le jeudi 17 juin 2010
(23)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à huis clos, à 10 h 32, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett et Seidman (12).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)f), le comité examine un aperçu de son rapport provisoire.

Il est convenu de permettre au vice-président de demander l'autorisation du Sénat concernant l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie soit autorisé à examiner l'état de préparation aux pandémies au Canada et à en faire rapport;

Que le comité soit autorisé à examiner particulièrement les questions relatives à l'état de préparation aux pandémies du Canada par le passé, aux leçons tirées de la réponse à la pandémie de H1N1 en 2009, aux rôles de tous les paliers de gouvernement en cas de pandémie et à la préparation du Canada en cas de futures pandémies;

Que l'examen du comité porte notamment sur les processus et les questions éthiques liés à la préparation aux pandémies;

Que le comité soumette son rapport final au plus tard le 31 octobre 2010 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser les conclusions du comité jusqu'au 31 janvier 2011.

À 12 h 17, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, June 14, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 5:02 p.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: I call this meeting to order. Welcome to the Senate Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

We are in a big room and a few people are still coming because we are meeting on a Monday, and people come in from far and wide. I thank Senator Greene for being here. He is a guest on our committee. I also thank Senator Cordy.

Over the next four hours, we will focus on two subjects. The first subject will be recruitment of international students. The first two panels we have will deal with that. Our third panel will deal with the question of research in post-secondary institutions, primarily universities, and will deal with the question of the granting councils and their involvement in helping to advance research and innovation in our universities.

This first panel brings representatives from two departments. From Foreign Affairs and International Trade Canada, I welcome Chris Greenshields, Director of International Education and Youth Division; and Jean-Philippe Tachdjian, Deputy Director and Trade Commissioner, Edu-Canada International Promotion of Education in Canada. From Citizenship and Immigration Canada, we have Erica Usher, Senior Director of Geographic Operations.

The subject is recruitment of international students.

I understand Mr. Greenshields and Ms. Usher will speak. If you could make your presentation about seven minutes long, that would be appreciated.

[*Translation*]

Chris Greenshields, Director, International Education and Youth Division, Foreign Affairs and International Trade Canada: Canada's post-secondary education system is recognized worldwide for its excellence. For their part, Canada's universities and community colleges are pursuing internationalization as a key dimension in their institutional development strategies.

[*English*]

The Advantage Canada strategy seeks to promote Canada's knowledge advantage to create the best educated, most skilled and most flexible work force in the world. The strategy recognizes that other countries are challenging the competitive advantage

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 14 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, pour son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : La séance est ouverte. Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Nous sommes dans une grande salle. Quelques personnes doivent encore arriver parce que c'est un lundi et que les gens viennent de tous les coins du Canada. Je remercie le sénateur Greene de sa présence. Il est l'invité de notre comité. Je remercie également le sénateur Cordy.

Au cours des quatre prochaines heures, nous concentrerons notre attention sur deux sujets. Le premier est le recrutement d'étudiants étrangers. Nous l'examinerons avec nos deux premiers groupes de témoins. Le troisième groupe abordera la question de la recherche dans les établissements postsecondaires, et notamment dans les universités. Nous parlerons des conseils subventionnaires et de leur contribution à l'avancement de la recherche et de l'innovation dans nos universités.

Notre premier groupe de témoins comprend des représentants de deux ministères. Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, nous avons Chris Greenshields, directeur, Direction de l'éducation internationale et de la jeunesse, et Jean-Philippe Tachdjian, directeur adjoint et délégué commercial, Édu-Canada Promotion internationale de l'éducation au Canada. De Citoyenneté et Immigration Canada, nous avons Erica Usher, directrice principale, Opérations géographiques.

Nous parlerons donc du recrutement d'étudiants étrangers.

Je crois savoir que M. Greenshields et Mme Usher ont des exposés à présenter. Si vous pouviez vous limiter à sept minutes, nous vous en serions reconnaissants.

[*Français*]

Chris Greenshields, directeur, Direction de l'éducation internationale et de la jeunesse, Affaires étrangères et Commerce international Canada : L'excellence du système d'enseignement postsecondaire du Canada est reconnue dans le monde entier. Pour leur part, les universités et les collèges communautaires du Canada font de l'internationalisation un élément clé de leurs stratégies de développement institutionnel.

[*Traduction*]

La stratégie Avantage Canada vise à faire valoir l'avantage du savoir canadien, en vue de doter le Canada de la main-d'œuvre la plus scolarisée, la plus qualifiée et la plus flexible du monde. La stratégie tient compte du fait que d'autres pays font concurrence

provided by our education system as they expand and improve their own systems. It recognizes the importance of international students to achieve the goals of the strategy.

In 2007, there were 2.8 million students around the world studying outside their country, a 53 per cent increase since 1999. A 2009 report commissioned by Foreign Affairs and International Trade Canada found that international students contributed $6.5 billion to the Canadian economy in 2008. This surpassed the exports of coniferous lumber and coal. International students also generated about $291 million dollars in government revenue and created economic activity that sustained employment for 83,000 Canadians.

[*Translation*]

International students also matter to Canada's labour market and immigration policies. Students and graduates fill labour market gaps and meet immigration needs at a time when Canada faces declining birth rates and an aging population.

International students matter to Canada's foreign policy and trade agendas, as students who return to their countries after graduation retain significant ties to Canada and later become important partners in trade, political relations and global leadership.

[*English*]

Between 2003 and 2007, the number of international students in Canada grew at a rate of 6 per cent. In the same time period, Australia saw 41 per cent, the U.K. 89 per cent and the U.S. 27 per cent. Our competitors had developed and implemented marketing strategies for attracting international students. In an increasingly competitive environment where countries spend upwards of $35 million per year, Canada was falling behind. Canada needed a coordinated and sustained approach with both federal and provincial support if we were to compete.

In 2007, as part of the government's global commerce strategy, Foreign Affairs and International Trade Canada received $1 million per year over five years to launch a marketing campaign in priority markets. This included the development of a brand for education in Canada in collaboration with provinces and other federal departments.

The Imagine Education in Canada brand was launched in September 2008, with the support of all provincial and territorial governments. It is now used with considerable success, positioning Canada as an attractive study destination and education partner.

The brand's messaging, based on research with international students and education providers, speaks directly to the student. The images and words support the key message: students' dreams coming true if they study in Canada. The campaign also emphasizes the high quality of Canadian institutions, with

aux avantages de notre système d'éducation tandis qu'ils développent et améliorent leurs propres systèmes. Elle reconnaît l'importance des étudiants étrangers pour réaliser ses objectifs.

En 2007, 2,8 millions de jeunes de tous les coins de la planète étudiaient dans un pays autre que le leur, ce qui représentait une augmentation de 53 p. 100 par rapport à 1999. Un rapport de 2009 commandé par le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international a révélé que les étudiants étrangers ont rapporté 6,5 milliards de dollars à l'économie canadienne en 2008, soit plus que nos exportations de bois d'œuvre résineux et de charbon. Les étudiants étrangers ont aussi généré environ 291 millions de dollars de recettes publiques et créé une activité économique qui a soutenu l'emploi de 83 000 Canadiens.

[*Français*]

Les étudiants internationaux sont également importants pour les politiques du Canada relatives au marché du travail et à l'immigration. Les étudiants et les diplômés comblent des lacunes du marché du travail et satisfont aux besoins sur le plan de l'immigration à une époque où le Canada fait face à une baisse des taux de natalité et au vieillissement de la population.

Les étudiants internationaux sont importants pour les priorités du Canada en matière de politique étrangère et de commerce puisque ceux qui retournent dans leur pays après leurs études conservent des liens importants avec le Canada et deviennent plus tard des partenaires importants dans le domaine du commerce, des relations politiques et du leadership à l'échelle mondiale.

[*Traduction*]

Entre 2003 et 2007, le nombre d'étudiants étrangers au Canada a augmenté de 6 p. 100. Dans la même période, la croissance a été de 41 p. 100 en Australie, de 69 p. 100 au Royaume-Uni et de 27 p. 100 aux États-Unis. Nos concurrents ont élaboré et mis en œuvre des stratégies de marketing pour attirer les étudiants étrangers. Dans un contexte de plus en plus compétitif où des pays dépensent jusqu'à 35 millions de dollars par an, le Canada perdait du terrain. Pour soutenir la concurrence, le Canada devait se doter d'une approche ferme et concertée bénéficiant de l'appui du gouvernement fédéral et des provinces.

En 2007, dans le cadre de la Stratégie commerciale mondiale du gouvernement, le MAECI a reçu un million de dollars par an sur cinq ans pour lancer une campagne de promotion dans des marchés prioritaires. La campagne devait comprendre la création d'une marque pour l'éducation au Canada, en collaboration avec les provinces et d'autres ministères fédéraux.

La marque Imagine étudier au Canada a été lancée en septembre 2008, avec l'appui de l'ensemble des provinces et des territoires. Elle est maintenant utilisée avec beaucoup de succès pour présenter le Canada comme une destination d'études attrayante et un partenaire en éducation.

Les messages de la marque, développés en fonction d'études menées auprès d'étudiants étrangers et de fournisseurs de services d'enseignement, s'adressent directement à l'étudiant. Les images et les mots transmettent le message clé : les rêves de l'étudiant prennent forme s'il étudie au Canada. La campagne insiste

reasonable tuition fees and the possibility of immigration. The brand is now being licensed to eligible institutions and associations so they may co-brand and leverage Canada's image and messaging.

[*Translation*]

Through Canada's international network of embassies and consulates, efforts under the new brand have been stepped up to support the recruitment of international students and to support the building of international education partnerships. Missions are actively engaged in hosting events, facilitating media relations, journalist tours and in providing regional outreach in priority markets as well as in emerging markets.

To enhance Canada's prestige among education professionals and to assist our institutions in building international partnerships, DFAIT has been organizing, with provincial governments, Canada pavilions in major international education events, notably in North America, Europe and the Asia-Pacific region.

In order to better compete internationally, we are also working to better align all federal programs that support education promotion and we are collaborating closely with the provinces to support their efforts.

We work closely with Citizenship and Immigration Canada and clearly the programs which it has put in place are making a major contribution to strengthening Canada's offer in international education.

[*English*]

Foreign Affairs and International Trade Canada also manages a series of award programs for foreign students and partners, including Government of Canada Awards, the Canadian Commonwealth Scholarship Program and the Emerging Leaders in the Americas Program, among many others. The Canada-U.S. Fulbright Program, the Canada-China Scholars' Exchange Program and the Canada-Chile Equal Opportunities Scholarships are other examples. We also work with other countries to facilitate scholarship awards to Canadians to study in those countries.

In recent years, we have reshaped awards to make them short term to directly support the international linkages of Canadian institutions. The student exchange program approach provides a new framework that is better aligned with government priorities, targets priority regions and promotes the internationalization of Canadian post-secondary institutions.

As part of Canada's Americas Strategy, two programs for short-term scholarships — the Canada-CARICOM Leadership Scholarships Program and the Emerging Leaders in the Americas Program — were announced by Prime Minister Harper and account for over 600 scholarships being awarded in the Americas yearly.

également sur l'excellente qualité des établissements canadiens, le niveau raisonnable des frais de scolarité et la possibilité d'immigrer au Canada. L'utilisation sous licence de l'image de marque est maintenant offerte aux établissements et aux associations admissibles pour organiser des activités de promotion conjointes et exploiter l'image et les messages du Canada.

[*Français*]

Les efforts de promotion utilisant la nouvelle marque ont été intensifiés dans l'ensemble du réseau international des ambassades et des consulats du Canada pour approuver le recrutement d'étudiants internationaux et l'établissement de partenariats internationaux en éducation. Les missions sont très actives. Elles organisent des activités, facilitent les relations avec les médias et les visites des journalistes et assurent la diffusion régionale dans les marchés prioritaires et dans les marchés émergents.

Pour renforcer le prestige du Canada auprès des professionnels de l'éducation et pour aider nos établissements à conclure des partenariats internationaux, le ministère a mis sur pied avec les provinces des pavillons canadiens lors de grandes rencontres internationales sur l'éducation, notamment en Amérique du Nord, en Europe et dans la région de l'Asie-Pacifique.

Pour mieux rivaliser sur la scène internationale, nous nous efforçons aussi d'harmoniser les programmes fédéraux à l'appui de la promotion de l'éducation et nous collaborons étroitement avec les provinces et appuyons leurs efforts.

Nous travaillons en collaboration étroite avec Citoyenneté et immigrations Canada, et de toute évidence, les programmes que ce ministère a mis en œuvre apportent une contribution importante au renforcement de l'offre éducative du Canada.

[*Traduction*]

Le MAECI gère en outre une série de programmes de bourses à l'intention des étudiants et des partenaires étrangers, notamment les bourses du gouvernement du Canada, les bourses du Commonwealth du Canada et les bourses Futurs leaders dans les Amériques. Le programme Fulbright Canada-États-Unis, le programme Canada-Chine d'échanges de chercheurs et le programme de bourses d'études Canada-Chili pour l'égalité des chances sont des exemples de partenariats bilatéraux. Nous travaillons aussi avec d'autres pays pour faciliter l'attribution de bourses d'études à des Canadiens qui veulent étudier dans ces pays.

Au cours des dernières années, nous avons réduit la durée des bourses afin d'appuyer directement les liens internationaux des établissements canadiens. Le programme d'échanges d'étudiants fournit en outre un nouveau cadre mieux adapté aux priorités du gouvernement, qui cible des régions prioritaires et favorise l'internationalisation des établissements postsecondaires canadiens.

Dans le cadre de la Stratégie du Canada pour les Amériques, le premier ministre Harper a annoncé deux programmes de bourses à court terme, le programme de bourses en matière de leadership Canada-CARICOM et le programme Futurs leaders dans les Amériques, qui représentent ensemble plus de 600 bourses d'études

Predicated on institutional linkages, they provide four to six months of study or research in Canada at the college, undergraduate and graduate levels for Latin American and Caribbean students.

[*Translation*]

Post-doctoral research fellowships aim to attract recent PhD graduates to do research in Canada. They are based on reciprocal agreements between Canada and foreign governments and are designed to provide one-year research opportunities to expose international talent to Canada's cutting edge facilities and academic expertise.

All scholarship programs foster brain circulation, promote international research collaboration and create an informed interest in Canada among future opinion leaders. Many of the awards are pursuant to a series of international agreements and other reciprocal efforts to promote two-way education exchange and youth mobility. We are also offering awards for on-line education capitalizing on Canada's strengths in this area.

[*English*]

In 2010, Foreign Affairs and International Trade Canada expects to support or facilitate close to 900 scholarships to international students. These are being closely coordinated with other programs by Human Resources and Skills Development Canada, HRSDC, the Vanier Canada Graduate Scholarships offered by the tri-council and other awards offered through the Canadian International Development Agency, CIDA, the International Development Research Centre, IDRC, and other organizations. Foreign Affairs and International Trade Canada has put in place a central website that identifies all the federal government scholarships available to international students, which allows them to directly access information on all the programs.

[*Translation*]

The federal government's strategy, *Mobilizing Science and Technology to Canada's Advantage (2007)*, provides a framework to promote world-class excellence, encourage the commercialization of basic and applied research in areas of strength and opportunity and encourage partnerships involving the business, academic, and public sectors, at home and abroad. Canada has a number of bilateral Science and Technology arrangements. Canada's universities and colleges play an active role in these arrangements and representatives are members of each of Canada's Joint S&T Committees.

[*English*]

In conclusion, I want to stress that the department works closely with the provinces and territories, given their jurisdiction over education. We do so through the Council of Ministers of Education,

accordées chaque année dans les Amériques. Fondées sur les liens entre établissements, ces bourses permettent à des étudiants de pays de l'Amérique latine et des Caraïbes d'étudier ou de faire des recherches pendant quatre à six mois au Canada, au niveau des études collégiales, du premier cycle et des cycles supérieurs.

[*Français*]

Les bourses de recherches postdoctorales visent à attirer de récents diplômés au doctorat à entreprendre des recherches au Canada. Ces bourses basées sur des attentes de réciprocité entre le Canada et les gouvernements étrangers visent à offrir des stages de recherche d'un an et permettre ainsi aux étudiants internationaux talentueux de profiter des installations de pointe et de savoir du milieu universitaire canadien.

Les programmes de bourses d'études favorisent la circulation des cerveaux et la collaboration internationale dans la recherche et l'intérêt du Canada chez les futurs leaders. De nombreuses bourses s'inscrivent dans une série d'accords internationaux et d'autres démarches réciproques pour promouvoir les échanges en éducation et la mobilité des jeunes dans les deux sens. Nous offrons aussi des bourses pour l'éducation en ligne afin de mettre à profit les forces du Canada dans ce domaine.

[*Traduction*]

En 2010, le MAECI prévoit financer ou faciliter l'octroi de près de 900 bourses d'études à des étudiants étrangers. Ces bourses sont étroitement coordonnées avec d'autres programmes relevant de Ressources humaines et Développement des compétences Canada, avec le Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier et d'autres bourses d'études offertes par l'Agence canadienne de développement international, le Centre de recherches pour le développement international et d'autres organismes. De plus, le MAECI a créé un site Web centralisé qui annonce toutes les bourses d'études du gouvernement fédéral offertes aux étudiants étrangers, ce qui permet à ceux-ci d'accéder directement aux renseignements concernant l'ensemble des programmes.

[*Français*]

La stratégie du gouvernement fédéral, *Réaliser le potentiel des sciences et de la technologie au profit du Canada (2007)*, fournit un cadre pour promouvoir l'excellence mondiale, favoriser la commercialisation de la recherche fondamentale et appliquée dans les domaines où nous avons des forces et des possibilités, et favoriser les partenariats entre le milieu des affaires, le milieu universitaire et le secteur public au pays et à l'étranger. Le Canada est signataire de nombreux accords bilatéraux en sciences et en technologie. Les universités et les collèges du Canada jouent un rôle actif dans ces accords et leurs représentants siègent à chacun des comités mixtes en sciences et technologies du Canada.

[*Traduction*]

Pour conclure, je veux insister sur le fait que le MAECI travaille en étroite coopération avec les provinces et les territoires, qui ont compétence en matière d'éducation. Nous le faisons par le

Canada, with which we have a memorandum of understanding. Under the MOU, there is a formal federal-provincial-territorial body that meets regularly to coordinate activities.

Erica Usher, Senior Director, Geographic Operations, Citizenship and Immigration Canada: I would like to thank the committee for inviting me to speak. Citizenship and Immigration Canada, CIC, recognizes the contributions that international students make to Canada. With this in mind, CIC is working closely with its partners in the Department of Foreign Affairs and International Trade Canada, DFAIT, and the provinces and territories to improve Canada's standing as a destination of choice for international students.

Within the past five years, CIC has introduced several programs designed to increase Canada's attractiveness in this regard. First, students at eligible post-secondary institutions can apply for work permits to work part time off campus during the course of their studies. Second, these students may also apply for up to a three-year open work permit upon completion of their studies. Third, Canadian Experience Class, introduced in 2008, offers many foreign students the opportunity to apply to stay in Canada permanently after graduation and eventually become Canadian citizens.

CIC's statistics indicate over 85,000 students arrived in Canada in 2009, an increase from about 68,000 in 2005. There were nearly 200,000 foreign students present in Canada at the end of 2009, also an increase of 17 per cent from about 167,000 in 2005.

Under the Immigration and Refugee Protection Act, any foreign national wishing to study in Canada for a period longer than six months is required to apply for a study permit. Residents of the United States, Greenland and Saint-Pierre and Miquelon may apply on arrival, but all other prospective students must apply for a student permit at a visa office abroad.

In order to approve a study permit application, the visa officer must be satisfied that the applicant is a genuine student — in other words, that the student has an offer of admission to a recognized school in Canada and that the student intends to study at that school and has sufficient funds to support him or herself. The officer must also be satisfied that the applicant is admissible to Canada, for which a medical examination may be required. Finally, concerns about fraud and program integrity are common, as the study permit process is targeted by individuals with no intention to study who are simply seeking to gain access to Canada.

Many common complaints about Canada's study permit process are based on misconceptions. For example, it is often stated that our refusal rate is very high. In fact, 75 per cent of all study permit applications worldwide were approved in 2009. At

truchement du Conseil des ministres de l'Éducation du Canada, avec lequel nous avons conclu un protocole d'entente prévoyant l'établissement d'un organisme officiel fédéral-provincial-territorial. Cet organisme se réunit régulièrement afin de coordonner les activités.

Erica Usher, directrice principale, Opérations géographiques, Citoyenneté et Immigration Canada : Je voudrais remercier le comité de m'avoir invitée à prendre la parole. Citoyenneté et Immigration Canada (CIC) reconnaît les contributions économiques, sociales et culturelles qu'apportent les étudiants étrangers au Canada. Par conséquent, le ministère travaille en étroite collaboration avec ses partenaires du MAECI et des provinces et territoires en vue d'améliorer la position du Canada comme destination de choix pour les étudiants étrangers.

Au cours des cinq dernières années, CIC a mis en place plusieurs programmes destinés à accroître l'attrait exercé par le Canada à cet égard. Premièrement, les étudiants qui fréquentent des établissements postsecondaires admissibles peuvent demander un permis les autorisant à travailler à temps partiel hors du campus durant leurs études. Deuxièmement, ces étudiants peuvent demander un permis de travail d'une durée maximale de trois ans après avoir terminé leurs études. Troisièmement, la catégorie de l'expérience canadienne, mise en place en 2008, offre à de nombreux étudiants étrangers la possibilité de présenter une demande de résidence permanente au Canada après avoir obtenu leur diplôme et, par la suite, de devenir citoyens canadiens.

Les statistiques de CIC indiquent que plus de 85 000 étudiants sont arrivés au Canada en 2009, ce qui représente une augmentation par rapport aux 68 000 de 2005. Dans l'ensemble, il y avait près de 200 000 étudiants étrangers au Canada à la fin de 2009, soit une augmentation de 17 p. 100 par rapport aux quelque 167 000 de 2005.

En vertu de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, tout ressortissant étranger qui souhaite étudier au Canada pendant plus de six mois doit demander un permis d'études. Les résidents des États-Unis, du Groenland et de Saint-Pierre-et-Miquelon peuvent présenter leur demande à leur arrivée, mais tous les autres candidats doivent le faire auprès d'un bureau des visas à l'étranger.

Pour approuver une demande de permis d'études, l'agent des visas doit être convaincu que le demandeur est un étudiant authentique, c'est-à-dire qu'il a une offre d'admission dans un établissement reconnu du Canada, qu'il a l'intention d'y étudier et qu'il dispose de fonds suffisants pour subvenir à ses propres besoins. L'agent doit également être convaincu que le demandeur est admissible au Canada, ce qui peut nécessiter un examen médical. Le ministère doit constamment prendre des précautions contre la fraude et préserver l'intégrité du programme car le processus de délivrance des permis d'études peut être exploité par des personnes qui cherchent simplement à entrer au Canada sans avoir l'intention d'y étudier.

Beaucoup des critiques communes dont fait l'objet le processus canadien de délivrance de permis d'études sont basées sur des idées fausses. Par exemple, on dit souvent que notre taux de refus est très élevé. En fait, 75 p. 100 des demandes de permis d'études

many of the visa offices processing the largest volumes of study permits, the approval rates are higher than average: 80 per cent in Beijing, 89 per cent in Seoul and 92 per cent in Paris.

The approval rate also varies depending upon the level of study. Globally, we approve over 86 per cent of students destined to university degree programs, while the approval rate for students going to other post-secondary programs — which may include language schools and private vocational colleges — is 57 per cent.

Another common misconception is about long processing times. Globally in 2009, two thirds of study permit applications were finalized in four weeks or less, including the time needed to complete medical exams.

Finally, Canada's student programs are often compared unfavourably to those of our competitors, notably Australia and the United States. However, different program and legal requirements make direct comparison difficult.

The United States requires a personal interview at the embassy for all student visa applicants. While the visa can often be issued very quickly after an interview, wait times for interviews — currently advertised as 30 days in Beijing and 43 days in Riyadh, Saudi Arabia — mean that U.S. processing times are comparable to our own. Australia, meanwhile, advertises a student visa process that takes 12 weeks for applicants from China and India, well longer than our processing times in those countries.

Finally, while Australia has long been known for recruiting large numbers of international students, it should be noted that applications from the two largest markets, China and India, have recently dropped off considerably. There may be several reasons for this, including more robust efforts at identifying fraudulent applications.

CIC is committed to improving client service at all visa offices and recognizes that there is always room for improvement. Given the broad range of countries and clientele served, CIC has implemented innovative local programs in some places to respond to the local market.

For example, in a high-volume and low-risk source country such as Korea, the visa office has long been issuing upfront, at-risk medical examinations to improve processing times. Our office in Beijing began offering a similar service in 2009. For students who provide their medical results at the time of application, 80 per cent are finalized within 15 days.

Meanwhile, our office in New Delhi, which had high application volumes but low approval rates for non-university students, launched a pilot project in 2009 in partnership with the Association of Canadian Community Colleges to improve approval rates and processing times for students destined to participating colleges while maintaining program integrity. The

présentées partout dans le monde ont été approuvées en 2009. Dans de nombreux bureaux des visas qui traitent un grand nombre de demandes de permis d'études, les taux d'approbation sont supérieurs à la moyenne : 80 p. 100 à Beijing, 89 p. 100 à Séoul et 92 p. 100 à Paris.

Le taux d'approbation varie aussi avec le niveau d'études : dans l'ensemble, nous approuvons plus de 86 p. 100 des étudiants qui souhaitent suivre un programme universitaire, tandis que le taux d'approbation pour les étudiants qui souhaitent suivre d'autres programmes postsecondaires, pouvant comprendre des écoles de langues et des collèges privés de formation professionnelle, est de 57 p. 100.

Une autre idée fausse répandue est liée aux longs délais de traitement. Dans l'ensemble, en 2009, deux tiers des demandes de permis d'études ont été traitées en quatre semaines ou moins, y compris le temps nécessaire pour l'examen médical.

Enfin, les programmes canadiens sont souvent comparés de façon défavorable à ceux de nos « concurrents », notamment l'Australie et les États-Unis. Toutefois, les différences qui existent en ce qui concerne les caractéristiques des programmes et les exigences légales rendent difficile une comparaison directe.

Les États-Unis imposent à tous les demandeurs de visa d'étudiant une entrevue personnelle à l'ambassade. Bien que le visa puisse souvent être délivré très rapidement après l'entrevue, les délais d'attente pour les entrevues (actuellement de 30 jours à Beijing et de 43 jours à Riyad, selon les indications données par Washington), font que les temps de traitement américains sont comparables aux nôtres.

L'Australie, qui recrute depuis longtemps un grand nombre d'étudiants étrangers, a récemment vu chuter le nombre des demandes venant de ses deux plus grands marchés, la Chine et l'Inde. Cette diminution peut avoir plusieurs raisons, dont les efforts plus sérieux déployés pour déceler les demandes frauduleuses.

CIC est déterminé à améliorer le service à la clientèle dans tous les bureaux de visas, et reconnaît qu'il est toujours possible de faire mieux. Étant donné le grand nombre de pays et de clientèles servis, CIC a mis en place des programmes novateurs à certains endroits afin de répondre aux besoins du marché local.

Par exemple, dans un pays d'origine caractérisé par un volume élevé de demandes et un faible risque, comme la Corée, le bureau des visas fait depuis longtemps subir d'avance l'examen médical aux personnes à risque afin de réduire les délais de traitement. Notre bureau de Beijing a commencé à offrir un service similaire en 2009 : pour les étudiants qui fournissent leurs résultats médicaux au moment de la demande, 80 p. 100 des demandes sont traitées dans les 15 jours.

Par ailleurs, notre bureau des visas à New Delhi, qui avait des taux de demande élevés mais des taux d'approbation faibles pour les étudiants non universitaires, a lancé un projet pilote en 2009, en partenariat avec l'Association des collèges communautaires du Canada, afin d'améliorer les taux d'approbation et les délais de traitement pour les étudiants souhaitant s'inscrire dans des

approval rate of students destined to 20 publicly funded community colleges through this program is currently 78 per cent, about double the previous approval rate for Indian students applying to the same colleges a year ago. In 2010, the program will be expanded to 38 participating colleges.

In conclusion, CIC is committed to the Government of Canada's goal of making Canada a destination of choice for international students. We are dedicated to the dual goals of facilitating the entry of genuine students while also maintaining the integrity of Canada's immigration programs.

Thank you. I would be pleased to answer any questions the committee may have on this topic.

The Chair: Thank you. Let me start by asking some questions of both of you, starting with Mr. Greenshields.

This image Canada program looks to be a good improvement, but according to some of the information we are still getting, we seem to be way behind the kind of investment and programming done in some other countries.

As a couple of examples, the president of the Association of Universities and Colleges of Canada said in his testimony to us last month that there are only 2,800 students from India studying in Canada. There are 28,000 studying in Australia, which has a smaller population tenfold. There are 28,000 students studying in the U.K. If we think about where the world is going in the 21st century, we need to be more engaged.

In your presentation you compared the increases. Canada had a 6 per cent increase between 2003 and 2007, whereas Australia went up 41 per cent, the U.K. 69 per cent and the U.S. 27 per cent. They seem to be producing a lot more. Of course, you also point out that they spend a lot more money. They spend upwards of $35 million in some cases, and here we have a program, good as it may be, that has $1 million per year over five years. We have a long way to go here, and if we believe that having international students coming into our country is to our benefit — I believe that, as I think most of us do — why are we not investing more than we are?

I was Minister of International Trade back in 1996 and 1997, and I remember this was an issue then. I said we have to do more. It seems that we are still saying the same thing over a decade later. International students help pay the costs of our system. They are full paying, although that may be an issue as well. The rising tuition fees may be a problem, particularly for some countries. Then we also have the benefit that when they go back, they have connections in Canada that can pay dividends in future investment and trade opportunities. Third, some of them may end up staying here and becoming contributors to our economy and quality of life. I think those benefits are considerable.

établissements participants, tout en maintenant l'intégrité du programme. Le taux d'approbation des étudiants souhaitant s'inscrire dans l'un des 20 collèges communautaires publics aux termes de ce programme est actuellement de 78 p. 100, soit environ le double du taux précédent pour les étudiants indiens qui présentaient une demande concernant ces mêmes collèges il y a un an. En 2010, le programme sera élargi à 38 collèges participants.

En conclusion, CIC s'emploie à atteindre l'objectif du gouvernement de faire du Canada une destination de choix pour les étudiants étrangers. Nous avons à cœur le double objectif de faciliter l'entrée des étudiants authentiques tout en maintenant l'intégrité des programmes d'immigration du Canada.

Je vous remercie. Je serai maintenant heureuse de répondre à toute question que pourrait avoir le comité sur ce sujet.

Le président : Je vous remercie. Je voudrais vous poser tous deux quelques questions, en commençant par M. Greenshields.

Ce programme d'image de marque du Canada semble constituer une bonne amélioration, mais, d'après des renseignements que nous recevons encore, le Canada traîne encore loin derrière quelques autres pays au chapitre des investissements et des programmes.

Je vais vous donner quelques exemples. Le président de l'Association des universités et collèges du Canada a dit, dans son témoignage devant le comité le mois dernier, que seuls 2 800 étudiants venant de l'Inde font des études chez nous, à comparer à 28 000 en Australie, qui a un dixième de notre population. Il y en a également 28 000 au Royaume-Uni. Compte tenu de l'orientation prise par le monde au XXI^{e} siècle, nous avons besoin de manifester un peu plus d'engagement.

Dans votre exposé, vous avez comparé les hausses. Le Canada a enregistré une augmentation de 6 p. 100 entre 2003 et 2007, par rapport à 41 p. 100 pour l'Australie, à 69 p. 100 pour le Royaume-Uni et à 27 p. 100 pour les États-Unis. Ces pays semblent avoir beaucoup plus de succès que nous. Vous notez aussi qu'ils dépensent bien plus d'argent que nous. Leurs dépenses atteignent, dans certains cas, 35 millions de dollars, tandis que notre programme, aussi bon qu'il soit, ne dispose que d'un million de dollars par an pendant cinq ans. Nous avons un long chemin à faire. Si nous croyons que la venue dans notre pays d'étudiants étrangers est avantageuse pour nous — ce que je crois, probablement comme la plupart d'entre nous — pourquoi n'investissons-nous pas davantage?

En 1996 et 1997, j'étais ministre du Commerce international. Je me souviens que c'était un problème alors. J'avais dit que nous devions en faire davantage. J'ai l'impression que nous continuons à dire la même chose plus de 10 ans plus tard. Les étudiants étrangers contribuent au financement de notre système. Ils paient le plein montant des frais de scolarité... mais cela constitue peut-être aussi un problème. La hausse des frais de scolarité pourrait constituer un obstacle, particulièrement pour certains pays. Par ailleurs, nous avons également l'avantage qu'à leur retour dans leur pays, ils gardent au Canada des contacts pouvant donner lieu plus tard à des investissements et à des perspectives commerciales. Troisièmement, certains d'entre eux peuvent décider de rester chez nous et de contribuer ainsi à notre économie et à notre qualité de vie. Je crois que ces avantages sont considérables.

Why are we not doing more? This is a good program. Why can we not be more competitive with a country that has a smaller budget and population, such as Australia?

Mr. Greenshields: You are right; other countries are doing more. They are investing more funds. I can only say that we have stepped up our efforts considerably, and I think we are seeing results of those efforts as increases in the numbers of students. For example, you mentioned the case of India and compared the figures with Australia. In fact, as Ms. Usher indicated, the numbers are increasing.

As Ms. Usher also alluded to, Australia is in fact suffering seriously because of its approach to student recruitment in India, where it has been a disastrous situation for them because of perceptions in India of violence against Indian students and so forth. Part of the problem is that perhaps Australia's system has not had the same degree of integrity in its visa process, integrity in the sense of management and control to ensure the right and genuine students are being attracted and given visas.

I think we are seeing some clear signs. Another element of why we were less competitive was the federal-provincial dimension. In recent years, we have increased our collaboration with the provinces and territories. We are working closely together. When the provincial premiers travel abroad, most recently to India and China, for example, they are making the recruitment of international students a priority and part of their missions. The Province of Nova Scotia, for example, has developed a new approach over the recent years through EduNova. They have developed a strong marketing plan.

As a result, it is not just about dollars, although, obviously, we would like to see greater funds, because we allocate those funds to our missions abroad to undertake the marketing activities. I think we are doing it more smartly, and we are seeing the results.

The Chair: We will be getting a paper on Australia. Of course, Australia has a similar structure, two tiers of government, so the state governments there had to cooperate with their federal government. I do not know why it took so long to get it together.

This matter about the experience with Indian students I find surprising. Australia generally has the reputation of being tough on illegal immigration, so I do not understand it. We will get more information about Australia.

You said there is an increase, but the increases are small in comparison to the increases Australia, the U.K. and the United States are getting. Do we not recognize that getting numbers similar to at least what Australia gets would be very helpful to our economy?

Pourquoi n'en faisons-nous pas davantage? C'est un bon programme. Pourquoi ne sommes-nous pas plus compétitifs par rapport à un pays comme l'Australie qui a un budget et une population moindres?

M. Greenshields : Vous avez raison. D'autres pays en font plus que nous. Ils investissent davantage. Je peux seulement dire que nous avons considérablement intensifié nos efforts et que nous commençons à en voir les résultats sous forme de hausses du nombre d'étudiants. Par exemple, vous avez mentionné le cas de l'Inde et comparé nos chiffres à ceux de l'Australie. En fait, comme l'a indiqué Mme Usher, les nombres sont en hausse.

Comme l'a également dit Mme Usher, l'Australie a actuellement de sérieuses difficultés à cause de son approche du recrutement des étudiants en Inde. Pour les Australiens, la situation est désastreuse parce que certains ont l'impression qu'il y a de la violence contre les étudiants indiens, et cetera. Il est probable que le problème est partiellement attribuable au fait que le système australien n'a pas le même degré d'intégrité dans son processus des visas. Autrement dit, le contrôle exercé pour s'assurer que seuls les étudiants authentiques obtiennent des visas n'est peut-être pas assez efficace.

Je crois que nous commençons à voir des indices assez clairs. Il y avait un autre facteur, la dimension fédérale-provinciale, qui contribue à nous rendre moins compétitifs. Ces dernières années, nous avons intensifié notre coopération avec les provinces et les territoires. Aujourd'hui, nous collaborons très étroitement. Lorsque les premiers ministres provinciaux voyagent à l'étranger, comme ils l'ont fait récemment en Inde et en Chine, ils font du recrutement d'étudiants étrangers une priorité dans le cadre de leurs missions. La Nouvelle-Écosse, par exemple, a développé ces dernières années une nouvelle approche et un excellent plan de marketing, EduNova.

Par conséquent, ce n'est pas simplement une question d'argent, mais il est évident que nous aimerions disposer de plus de fonds à attribuer à nos missions pour qu'elles entreprennent des activités de marketing. Je crois que nous agissons d'une façon plus intelligente. Les résultats sont là pour le prouver.

Le président : Nous devons recevoir une étude sur l'Australie. Bien sûr, l'Australie a une structure comparable à la nôtre, avec deux ordres de gouvernement. Les gouvernements des États doivent coopérer avec leur gouvernement fédéral. Je ne sais pas pourquoi il a fallu autant de temps pour organiser les choses.

Je trouve assez surprenants ces incidents avec les étudiants indiens. D'une façon générale, l'Australie a la réputation d'affronter assez sévèrement l'immigration clandestine. Je ne comprends donc pas très bien ce qui se passe, mais nous obtiendrons de plus amples renseignements là-dessus.

Vous dites qu'il y a une augmentation, mais elle est faible par rapport à celles de l'Australie, du Royaume-Uni et des États-Unis. Ne comprenons-nous pas qu'en obtenant des résultats au moins semblables à ceux de l'Australie, nous pouvons considérablement avantager notre économie?

Jean-Philippe Tachdjian, Deputy Director and Trade Commissioner, Edu-Canada International Promotion of Education in Canada, Foreign Affairs and International Trade Canada: In Mr. Greenshields' remarks, we were talking about pre-2007. In those days, prior to the brand, we had dismal results, as we have said. Since 2007, after the launch of the Edu-Canada initiative and the development of the brand, we have seen a 15 per cent growth in student numbers over two years. Obviously it does not compare with 69 per cent, but it is much better than what it was. Prior to that, over four or five years we saw only 6 per cent growth, and now between 2007 and 2009 we have seen a 15 per cent growth in numbers of new students arriving into Canada.

The Chair: Ms. Usher, you gave many statistics that sound quite hopeful. Of course, those are applications you receive. I do not know how many people are discouraged from getting into the process in the first place, but you said a substantial number of those who do apply succeed.

I have heard about a couple of the tests that you apply. One is that a person has to prove he or she has enough money to pay for tuition fees, living expenses and return transportation and must also satisfy an immigration officer that he or she will leave Canada once the studies are completed.

In the requirement concerning enough money, the rising tuition fees could be an impediment to a number of people who could be valuable to us, and you do allow people to work part time, so there is some recognition they will need additional resources. Yet, you are requiring them to prove up front that they can pay the tuition fees, living expenses and return transportation, which is everything.

Second, are you still asking prospective students to convince an officer that they will leave Canada? We now have a new program, as you pointed out, the Canadian Experience Class, so why on the one hand would we want them to satisfy an immigration officer that they will leave and on the other hand have a program that says we would like them to stay?

Ms. Usher: On the first question, for funds, we do require that the students provide evidence that they have sufficient funds. If it is a four-year program, when we issue the first permit, we require proof that they have enough for the first year. We do not require proof up front that they have funding for the full four years of their studies. It is our belief that even if we do offer them the opportunities of a work permit, students might not get work right away; so they should have sufficient funds, at least for the first year of studies, and then subsequent years they will provide the proof as they need to renew their permits or if they need to process. When they first apply, it is funds for the first year.

Jean-Philippe Tachdjian, directeur adjoint et délégué commercial, Édu-Canada Promotion internationale de l'éducation au Canada, Affaires étrangères et Commerce international Canada : Dans son exposé, M. Greenshields a parlé de la situation d'avant 2007. Avant de lancer le programme de l'image de marque, nous avions des résultats très médiocres, comme nous l'avons dit. Depuis 2007, après le lancement de l'initiative Édu-Canada et la mise au point de l'image de marque, nous avons enregistré une croissance de 15 p. 100 du nombre d'étudiants sur deux ans. Il est évident que ce n'est pas comparable à 69 p. 100, mais c'est beaucoup mieux que ce que nous avions auparavant. Plus tôt, nous n'avions réalisé qu'un accroissement de 6 p. 100 en quatre ou cinq ans. Grâce aux nouveaux programmes, le nombre de nouveaux étudiants arrivant au Canada a augmenté de 15 p. 100 entre 2007 et 2009.

Le président : Madame Usher, vous nous avez présenté beaucoup de statistiques assez optimistes. Bien sûr, il s'agit des demandes que vous recevez. Je ne sais pas combien de personnes se découragent avant même de présenter une demande, mais vous avez dit qu'une importante proportion de ceux qui le font obtiennent une réponse positive.

J'ai entendu parler de quelques-uns des critères que vous appliquez. Les candidats doivent par exemple prouver qu'ils ont suffisamment d'argent pour payer leurs frais de scolarité, leurs frais de subsistance et leur voyage de retour et convaincre l'agent d'immigration qu'ils quitteront le Canada après avoir terminé leurs études.

Dans le cas du critère monétaire, l'augmentation des frais de scolarité peut constituer un obstacle pour un certain nombre de personnes qu'il serait avantageux pour nous d'accueillir. Par ailleurs, vous permettez à ces étudiants de travailler à temps partiel. Vous admettez donc qu'ils ont besoin de ressources supplémentaires, mais vous exigez qu'ils prouvent d'avance qu'ils peuvent payer les frais de scolarité, les frais de subsistance et le voyage de retour, c'est-à-dire le coût total.

Deuxièmement, continuez-vous à demander aux candidats de convaincre l'agent d'immigration qu'ils vont quitter le Canada? Comme vous l'avez signalé, vous avez une nouvelle catégorie, celle de l'expérience canadienne. Alors, pourquoi exiger d'une part qu'ils persuadent l'agent de leur intention de rentrer dans leur pays et, en même temps, mettre en place un programme leur permettant de rester au Canada?

Mme Usher : En réponse à votre première question, je dirais que nous exigeons des étudiants qu'ils prouvent qu'ils ont suffisamment de fonds. S'ils sont inscrits à un programme d'études de quatre ans lorsque nous délivrons le premier permis, nous exigeons une preuve établissant qu'ils ont assez d'argent pour la première année. Nous ne leur imposons pas d'en avoir assez pour les quatre années. Nous croyons, même si nous leur donnons la possibilité de travailler, qu'ils pourraient bien ne pas trouver de travail tout de suite. Ils doivent donc avoir les moyens de payer au moins une année d'études. Pour les années suivantes, ils devront présenter d'autres preuves à mesure qu'ils voudront renouveler leur permis. Lorsqu'ils présentent leur première demande, nous leur demandons une preuve pour la première année.

Regarding students' intent to leave, the Immigration Refugee Protection Act has dual intent, which authorizes people to apply in two streams, and one is a temporary with the intent to stay permanently subsequently. That is perfectly permissible, and the officers will take that into consideration. However, the officers also consider whether, if the student were to apply subsequently as a permanent resident, which is permissible, and be refused for whatever reason, the student would then return to the country of origin or whether there is a risk that person would stay in Canada illegally. That intent is being assessed by the officers.

As you have seen in the statistics, for university students applying to come to Canada, our approval rate is very high, about 85 per cent to 86 per cent. From what I have seen from my colleagues, that has not been an issue for the quality of students we are trying to attract into the Canadian Experience Class and through the programs DFAIT delivers.

The Chair: Residents of the United States, Greenland and Saint-Pierre and Miquelon may apply on arrival, but all other prospective students must apply for a study permit at a visa office abroad. Why do you make those distinctions in those countries?

Ms. Usher: Mr. Chairman, these are our neighbours. We have quite long borders with the U.S. I must admit I am not an expert at where this particular part of the law came from, but I assume that since they are neighbours and border us, we allow them to come to the border and apply for entry there.

Senator Cordy: Thank you for coming today. There are many excellent universities in Nova Scotia. We believe they are the best undergraduate universities in the country, and certainly we are trying to promote them, and the universities in Nova Scotia are working together because, on our own, it does not work. That is why I would like to come back to the Canadian government's marketing plan. It is important to have a strong federal initiative. Is it $1 million a year, or did someone say $1 million over a few years? What is the number?

Mr. Tachdjian: It is $1 million a year for five years for a total of $5 million, and this is partially for operational costs and some for salaries.

Senator Cordy: That is 2007 to 2012?

Mr. Tachdjian: Yes.

Mr. Greenshields: To clarify, this is in addition to what we already had in place for our ongoing work, for example, to reflect the resources we have deployed abroad, staff that are doing this abroad as well as some at headquarters.

The Chair: What are you spending in total yearly to complete that point?

Mr. Tachdjian: I think the total for salaries of our employees is about $1.8 million, so when you add the extra million, about $2.8 million.

Pour ce qui est leur intention de rentrer dans leur pays, la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés a un double objet, qui autorise les gens à présenter des demandes s'inscrivant dans deux catégories. L'une d'entre elles vise la résidence temporaire avec l'intention de rester en permanence dans le pays par la suite. Cela est parfaitement légal. Les agents en tiennent compte. Toutefois, ils doivent également s'assurer, pour le cas où les étudiants demanderaient à rester au Canada, mais que leur demande soit rejetée, qu'ils auront les moyens de rentrer dans leur pays d'origine et ne risquent pas de rester au Canada de façon clandestine. Les agents doivent donc évaluer leurs intentions.

Comme vous pouvez le voir dans les statistiques, notre taux d'approbation, dans le cas des étudiants souhaitant faire des études universitaires au Canada, est très élevé, atteignant 85 ou 86 p. 100. D'après ce que j'ai appris de mes collègues, cela n'a pas eu de répercussions négatives sur la qualité des étudiants que nous essayons d'attirer dans la catégorie de l'expérience canadienne et dans le cadre des programmes du MAECI.

Le président : Les résidents des États-Unis, du Groenland et de Saint-Pierre-et-Miquelon peuvent présenter leur demande à leur arrivée au Canada, mais les autres candidats doivent le faire auprès d'un bureau des visas à l'étranger. Pourquoi faites-vous ces distinctions entre les différents pays?

Mme Usher : Monsieur le président, ce sont nos voisins. Nous avons une très longue frontière avec les États-Unis. Je dois admettre que je ne suis pas experte dans cet aspect de la loi, mais je suppose, comme il s'agit de nos voisins, que nous leur permettons de venir à la frontière pour présenter leur demande.

Le sénateur Cordy : Je vous remercie d'être venus au comité aujourd'hui. Nous avons quelques excellentes universités en Nouvelle-Écosse. Nous croyons que ce sont les meilleures universités de premier cycle du pays. De toute évidence, nous essayons de les encourager de notre mieux, et les universités elles-mêmes collaborent entre elles parce qu'elles ne peuvent pas réussir si elles agissent séparément. J'aimerais donc revenir sur le plan de marketing du gouvernement du Canada. Il est important d'avoir une initiative fédérale forte. Le programme dispose-t-il d'un million de dollars par an, ou bien est-ce un million réparti sur plusieurs années? Quel est le chiffre?

M. Tachdjian : C'est un million de dollars par an pendant cinq ans, ce qui représente un total de 5 millions de dollars. Ce montant sert à payer des frais d'exploitation et quelques salaires.

Le sénateur Cordy : Il va donc de 2007 à 2012?

M. Tachdjian : C'est exact.

M. Greenshields : Pour être précis, je dirais que ce montant s'ajoute à ce que nous avions déjà pour le travail courant, c'est-à-dire les ressources déployées à l'étranger ainsi que le personnel qui fait ce travail à l'administration centrale.

Le président : Au total, combien dépensez-vous par année pour recruter des étudiants étrangers?

M. Tachdjian : Je crois que le traitement de nos employés totalise environ 1,8 million de dollars. Avec le million supplémentaire, cela fait environ 2,8 millions de dollars.

Senator Cordy: Do these employees work full time on the promotion of the Canadian brand?

Mr. Tachdjian: Some work full time on education; some spend 50 per cent of their time on education and 50 per cent of their time on culture or something else. Others are trade commissioners who have education as one of their sectors, and they spend maybe 20 per cent of their time on education. When I give you that amount, I am calculating what percentage of their salaries is being devoted to education only.

Senator Cordy: Is most of the work being done by trade commissioners in embassies around the world, or is it being done from Ottawa?

Mr. Tachdjian: Most of the work is done by trade commissioners around the world or public affairs officers. It varies from mission to mission. At headquarters, the Edu-Canada group coordinates things. For example, we help the missions in their planning processes with making the connection between the institutions, the Canadian universities and colleges and the missions, and we coordinate things with the provincial governments, for example, with development of the brand. The package we provided contains examples of some of the promotional materials developed at headquarters and distributed through the embassies around the world.

Senator Cordy: Developing the brand was done in conjunction with the provinces and with universities?

Mr. Tachdjian: Yes. It was done in conjunction with the provinces. We worked together with the provincial governments on this, and it took about a year and a few months to develop. We consulted very closely with the institutions through their associations, including the Association of Universities and Colleges of Canada, the Association of Canadian Community Colleges, and regional associations like EduNova and the Quebec association of universities. However, the final decision was made by the federal and provincial governments.

Senator Cordy: I think Canadians would be surprised to see how much money international students bring into the economy. You said $6.5 billion. Is that per year?

Mr. Tachdjian: Yes, per year, and we consider that to be a conservative estimate.

Senator Cordy: Our marketing budget is such a miniscule amount compared to $6.5 billion going into the economy. I think you said that amount does not include direct money going to universities, like tuition. Is that correct?

Mr. Tachdjian: That includes tuition.

Mr. Greenshields: Yes, that includes tuition the international students pay. They typically pay a higher level of tuition. The figure is somewhere around $25,000.

Mr. Tachdjian: The total is $31,000.

Le sénateur Cordy : Ces employés consacrent-ils tout leur temps à la promotion de l'image de marque canadienne?

M. Tachdjian : Certains consacrent tout leur temps à l'éducation, tandis que d'autres partagent leur temps entre l'éducation et la culture ou autre chose. Il y a en outre les délégués commerciaux qui s'occupent d'éducation pendant, peut-être, 20 p. 100 de leur temps. Le chiffre que je vous ai donné tient compte des pourcentages de temps consacré à l'éducation.

Le sénateur Cordy : Est-ce que la plus grande partie du travail est faite par les délégués commerciaux dans les ambassades, ou bien est-elle faite à Ottawa?

M. Tachdjian : Ce sont les délégués commerciaux affectés à nos différentes missions ou les agents des affaires publiques qui font l'essentiel du travail. Cela dépend des missions. À l'administration centrale, le groupe Édu-Canada fait de la coordination. Par exemple, nous aidons les missions à faire la planification nécessaire des contacts entre les établissements, les universités et collèges canadiens et les missions. Nous faisons également de la coordination avec les gouvernements provinciaux au sujet du développement de l'image de marque. La documentation que nous vous avons fournie contient des exemples du matériel promotionnel produit à l'administration centrale et distribué partout dans le monde par l'entremise de nos ambassades.

Le sénateur Cordy : Le développement de l'image de marque a-t-il été fait de concert avec les provinces et les universités?

M. Tachdjian : Oui, de concert avec les provinces. Nous avons travaillé avec les gouvernements provinciaux dans ce domaine. Il a fallu un an et quelques mois pour le faire. Nous avons beaucoup consulté les établissements par l'entremise de leurs associations, y compris l'Association des universités et collèges du Canada, l'Association des collèges communautaires du Canada et des organismes régionaux tels qu'EduNova et l'association des universités du Québec. Toutefois, la décision finale a été prise par le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

Le sénateur Cordy : Je crois que les Canadiens seraient surpris d'apprendre combien les étudiants étrangers rapportent à l'économie canadienne. Vous avez parlé de 6,5 milliards de dollars. Est-ce le chiffre annuel?

M. Tachdjian : Oui, c'est le chiffre annuel. Nous considérons d'ailleurs que c'est une estimation assez prudente.

Le sénateur Cordy : Notre budget de marketing est vraiment minuscule par rapport aux 6,5 milliards que les étudiants rapportent à l'économie. Vous avez dit, je crois, que ce montant ne comprend pas l'argent qui va directement aux universités, comme les frais de scolarité. Est-ce exact?

M. Tachdjian : Le montant comprend les frais de scolarité.

M. Greenshields : Oui, il comprend les frais de scolarité que les étudiants étrangers acquittent. Ces frais sont ordinairement assez élevés, probablement aux alentours de 25 000 $.

M. Tachdjian : Les dépenses totales sont de 31 000 $.

Mr. Greenshields: Yes, $31,000 per head per year. It is a very impressive figure. We conducted that study for that reason. The Minister of International Trade released the study last fall, and I think it has made some impact on the importance.

As I mentioned in my remarks, it is not just a matter of the economic impact. If you look at smaller communities around Canada, it also has a very important impact well beyond the immediate financial impact in contributing to their economic development goals, including immigration and so forth.

We have done a lot of work to demonstrate the importance. For example, it is Canada's second-largest export to China. It is a major export to other countries, as well. It plays a significant role for Canada.

Senator Cordy: I think that is a lot of money. I know you are right: It is more than a dollar figure these international students are bringing to Canada. It is wonderful for the universities and for the Canadian students who have the privilege of learning from students of other countries. However, looking at the $2.8 million I think you said we are spending compared to the $6.5 billion we are bringing in, it seems like it would be good to substantially increase the budget on that.

Ms. Usher, you said students can apply for work permits while studying, but this must be done before they come to Canada; is that correct?

Ms. Usher: No, they can apply for work permits from within Canada. For example, they can apply for an off-campus work permit after they arrive here. They do that through our office in Vegreville.

Senator Cordy: If they were in Halifax, they could apply there, could they not?

Ms. Usher: Absolutely. It is all done online.

Senator Cordy: What percentage of students are approved for part-time work while attending university? Do you have those numbers?

Ms. Usher: I do not have those figures with me. However, they are normally approved automatically if they are eligible.

Senator Cordy: It is quite high, then.

Senator Greene: First, I would like to commend you for the work you are doing. I believe the programs and policies are exactly right for Canada at this point in time. I particularly commend you for the progress we have made as a country since 2007, and probably since 2005.

M. Greenshields : Oui, 31 000 $ par année et par personne. C'est un chiffre vraiment considérable. C'est pour cette raison que nous avons réalisé cette étude. Le ministre du Commerce international l'a diffusée l'automne dernier. Je crois qu'elle a eu un certain retentissement.

Comme je l'ai dit dans mon exposé, ce n'est pas seulement une question d'argent. Si on considère les petites collectivités du Canada, la contribution des étudiants étrangers est très importante et va au-delà des incidences financières directes parce qu'elle joue un rôle dans leurs objectifs de développement économique, y compris l'immigration et le reste.

Nous avons fait beaucoup d'efforts pour démontrer l'importance de cette contribution. Nous avons établi, par exemple, qu'elle se classe en deuxième position parmi nos exportations les plus importantes à destination de la Chine. C'est aussi une importante exportation pour les autres pays. Elle joue un grand rôle pour le Canada.

Le sénateur Cordy : Je crois que c'est beaucoup d'argent. Je sais que vous avez raison. Les étudiants étrangers apportent au Canada bien plus que des dollars. C'est merveilleux pour les universités et pour les étudiants canadiens qui ont le privilège d'apprendre quelque chose au contact d'étudiants d'autres pays. Toutefois, en comparant les 2,8 millions de dollars dont vous avez parlé aux 6,5 milliards que les étudiants rapportent, il me semble que ce serait une bonne idée d'accroître très sensiblement le budget de marketing.

Madame Usher, vous avez dit que les étudiants peuvent demander un permis de travail pendant qu'ils étudient, mais ils doivent le faire avant d'arriver au Canada. Est-ce exact?

Mme Usher : Non, ils peuvent demander un permis de travail au Canada même. Par exemple, ils peuvent solliciter un permis les autorisant à travailler à l'extérieur du campus après leur arrivée dans le pays. Ils ont la possibilité de le faire en s'adressant à notre bureau de Vegreville.

Le sénateur Cordy : S'ils sont à Halifax, ils peuvent présenter une demande sur place, n'est-ce pas?

Mme Usher : Absolument. Tout se fait en ligne.

Le sénateur Cordy : Quelle proportion des étudiants arrive à obtenir un permis de travail à temps partiel tout en suivant des cours à l'université? Avez-vous des chiffres?

Mme Usher : Je n'ai pas les chiffres ici. Toutefois, l'approbation est ordinairement automatique s'ils sont admissibles.

Le sénateur Cordy : La proportion est donc assez élevée.

Le sénateur Greene : Je voudrais tout d'abord vous féliciter pour le travail que vous faites. Je crois que ces programmes et politiques sont exactement ce dont nous avons besoin au Canada en ce moment. Je vous félicite en particulier pour les progrès que nous avons réalisés depuis 2007, et probablement depuis 2005.

I am also interested in advertising and marketing. Senator Cordy has asked almost all my questions. I have a couple, though. Do the universities play any kind of a role in marketing externally? Do they piggyback onto what you are doing?

Mr. Greenshields: Yes. This was a point I might have raised in response to Senator Cordy. Indeed, the institutions are making the bulk of the investments in the recruitment effort. I believe the figure the Association of Universities and Colleges of Canada uses is that, on average, a university in Canada spends about $3 million or $4 million per year on international requirement efforts.

Senator Greene: Is that a single university?

Mr. Greenshields: Yes, that is the average per university.

Senator Greene: Taken together, it must be in the $50-million range across Canadian universities. Would that be right?

Mr. Greenshields: I did not understand the question.

Senator Greene: If you took that as an average figure and multiplied by the number of universities, you would get quite a large sum.

Mr. Greenshields: It would be $300 million or $400 million, yes. Institutions in Australia, the U.S. or wherever are also funding similar expenses. In Australia they would be spending far more because the average university in Australia derives 25 per cent of its budget from foreign students. It is one way the Australian post-secondary education system is funded.

We as government are really playing the role of supporting their efforts. Over the years, students have told us and our research has shown that in order to achieve success, students choose the country. The provinces and institutions both recognized that there needed to be a common brand, and that was part of the stimulus to move that effort forward.

Basically, our missions abroad are supporting the recruitment efforts of the institutions by organizing missions, fairs, pavilions, and so on to support their efforts. Ultimately, the students want to be able to come to the university or college and ask what kind of programs they offer, what a degree from their university means for them and their career wishes.

Senator Greene: Do provincial governments participate in this at all?

Mr. Greenshields: Yes, they do. Provincial governments have programs to support their institutions' efforts abroad. EduNova receives funding from the Province of Nova Scotia and is in effect the marketing arm of the province in the area of education. For their part, the institutions also contribute to its budget. The investments are being made at both levels of government and by the institutions themselves.

Je m'intéresse également à la publicité et au marketing. Le sénateur Cordy a posé presque toutes les questions auxquelles je pensais. Il m'en reste cependant quelques-unes. Est-ce que les universités jouent un rôle quelconque de marketing à l'étranger? Sont-elles associées au travail que vous faites?

M. Greenshields : Oui. C'est un point que j'aurais pu soulever en réponse aux questions du sénateur Cordy. Il n'y a pas de doute que les établissements font la plus grande partie des investissements que nécessite l'effort de recrutement. Je crois que, d'après l'Association des universités et collèges du Canada, chaque université consacre en moyenne près de 3 ou 4 millions de dollars par an aux activités internationales de recrutement.

Le sénateur Greene : Chaque université?

M. Greenshields : Oui, c'est la moyenne par université.

Le sénateur Greene : Dans l'ensemble, le total serait donc de l'ordre de 50 millions de dollars pour toutes les universités canadiennes. Est-ce exact?

M. Greenshields : Je n'ai pas compris la question.

Le sénateur Greene : Si on prend cette moyenne et qu'on la multiplie par le nombre d'universités, on arrive à une somme très importante.

M. Greenshields : Cette somme serait de l'ordre de 300 à 400 millions de dollars. Les établissements de l'Australie, des États-Unis et d'ailleurs font aussi des dépenses semblables. En Australie, les sommes seraient nettement supérieures parce que les universités australiennes tirent en moyenne 25 p. 100 de leur budget des frais de scolarité acquittés par les étudiants étrangers. C'est l'une des sources de financement du système australien d'éducation postsecondaire.

En fait, le gouvernement ne fait qu'appuyer les efforts des établissements. Au fil des ans, les étudiants nous ont dit — ce que nos recherches ont confirmé — que pour réussir, ils utilisent le pays comme premier critère de choix. Les provinces et les établissements ont reconnu que nous avions besoin d'une image de marque commune, ce qui a contribué à nous inciter à aller de l'avant.

À la base, nos ambassades et consulats à l'étranger soutiennent les efforts de recrutement des établissements en organisant des missions, des salons, des pavillons, et cetera. En définitive, les étudiants veulent pouvoir s'adresser à l'université ou au collège pour se renseigner sur les programmes d'études offerts, les avantages que leurs diplômes peuvent leur procurer et la mesure dans laquelle ces établissements peuvent réaliser leurs aspirations professionnelles.

Le sénateur Greene : Est-ce que les gouvernements provinciaux participent à cela d'une façon quelconque?

M. Greenshields : Oui. Les gouvernements provinciaux ont des programmes conçus pour appuyer les efforts de leurs établissements à l'étranger. EduNova, organe de marketing de l'éducation en Nouvelle-Écosse, est financé par la province. Les établissements contribuent également à son budget. Les investissements sont faits par les deux ordres de gouvernement ainsi que par les établissements eux-mêmes.

Mr. Tachdjian: I want to say the provincial governments are more and more interested in the sector. For example, the Government of Ontario recently announced it wanted to increase by 50 per cent over five years the number of international students registered in Ontario universities and community colleges. At the same time, it will invest significant amounts in marketing.

The British Columbia Council for International Education gets money from the B.C. government. These are all our partners, and we work very closely with them in our planning and our preparations. When they decide to go out with their institutions, we are there to provide support through the embassies.

Senator Greene: What was been the support of the Nova Scotia government? In Nova Scotia, we have the highest number of universities per capita. In many ways we have too many universities, actually. Those universities cannot exist without students from outside the province, whether they are Canadian students or international students. What is the Nova Scotia government doing?

Mr. Greenshields: They are basically putting their resources through EduNova, which is a consortium of universities and the Nova Scotia college system, together with other institutions, to promote Nova Scotia. As you know, Nova Scotia is called the education province. EduNova has been very successful. If you look at recent reports, the Association of Atlantic Universities and the Nova Scotia association of universities have recorded quite significant growth in international students in Nova Scotia and throughout Atlantic Canada.

Senator Greene: On a per capita basis by province, have you any information on which province might be ahead in attracting international students?

Mr. Tachdjian: The province that received the most international students is Ontario.

Senator Greene: That is perhaps because of the size of the universities.

Mr. Tachdjian: Exactly. However, Ontario is followed closely by British Columbia. Ontario has about 35 per cent of the international students and British Columbia has about 33 per cent. Quebec is third with about 17 per cent or 18 per cent.

Mr. Greenshields: We can get the data per capita for you.

Senator Greene: I am interested in that.

The Chair: You can give that to the committee clerk, and we will distribute it to everyone.

I have a follow-up question to one of Senator Greene's questions. You said Ontario wanted to increase to 50 per cent. That is a big leap. You also said there is cooperation between the federal government and the provinces in the program and, of course, in the branding exercise, Imagine Education in Canada.

M. Tachdjian : Je voudrais ajouter que les gouvernements provinciaux s'intéressent de plus en plus à ce secteur. Par exemple, le gouvernement de l'Ontario a récemment annoncé qu'il voulait augmenter de 50 p. 100 le nombre d'étudiants étrangers inscrits dans les universités et les collèges communautaires de la province au cours des cinq prochaines années. En même temps, il investira des sommes assez importantes dans des activités de promotion.

Le Conseil de l'éducation internationale de la Colombie-Britannique est également financé par le gouvernement de la province. Tous ces organismes font partie de nos partenaires. Nous collaborons étroitement avec eux dans notre planification et nos préparatifs. Quand ils décident d'agir à l'étranger de concert avec leurs établissements, nous leur assurons le soutien nécessaire par l'intermédiaire de nos ambassades.

Le sénateur Greene : Quel genre d'appui le gouvernement de la Nouvelle-Écosse accorde-t-il? Au Canada, c'est la Nouvelle-Écosse qui a le plus grand nombre d'universités par habitant. De bien des façons, nous avons en fait trop d'universités, qui ne peuvent pas survivre sans étudiants venant de l'extérieur de la province, qu'il s'agisse d'autres régions du Canada ou d'autres pays. Que fait donc le gouvernement de la Nouvelle-Écosse?

M. Greenshields : Il met en œuvre des ressources par l'entremise d'EduNova, qui est un consortium d'universités, de collèges et d'autres établissements travaillant ensemble à la promotion de la Nouvelle-Écosse. Comme vous le savez, on dit de la Nouvelle-Écosse que c'est la province de l'éducation. EduNova a eu beaucoup de succès. D'après les rapports les plus récents, l'Association des universités de l'Atlantique et l'Association des universités de la Nouvelle-Écosse ont enregistré une croissance très sensible du nombre d'étudiants étrangers aussi bien en Nouvelle-Écosse que dans tout le Canada atlantique.

Le sénateur Greene : Pouvez-vous nous dire quelle province réussit le mieux, par rapport à sa population, à attirer des étudiants étrangers?

M. Tachdjian : La province qui accueille le plus d'étudiants étrangers est l'Ontario.

Le sénateur Greene : C'est peut-être attribuable à la taille de ses universités.

M. Tachdjian : Exactement. Toutefois, l'Ontario est suivi de près par la Colombie-Britannique. Les deux provinces ont respectivement environ 35 et 33 p. 100 des étudiants étrangers. Le Québec se classe troisième avec 17 ou 18 p. 100.

M. Greenshields : Nous pouvons obtenir pour vous les données par habitant.

Le sénateur Greene : Je vous en serais reconnaissant.

Le président : Vous pouvez remettre ces données à notre greffière, qui se chargera de les distribuer à tous les membres du comité.

Je voudrais vous poser une question qui se rattache à celles du sénateur Greene. Vous avez dit que l'Ontario souhaite augmenter de 50 p. 100 le nombre de ses étudiants étrangers. C'est une très forte hausse. Vous avez également dit que le gouvernement fédéral collabore avec les provinces relativement à ce programme

How would that work? Will they put substantially more money into Imagine Education in Canada, or will they do their own thing, which supposedly still comes under the general brand? It is a bigger increase than you spoke of earlier.

Mr. Greenshields: Provinces typically do not provide funds to us, but we partner with them on a regular basis. For example, depending on the strategy that Ontario may develop, Ontario needs to work with our missions abroad. Our missions are ready to assist the provinces — Ontario in this case — on particular missions to focus on important markets. Ontario recently led a mission to Vietnam with which our Vietnamese missions were closely associated. The provinces basically invest funds first through these kinds of provincial missions and, second, directly to institutions. Alberta does this, for example, to support their marketing efforts.

The challenge and advantage we are developing is to work closely together to ensure a greater impact of individual provinces' efforts. It is clear that they can have more success if they operate under a Canada brand.

Senator Cordy: Do you notice fluctuations when the Canadian dollar fluctuates? For example, five years ago the Canadian dollar was at 60-some cents. It would be a deal for an American to come to Canada. Currently, the dollar is fluctuating between 94 cents and 97 cents. Do you notice any change?

Mr. Tachdjian: Yes and no. We do in certain markets. Korea is an example. The Korean won dropped considerably recently. We see fewer Koreans coming to Canada as a result. When we speak to the embassy and ask what is happening, people basically say it is expensive currently. They look for alternatives or put it off until a later date.

The strengths of Canadian universities and colleges are such that the great majority of people coming to Canada want education at its best. They realize that Canadian education is excellent quality. They are willing to spend the money needed. We are talking about attracting an elite segment of society. Unless students receive a scholarship, it is usually only the elite who have the money to send their children to study abroad.

Senator Cordy: Will the recession affect the number of students that Canada wants to bring? The reality is that you must have financial resources to travel to North America from India, China, and other places.

Mr. Tachdjian: It is difficult to say. In the last two years, which was the heart of the recession, we saw a 15 per cent increase in the numbers of student coming here to study. That suggests the recession had no impact.

et au programme d'image de marque Imagine étudier au Canada. Je me demande comment ça marche. La province augmentera-t-elle considérablement sa contribution au programme d'image de marque ou bien financera-t-elle davantage ses propres initiatives, qui sont censées renforcer également l'image générale du Canada? C'est une hausse plus importante que ce dont vous avez parlé plus tôt.

M. Greenshields : D'ordinaire, les provinces ne nous fournissent pas de fonds, mais nous organisons régulièrement des activités en partenariat. Par exemple, selon la stratégie que l'Ontario pourrait élaborer, la province devra travailler de concert avec nos missions à l'étranger. Nos missions sont disposées à prêter leur concours aux provinces — à l'Ontario, dans ce cas — pour des initiatives particulières ciblant des marchés importants. L'Ontario a récemment dirigé une mission au Vietnam, à laquelle nos ambassades et consulats dans ce pays ont été étroitement associés. Les provinces investissent essentiellement des fonds dans les missions provinciales de ce genre en premier lieu, et directement dans les établissements en second lieu. Par exemple, l'Alberta agit ainsi pour appuyer les efforts de marketing de ses établissements.

C'est à la fois un défi et un avantage — que nous développons — de travailler ensemble pour assurer plus d'effet aux efforts des provinces. Il est clair qu'elles peuvent avoir plus de succès si elles agissent dans le contexte d'une image de marque canadienne.

Le sénateur Cordy : Remarquez-vous des variations lorsque le dollar canadien fluctue? Il y a cinq ans, par exemple, notre dollar était aux alentours de 60 ¢ américains. C'était une bonne affaire pour les Américains de venir au Canada. Aujourd'hui, le dollar se situe entre 94 et 97 ¢. Avez-vous observé des changements?

M. Tachdjian : Oui et non. Nous avons noté des changements dans certains marchés, comme la Corée. Le won coréen a considérablement baissé récemment, ce qui fait que moins de Coréens viennent au Canada. Lorsque nous demandons des explications à l'ambassade, on nous répond qu'il est actuellement trop coûteux d'aller au Canada. Les Coréens envisagent d'autres possibilités ou remettent leurs projets d'études à plus tard.

Les avantages des universités et des collèges canadiens sont tels qu'en grande majorité, les gens qui viennent au Canada recherchent les établissements les plus prestigieux. Ils se rendent compte que notre système d'éducation est d'excellente qualité. Ils sont disposés à payer ce qu'il faut. Nous parlons d'attirer des éléments de l'élite de la société. À moins que les étudiants n'obtiennent une bourse, c'est seulement s'ils appartiennent à l'élite qu'ils ont les moyens de faire des études à l'étranger.

Le sénateur Cordy : Est-ce que la récession s'est répercutée sur le nombre d'étudiants qui viennent au Canada? Il faut avoir de bonnes ressources financières pour venir en Amérique du Nord à partir de l'Inde, de la Chine et d'autres pays.

M. Tachdjian : Il n'est pas facile de répondre à cette question. Au cours des deux dernières années, qui se situaient en plein milieu de la récession, nous avons enregistré une hausse de 15 p. 100 du nombre d'étudiants étrangers. Cela porte à croire que la récession n'a eu aucun effet.

As I said, if there is a strong fluctuation in the currency of a particular market compared to Canada, it could have an impact, as it did in Korea.

Senator Cordy: I want to return to the small promotion budget. I am still fixated on that when it brings in $6.5 billion to the Canadian economy. How do you spend $1 million effectively? Do you focus, or is it like peanut butter spread everywhere on the bread? We accept a high percentage of the applicants. How many do not apply because they do not know about it?

Mr. Greenshields: We established priority markets around the world in consultation with the provinces and territories and our stakeholders. The bulk of our resources are directed to our missions. The value added is in putting resources in the field to support institutions' efforts on the ground. We invested a lot up front in developing the brand.

I mentioned in my intervention that we need to do a better job investing through the web. We know this is a post-millennial generation. They get their information through the Internet. This can be done cheaply, but there are many upfront costs to have a state-of-the-art website using Web 2.0 social media. Work needs to be done in this area.

Senator Cordy: I am concerned with the nuts and bolts of how marketing is actually done. How does the 16-year-old or 17-year-old living in Beijing find out there are universities we want them to attend in Canada?

You must look at social media. Once it is established, it is relatively inexpensive. This is how younger people get information, unlike people of my generation. When I go to a movie theatre, I see advertisements from Nova Scotia universities. They advertise where young people go. However, $1 million does not go far.

Mr. Tachdjian: With the money we have, we cannot afford to buy advertising and things like that. We focus on events and organizing activities to attract young people to come to Canada.

For example, we will arrange for a group of Canadian universities and colleges to go to a certain part of the world. The embassy will get the word out by marketing to universities, high schools and colleges to make people aware a group of Canadian universities will be at a certain hotel for two days.

We have had significant successes. There are third-party fairs like the China Education Expo, which is the world's largest education fair. About 200,000 people attend. About 60 Canadian institutions usually participate in the Canada pavilion. Many students are recruited that way.

Comme je l'ai dit, de fortes fluctuations de la devise d'un marché particulier par rapport au dollar canadien peuvent avoir des incidences, comme cela a été le cas en Corée.

Le sénateur Cordy : Je voudrais revenir au budget canadien de promotion. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il est vraiment minime par rapport aux 6,5 milliards de dollars que les étudiants étrangers rapportent à l'économie canadienne. Comment faites-vous pour dépenser efficacement ce million de dollars? Faites-vous des investissements ciblés ou bien étalez-vous cela comme du beurre sur une tartine? Nous acceptons un pourcentage élevé de candidats, mais combien ne présentent pas de demandes parce qu'ils ne savent rien de ce que le Canada a à offrir?

M. Greenshields : Nous avons défini des marchés prioritaires dans le monde, en consultation avec les provinces, les territoires et les autres intervenants. L'essentiel de nos ressources va à nos missions, qui s'en servent sur le terrain pour appuyer les efforts déployés par les établissements. Nous avons beaucoup investi en amont en mettant au point l'image de marque canadienne.

J'ai mentionné dans mon exposé que nous avons besoin de faire davantage d'efforts sur Internet. Nous savons que nous devons nous adresser à la génération du XXI^{e} siècle, dont les membres vont surtout chercher l'information sur le Web. Nous pouvons le faire à peu de frais, mais il est quand même assez coûteux au départ d'établir un site hautement perfectionné basé sur les médias sociaux Web 2.0. Il y a du travail à faire dans ce domaine.

Le sénateur Cordy : Je m'intéresse aux détails du marketing. Comment un jeune de 16 ou 17 ans vivant à Beijing peut-il découvrir qu'il y a au Canada des universités qui aimeraient bien l'avoir parmi leurs étudiants?

Nous devons considérer les médias sociaux. Une fois le site établi, il est relativement peu coûteux de le tenir. C'est en ligne que les jeunes vont chercher l'information, contrairement aux gens de ma génération. Quand je vais au cinéma, je vois les annonces des universités de la Nouvelle-Écosse. Elles font de la publicité aux endroits fréquentés par les jeunes. Toutefois, on ne peut pas aller très loin avec un million de dollars.

M. Tachdjian : Compte tenu du budget dont nous disposons, nous n'avons pas les moyens d'acheter des annonces et d'autres formes de publicité. Nous concentrons nos efforts sur différentes manifestations et organisons des activités pouvant inciter les jeunes à venir au Canada.

Ainsi, nous prendrons des dispositions pour permettre à un groupe d'universités et de collèges canadiens de faire une visite dans une région donnée du monde. L'ambassade diffusera des renseignements à l'intention des universités, des écoles secondaires et des collèges pour informer les gens du fait que des représentants d'universités canadiennes se trouveront à tel hôtel pendant deux jours.

Nous avons eu beaucoup de succès. Il y a des foires et des expositions organisées par des tiers, comme l'Expo Éducation chinoise, qui est la plus importante du monde dans le domaine de l'éducation, avec près de 200 000 visiteurs. Une soixantaine d'établissements canadiens sont ordinairement représentés dans le pavillon canadien. Beaucoup d'étudiants sont recrutés de cette façon.

In places where there are no third-party fairs, Canadian embassies organize fairs. For example, we have a trade mission in October called the Middle East Education Initiative. We tour the Middle East starting in Kuwait and ending in Morocco.

Senator Cordy: Do you meet with students?

Mr. Tachdjian: We meet with students. The embassies reach out to students to have them come to the events where they can meet with the institutions and be recruited. In the end, we can only promote. The institutions do the recruitment.

More and more institutions are also working in the field through agents. There is a network of education agents who recruit students and send them to institutions. The agents either get a commission from the school or get paid by students who ask them to find a school that meets their needs. We are working with some of those agents in certain markets and telling them about Canada to get them involved or interested in sending more of their students to Canada, rather than Australia, New Zealand, the U.S. or the U.K.

Senator Cordy: What budget does the University of Toronto have for promotion? I agree with what you said; you do not do it all, but you would certainly be the guide or the force behind getting all the Canadian universities and colleges together to do that. You would be the impetus. However, I have heard that the University of Toronto has a promotional budget as large as the Canadian government's. Is that fair?

Mr. Tachdjian: It is probably much larger than what we have. The answer to the question is that I do not know what their promotional budget is. The University of Toronto is obviously one of the most well-resourced universities in the sector. To be honest, they do not participate very often in our events. They recruit directly in international baccalaureate high schools around the world.

The Chair: I have one question, and then we have come to the end of this session.

The program — and this may be true in other countries as well — is generally set up for foreign international students who are fairly well off, at least middle class in their country. It raises the question that there could be people of considerable potential and talent in some developing countries, but it is very difficult to get all the funds and meet all the requirements that the immigration people have.

You do offer some scholarships, I believe. What do you do in those cases? There is a person that perhaps a university or a province has recruited and thinks is a good candidate to bring over, but that person cannot meet all of the tests easily because of where he or she comes from. There is the other side, working in the opposite direction, is whether we should be attracting people

Là où il n'y a pas d'expositions organisées par des tiers, les ambassades canadiennes en organisent elles-mêmes. Nous aurons par exemple une mission commerciale en octobre, qui portera le nom d'Initiative d'éducation au Moyen-Orient. Nous ferons une tournée dans la région, en commençant au Koweït et en finissant au Maroc.

Le sénateur Cordy : Rencontrez-vous des étudiants?

M. Tachdjian : Oui. Les ambassades prennent des mesures pour inviter des étudiants à assister aux manifestations organisées et à s'entretenir avec des représentants d'établissements canadiens. En fin de compte, nous ne pouvons que faire de la promotion. Ce sont les établissements qui font le recrutement.

De plus en plus d'établissements recourent à des agents pour faire le travail sur le terrain. Il y a un réseau d'agents d'éducation qui recrutent des étudiants et les renvoient aux établissements. Les agents reçoivent une commission de l'établissement en cause ou facturent des honoraires aux étudiants qui leur demandent de leur trouver des écoles répondant à leurs besoins. Nous collaborons avec certains de ces agents dans quelques marchés en leur donnant des renseignements sur le Canada et en les incitant à y envoyer davantage de leurs étudiants, au lieu de les envoyer en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux États-Unis ou au Royaume-Uni.

Le sénateur Cordy : À combien s'élève le budget de promotion de l'Université de Toronto? Je suis bien d'accord avec vous. Vous ne pouvez pas tout faire, mais vous pouvez certainement guider ou coordonner les efforts de l'ensemble des universités et collèges canadiens dans ce domaine. C'est vous qui imprimez l'élan nécessaire. Toutefois, j'ai entendu dire que l'Université de Toronto a un budget de promotion aussi important que celui du gouvernement du Canada. Est-ce exact?

M. Tachdjian : Il est probablement beaucoup plus important que le nôtre. Je dois vous dire que je ne connais pas le budget de promotion de l'Université de Toronto, qui est sans doute l'un des établissements les mieux nantis du secteur. En toute franchise, je dirais que l'Université ne participe pas très souvent aux manifestations que nous organisons. Elle recrute directement dans les écoles secondaires du monde qui décernent le baccalauréat international.

Le président : J'ai une question à poser, après quoi nous devons mettre fin à cette partie de la réunion.

Le programme — c'est probablement le cas dans d'autres pays aussi — est généralement conçu pour les étudiants étrangers relativement aisés, qui font au moins partie de la classe moyenne de leur pays. Il est bien possible par ailleurs qu'il y ait des étudiants très brillants dans des pays en développement, qu'il serait très difficile de faire venir au Canada compte tenu des exigences monétaires et des autres conditions imposées par nos services d'immigration.

Vous offrez un certain nombre de bourses, je crois. Que faites-vous dans de tels cas? Que faites-vous, par exemple, si une université ou une province recrute un étudiant, jugeant que c'est un bon candidat, mais que l'étudiant ne réponde pas à tous les critères à cause de son pays d'origine? Il y a aussi l'autre aspect : devrions-nous attirer des gens des pays en développement, alors

from these developing countries that will need them back eventually; once we get those students here, they may get onto this new Canadian Experience Class program. How do you deal with that situation?

Mr. Greenshields: We do have scholarships through the Department of Foreign Affairs and International Trade Canada. The federal government offers scholarships through other programs as well.

As mentioned in my remarks, our approach in recent years has been directed towards supporting the international linkages of Canadian institutions. We offer to international students a short-term award, typically for four to six months, for them to come to Canada to pursue an exchange program with a Canadian institution. That gives the students opportunities to take advantage of the libraries, the research laboratories, the mentoring and the networks they can develop with the Canadian institution.

We have seen an expansion of this program. One program in particular is the Emerging Leaders in the Americas Program, where we bring in about 600 students from the Caribbean and Latin America as part of institutional exchanges. This allows Canadian institutions to send more of their students abroad, because it is a true two-way exchange.

We have adopted this approach also because in some situations — for example, in Africa and in other countries — we are conscious to avoid brain drain from these countries. We feel that by taking this approach, we are promoting the institutional and longer-term collaboration between the institutions and, at the same time, focusing on individual students to give them an opportunity to come to Canada and gain from a Canadian education experience.

The Chair: Thank you. We have run out of time, but let me give one final question here to Senator Ogilvie, the deputy chair of this committee, also from Nova Scotia. We are overwhelmed by Nova Scotia today.

Senator Cordy: We should pass a resolution at this meeting to give a pile of money to the universities in Nova Scotia.

Senator Ogilvie: I not only second Senator Cordy's motion, but I want to follow up on the discussion she was having with you.

From listening to the discussion, I think the issue has not much to do with the budget that you have with regard to specific recruiting compared to the University of Toronto. After all, Canadian universities are independent businesses operating under their own individual charters, with most of them having well over a century of experience and most of them having developed clearly identified market areas and the type of student they want to recruit and the regions of the world they want to recruit them from, and they have long-standing contacts and so on.

Therefore, it seems to me that the government or government agencies should not in any way — and I am not suggesting for a moment you were suggesting this, so please do not take it the wrong

que ces pays auront besoin d'eux à la fin de leurs études? Quand ces étudiants viennent au Canada, ils pourraient bien être attirés par cette nouvelle catégorie de l'expérience canadienne. Que faites-vous dans de tels cas?

M. Greenshields : Il y a effectivement des bourses qui sont accordées par l'entremise du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Le gouvernement fédéral en offre aussi dans le cadre d'autres programmes.

Comme je l'ai dit dans mon exposé, notre approche des dernières années a consisté à appuyer les liens internationaux des établissements canadiens. Nous offrons aux étudiants étrangers des bourses à court terme, ordinairement de quatre à six mois, pour leur permettre de venir au Canada dans le cadre du programme d'échange d'un établissement canadien. Cela donne aux étudiants l'occasion de profiter des bibliothèques, des laboratoires de recherche, des services de mentorat et des réseaux qu'ils peuvent établir au Canada.

Ce programme a été étendu. Nous avons en particulier le programme Futurs leaders dans les Amériques, qui nous permet de faire venir quelque 600 étudiants des Caraïbes et de l'Amérique latine dans le cadre d'échanges entre établissements. Ainsi, les universités et collèges canadiens peuvent également envoyer davantage de leurs étudiants à l'étranger puisqu'il s'agit d'échanges bilatéraux.

Nous avons aussi adopté cette approche car, dans certaines situations — par exemple, en Afrique et dans d'autres pays —, nous essayons délibérément d'éviter un exode des cerveaux. Nous croyons qu'en favorisant cette approche, nous encourageons la collaboration entre les établissements tout en ciblant certains étudiants pour leur donner l'occasion de venir faire des études chez nous.

Le président : Je vous remercie. Nous avons épuisé le temps prévu, mais je voudrais laisser une dernière question au sénateur Ogilvie, vice-président du comité, qui vient lui aussi de la Nouvelle-Écosse. Nous sommes vraiment envahis par la Nouvelle-Écosse aujourd'hui.

Le sénateur Cordy : Nous devrions adopter tout de suite une résolution accordant quelques millions de dollars aux universités de la province.

Le sénateur Ogilvie : Je vais non seulement appuyer la motion du sénateur Cordy, mais poursuivre dans la même veine qu'elle.

Ayant écouté la discussion, je crois que le problème n'est pas vraiment lié au budget de promotion dont vous disposez par rapport à celui de l'Université de Toronto. Après tout, les universités canadiennes sont des entreprises indépendantes fonctionnant aux termes de leur propre charte et ayant, pour la plupart, plus d'un siècle d'expérience. Beaucoup d'entre elles ont des secteurs de marché clairement définis, connaissent bien le genre d'étudiants qu'elles veulent recruter et leurs régions d'origine, ont des contacts de longue date et ainsi de suite.

Il me semble donc que le gouvernement et ses organismes devraient éviter — je ne prétends nullement que vous le faites et vous prie de ne pas prendre cela en mauvaise part — de faire la

way — be in competition in terms of advertising. Rather, they should be developing, as you have identified and as I am aware you have over time, programs that facilitate the arrival of students, the opening up of new markets where they exist and dealing with Canada's national strategies with regard to those issues.

It would surprise me greatly if the University of Toronto was not spending a great deal of money on recruiting not only at the undergraduate level but at the graduate level, where it is world renowned. I wanted to take the edge off any issues with regard to the amounts of money in a government pot for student recruitment versus the individual. Even the smaller universities in Atlantic Canada have serious recruitment strategies, particularly with regard to the Caribbean, Southeast Asia and so on. Those are parts of their individual identities and strategies, and then they can tie into government programs where those facilitate moving forward with their own identities and business plans. That is just an observation.

The Chair: That brings us to the end of this segment, and I thank the officials for being here this evening and telling us about what they are doing. Keep going; it is important for Canada.

Mr. Greenshields: Thank you very much, Mr. Chair, and thank you for your questions and comments. We are always available should honourable senators have further questions or request further information.

The Chair: In our second panel, we will continue to focus on international students. We have with us Karen McBride, President, Canadian Bureau for International Education, CBIE, who will tell us about what they do and speak to this issue of international students. If you can do that in about seven minutes, we will appreciate it.

[*Translation*]

Karen McBride, President, Canadian Bureau for International Education: The Canadian Bureau for International Education (CBIE) values the opportunity to submit this brief regarding the accessibility of post-secondary education in Canada as it pertains to international students and the mobility of Canadian students enrolled in our PSE institutions.

CBIE is Canada's national, non-governmental organization dedicated to international education. CBIE represents the full spectrum of Canadian education. Its membership is composed of 150 colleges, universities, school boards and provincial associations and organizations such as EduNova.

CBIE's activities comprise advocacy, research, information services for students and professionals, professional management of technical assistance and scholarship programs, professional development for international educators and a host of other services supporting member institutions' effectiveness — all of which keep CBIE at the centre of the issues related to effective international education.

concurrence aux universités sur le plan de la publicité. Ils devraient plutôt concevoir — comme vous l'avez dit et comme je sais que vous l'avez fait au fil des ans — des programmes destinés à faciliter l'arrivée des étudiants, à pénétrer de nouveaux marchés et à mettre en œuvre les stratégies nationales du Canada dans ces domaines.

Je serais fort surpris que l'Université de Toronto ne consacre pas beaucoup d'argent au recrutement tant au niveau du premier cycle qu'au niveau des études supérieures, dans lequel elle a une réputation bien établie dans le monde. Je tenais à préciser les choses en ce qui concerne le montant que le gouvernement affecte au recrutement des étudiants par rapport aux budgets des établissements. Même les plus petites universités du Canada atlantique ont de sérieuses stratégies de recrutement, particulièrement pour les Caraïbes, l'Asie du Sud-Est et ainsi de suite. Leurs efforts font partie de leur identité et de leurs stratégies particulières. Elles peuvent ensuite profiter des programmes gouvernementaux si ceux-ci facilitent l'avancement de leur propre identité et de leurs propres plans d'activité. C'était une simple observation.

Le président : Cela nous amène à la fin de cette partie de la réunion. Je remercie les responsables qui sont venus au comité ce soir pour nous parler de ce qu'ils font. Poursuivez vos efforts. Ils sont importants pour le Canada.

M. Greenshields : Merci beaucoup, monsieur le président. Je vous remercie de vos questions et de vos commentaires. Nous nous tenons à votre disposition pour le cas où des honorables sénateurs auraient d'autres questions à poser ou souhaiteraient obtenir d'autres renseignements.

Le président : Pour la deuxième partie de la réunion, nous continuerons à examiner la question des étudiants étrangers. Nous accueillons maintenant Karen McBride, présidente du Bureau canadien de l'éducation internationale ou BCEI, qui nous parlera de ce que fait le Bureau et du recrutement d'étudiants étrangers. Je vous serais reconnaissant de limiter votre exposé à environ sept minutes.

[*Français*]

Karen McBride, présidente, Bureau canadien de l'éducation internationale : Le Bureau canadien de l'éducation internationale apprécie beaucoup l'opportunité d'offrir cette présentation sur la question de l'accessibilité de l'éducation postsecondaire au Canada par rapport aux étudiants internationaux et la mobilité des étudiants canadiens qui sont inscrits dans nos institutions d'éducation postsecondaire.

Le BCEI est l'organisation nationale non gouvernementale du Canada qui se consacre à l'éducation internationale. Il représente tout le spectre de l'éducation canadienne. Ses membres proviennent de près de 150 collèges, universités, commissions ou conseils scolaires ainsi que des organismes provinciaux comme EduNova.

Les activités de BCEI comprennent les représentations, des services de recherche et de l'information des programmes de formation, la gestion de bourses, le perfectionnement professionnel des éducateurs internationaux et une foule d'autres services destinés à ses membres, tout ce qui garde BCEI au centre des questions liées à l'éducation internationale.

CBIE's vision is to develop new generations of internationalists through access to an internationalized education. Embedded in this vision is the belief that people-to-people exchange across national borders is one of the best ways to engender understanding and world peace.

[*English*]

I understand you have the fuller documentation brief that we provided, so I would like to speak specifically to the recommendations. Then I look forward to engaging in discussion and dialogue with you.

The first recommendation is that the Government of Canada should officially adopt the goal that was urged in the Competition Policy Review Panel to double Canada's international student enrolment within the decade. The Canadian Bureau for International Education believes that we need a bold vision in this area, so we very strongly support the Competition Policy Review Panel.

I was listening to the earlier testimony, and it is clear that the committee members understand well the value of international students in Canada. You understand not only the direct economic impact on communities across the country, not only the financial benefits to the institutions that welcome them, but also the academic benefits, the cultural benefits of having international students on our campuses. Equally if perhaps not more important is the potential labour market contribution that these students can make.

The Canadian Bureau for International Education undertook a study of international students in 2009 in which we surveyed 6,000 international students in colleges and universities. We learned that 52 per cent of these students at the university level and 71 per cent of students at the college level planned to stay to take advantage of the post-graduation work permit for three years. In fact, 50 per cent of them are considering applying for permanent residency.

Therefore, our first recommendation is that we need to set a bold vision for the country and say we need to double the number of international students within the decade.

The second recommendation is very much linked to the first. It is that in order to improve access for a broad range of international students to Canadian post-secondary education, PSE, institutions, and not only those who can afford to pay on their own to come to Canada, CBIE recommends that the government substantially enhance its investments in scholarships for international students, including significant support to students from developing countries. In our view, these two recommendations must be linked.

We can set bold targets for ourselves as a country, but we also want to continue to be good international citizens. That means investing and building the capacity of other countries by helping them have access to our high-quality education in Canada so they can go back and contribute to building their own societies.

En bref, la vision de BCEI est de développer une nouvelle génération d'internationalistes par le biais d'une éducation internationalisée. On trouve au cœur de cette vision la croyance qu'un échange entre des individus traversant les frontières nationales est une des meilleures façons de susciter la compréhension et la paix.

[*Traduction*]

Je crois savoir que vous avez le mémoire plus complet que nous avons fourni à titre de documentation. Je vais donc concentrer mes propos sur les recommandations, après quoi je serai heureuse de discuter avec vous et de répondre à vos questions.

La première recommandation invite le gouvernement du Canada à adopter officiellement l'objectif préconisé par le Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence, qui consiste à doubler le nombre d'étudiants étrangers inscrits dans des établissements canadiens au cours de la décennie. Le Bureau canadien de l'éducation internationale croit que nous avons besoin d'une vision audacieuse dans ce domaine. Nous appuyons donc fortement l'objectif défini par le Groupe d'études sur les politiques en matière de concurrence.

Ayant écouté les témoignages qui ont précédé, il est clair pour moi que les membres du comité comprennent bien l'importance que revêtent les étudiants étrangers pour le Canada. Vous vous rendez compte non seulement des incidences économiques directes sur les collectivités du pays, non seulement des avantages financiers qu'en tirent les établissements qui les accueillent, mais aussi des avantages intellectuels et culturels de la présence de ces étudiants sur nos campus. Leur contribution possible au marché du travail est également importante, sinon plus.

Le BCEI a entrepris en 2009 une étude sur les étudiants étrangers, dans le cadre de laquelle nous avons interrogé 6 000 de ces étudiants dans les universités et collèges du Canada. Nous avons appris que 52 p. 100 de ceux qui vont à l'université et 71 p. 100 de ceux qui sont inscrits à un collège ont l'intention de rester pour profiter du permis de travail de trois ans qu'ils peuvent obtenir à la fin de leurs études. En fait, 50 p. 100 d'entre eux envisagent de présenter une demande de résidence permanente.

Par conséquent, notre première recommandation est d'adopter une vision audacieuse en visant comme objectif de doubler le nombre des étudiants étrangers au cours de la décennie.

La deuxième recommandation est étroitement liée à la première : pour améliorer l'accès des différentes catégories d'étudiants étrangers — et pas seulement ceux qui ont les moyens de venir au Canada — aux établissements postsecondaires canadiens, le gouvernement devrait sensiblement augmenter son investissement dans les bourses d'études destinées aux étudiants étrangers, y compris ceux des pays en développement. À notre avis, ces deux recommandations doivent être considérées ensemble.

Le Canada peut se fixer des objectifs audacieux, mais nous voulons aussi être de bons citoyens du monde. À cette fin, nous devons investir afin de renforcer les capacités d'autres pays en permettant à leurs étudiants d'avoir accès à une éducation de qualité au Canada pour qu'ils puissent rentrer chez eux et contribuer à l'édification de leur propre société.

As you heard from your previous witnesses, a number of scholarship programs are already in place, but we need more. We need a bolder, broader tool box of scholarships for international students. These can be structured so that we ensure we are not contributing to the brain drain, because we would like to see a particular emphasis on scholarships for students from developing countries.

The third recommendation relates to your question of the investment that we make as a country in education marketing. Our third recommendation is that the Government of Canada should invest a minimum of $22 million per year over the next five years to promote Canada as a study destination. This figure of $22 million comes from a study that the government produced. It is on par with what our key competitor countries are investing, and it is absolutely needed, and needed now.

I say that because the foundation for bringing more international students to the country is in place. The institutions are investing heavily in this area, and we now have the Edu-Canada brand, which is a helpful step, from our perspective. There are much more progressive measures on the part of Citizenship and Immigration Canada that give Canada a competitive advantage. Many students, when they choose their country for a study destination, look at options for permanent residency. We have a very competitive offer in that regard, not to mention the capacity to work off campus part time.

We have very engaged provincial and territorial governments that believe this is a priority, and we have increasing collaboration in the education sector itself. I would like to pause on that for a moment and inform you about what I think are some important developments with respect to the education sector.

I think there has been a major step forward to have a less fragmented landscape with respect to education marketing nationally. Five national associations, which together represent education institutions that are engaged in education marketing, have come together to form a consortium. Those associations are the Association of Canadian Community Colleges, the Association of Universities and Colleges of Canada, the Canadian Association of Public Schools-International, the Canadian Bureau for International Education, and Languages Canada. We are going to be formally signing a memorandum of understanding on June 29 establishing this consortium, which we are calling the Canadian Consortium for International Education Marketing. We are doing this because we recognize that the education sector itself needs to do more to contribute to a cohesive, more collective effort to market Canadian education abroad.

We want to work in close partnership with DFAIT, CIC and the provinces and territories, so we have invited them to be part of a steering committee that will guide the activities of the associations working together. We think that this strategy will

Comme vous l'ont dit les témoins précédents, un certain nombre de programmes de bourses sont déjà en place, mais il nous en faut davantage. Nous avons besoin de moyens plus larges et plus audacieux pour accorder des bourses aux étudiants étrangers. Nous devons structurer nos programmes de façon à éviter un exode des cerveaux parce que nous aimerions que ces programmes ciblent particulièrement les étudiants des pays en développement.

La troisième recommandation est reliée à votre question relative aux investissements que le pays consacre à la commercialisation de l'éducation : le gouvernement devrait investir au moins 22 millions de dollars par an au cours des cinq prochaines années pour faire la promotion du Canada comme destination d'études. Le chiffre de 22 millions de dollars est tiré d'une étude produite par le gouvernement, et est comparable aux investissements de nos principaux concurrents. Ce montant est absolument nécessaire tout de suite.

Je dis cela parce que la base dont nous avons besoin pour faire venir davantage d'étudiants étrangers est déjà en place. Les établissements postsecondaires ont lourdement investi dans ce domaine. Nous avons maintenant l'image de marque Édu-Canada, qui est utile à notre avis. Il y a des mesures beaucoup plus progressistes que Citoyenneté et Immigration Canada peut prendre pour donner aux pays un avantage concurrentiel. Quand ils cherchent un pays pour y faire des études, beaucoup d'étudiants souhaitent avoir l'option d'y résider en permanence. Nous pouvons leur offrir des possibilités très avantageuses à cet égard, sans parler des permis de travail à temps partiel à l'extérieur du campus.

Nous avons des gouvernements provinciaux et territoriaux très engagés qui considèrent cela comme une priorité. Nous avons intensifié la collaboration dans le secteur de l'éducation lui-même. J'aimerais m'arrêter sur ce point pendant quelques instants pour vous parler de quelques développements que je juge importants dans le secteur de l'éducation.

Je crois que nous avons franchi une étape importante en vue de réduire la fragmentation des efforts nationaux de commercialisation de l'éducation. Cinq associations nationales représentant les établissements d'enseignement qui font du marketing à l'étranger ont décidé de former un consortium. Il s'agit de l'Association des collèges communautaires du Canada, de l'Association des universités et collèges du Canada, de l'Association canadienne des écoles publiques-International, du Bureau canadien de l'éducation internationale et de Langues Canada. Nous devons signer le 29 juin un protocole d'entente officiel établissant le consortium, qui portera le nom de Consortium canadien de commercialisation internationale de l'éducation. Nous avons pris cette initiative parce que nous reconnaissons que le secteur de l'éducation lui-même a besoin d'en faire davantage pour contribuer à l'effort collectif cohérent de commercialisation de l'éducation canadienne à l'étranger.

Nous voulons travailler en collaboration étroite avec le MAECI, CIC ainsi que les provinces et les territoires. Nous les avons donc invités à faire partie d'un comité de direction qui guidera les activités des associations membres. Nous croyons que

be complementary to what DFAIT is doing, to what CIC is doing and to what the provinces and territories themselves are doing, and we are committed to trying to add value and bring a more consolidated and cohesive effort to this endeavour.

With all those pieces in place, however, with that foundation set, the time is now for federal government investment. If we do not start investing and actually deploying the Edu-Canada brand in a more assertive, aggressive way, we will lose this investment and will not be able to capitalize on all the good work that has been done. This is an urgent matter, because we will start to see in the near future that our market share will continue to decline because we are not out there proactively marketing ourselves as we should. We need to invest far more in the active promotion of Canada.

I will take a moment to speak about access from a different point of view, and that is access to international education for Canadian students. I think you are probably well convinced of the value that international experience brings to a Canadian student. It is transformational. These students are the generation of young people who have to lead our efforts. We are a trading nation. They will be living in a globalized context. They need the international knowledge and intercultural competencies that a study-abroad experience gives them.

Unfortunately, far fewer of them are getting that experience than should be. In fact, at the university level, on average, 3 per cent of students have a study-abroad experience as part of their program of study, and at the community college level, 1.1 per cent of college students get a direct experience internationally during the course of their studies. This is really unacceptable, and we need to do much more to build on a foundation of some good programs that exist funded by the government and some good programs that exist funded by the provinces, but we are not doing enough to get a critical mass of Canadian students this international experience.

CBIE recommends that this Canadian government adopt a target of having no less than 15 per cent of our PSE student population undertaking a study-abroad semester or a year or participating in a field school for a minimum of four weeks, and we should do that by 2015.

Recently, the Lincoln Commission in the United States developed a plan that would see one million U.S. students annually taking part in a semester or year abroad by 2016. We need to do more to ensure there is a critical mass of young Canadians with first-hand knowledge and skills who will lead this country in this globalized context. We cannot afford to ignore this issue, and I would urge this committee to take up the question of access to international education on the part of Canadian students.

To achieve this target, our fifth and final recommendation is that the government invest in a major study-abroad program. We do not need to fund this fully, but our study shows that financial barriers are far and away the largest obstacle to more Canadian students going abroad and that small top-up grants or support for

cette stratégie complétera le travail que font le MAECI, CIC, les provinces et les territoires. Nous sommes déterminés à créer une valeur ajoutée et à faire un travail plus concerté.

Tous ces éléments étant en place, il est maintenant temps que le gouvernement fédéral fasse les investissements nécessaires. Si nous ne commençons pas à investir, si nous ne déployons pas l'image de marque Édu-Canada d'une façon plus dynamique, nous perdrons les investissements déjà faits et ne pourrons pas tirer parti de tout le bon travail déjà accompli. C'est une affaire urgente car, à défaut d'agir, nous verrons notre part du marché continuer à diminuer parce que nous n'aurons pas déployé les efforts proactifs nécessaires pour faire la promotion du Canada. Nous devons investir beaucoup plus dans une promotion active de notre secteur de l'éducation.

Je vais prendre quelques instants pour parler de l'accès d'un point de vue différent. Il s'agit de l'accès des étudiants canadiens à l'éducation à l'étranger. Je n'ai probablement pas à vous convaincre de la valeur de l'expérience internationale pour les étudiants canadiens. Cette expérience peut donner lieu à des changements radicaux. Les étudiants forment la génération de jeunes qui dirigera les efforts du pays. Nous sommes une nation marchande et nous vivons dans un contexte mondialisé. Nos étudiants ont besoin de la perspective internationale et des compétences interculturelles que procurent les études à l'étranger.

Malheureusement, ils sont de moins en moins nombreux à acquérir cette expérience. En fait, au niveau universitaire, en moyenne, seuls 3 p. 100 des étudiants suivent des cours à l'étranger dans le cadre de leur programme. Dans les collèges communautaires, le chiffre n'est que de 1,1 p. 100. C'est vraiment inacceptable. Nous devons en faire beaucoup plus pour développer les quelques bons programmes publics qui existent et qui sont financés par le gouvernement fédéral ou les provinces. Nous n'en faisons pas assez pour qu'une masse critique d'étudiants canadiens acquière cette expérience internationale.

Le BCEI recommande au gouvernement de se fixer pour objectif de permettre, d'ici 2015, à au moins 15 p. 100 des étudiants des établissements postsecondaires de faire un semestre ou un an d'études à l'étranger ou de suivre des stages pratiques d'une durée minimale de quatre semaines.

Aux États-Unis, la Commission Lincoln a récemment élaboré un plan aux termes duquel un million d'étudiants américains passeront chaque année un semestre ou un an à l'étranger d'ici 2016. Nous devons en faire davantage pour qu'une masse critique de jeunes Canadiens acquière cette expérience de première main, qui permettra de diriger le pays dans un contexte de mondialisation. Nous ne pouvons pas faire abstraction de cette question. J'exhorte le comité à s'occuper de l'accès des étudiants canadiens à l'éducation internationale.

Pour atteindre cet objectif, nous préconisons, dans notre cinquième et dernière recommandation, que le gouvernement investisse dans un important programme d'études à l'étranger. Nous n'avons pas à le financer intégralement, mais notre étude montre que les difficultés financières constituent de très loin

airfare is often all it takes to have a student realize the opportunity of having an international education experience. Finally, we recommend that there be a major effort to develop a critical mass of Canadian students with international education experience. Thank you.

The Chair: Thank you very much. Back in 2007, your organization said:

> The lack of a strategic, fully articulated policy on international students is damaging Canada's efforts to be competitive with its trading partners for the pool of highly skilled graduates.

How would you update that for the present day with respect to what is going on now and also the ambitious recommendation of adopting the goal of doubling the international student enrolment within a decade, backed up by your recommendation that the Government of Canada invest a minimum of $22 million a year, about tenfold what it is spending now as I understand from the previous presentation by Foreign Affairs and International Trade Canada. How would you see that money being allocated to meet that goal?

Ms. McBride: For an update on how far we have come in developing a more coordinated national strategy, I would say that since 2007 the development of Imagine Education in Canada has been helpful. There is much more cooperative dialogue now between the federal, provincial and territorial governments than existed in 2007, which is very positive.

From our perspective, a dialogue between two major stakeholder groups —the governmental stakeholder groups and the institutions — has been missing. We have tried to make a major step forward by coming together, five national associations that represent institutions, in a consortium so that we can have a much more structured dialogue about how to take a national strategy and coordinated approach to the next level. In terms of dialogue and cooperation, there has been improvement. In terms of investment, definitely more is needed on that front.

With respect to doubling of international students — and the figure, by the way, is on par with what other governments are investing — we believe that a lot of the foundation is laid. As I mentioned, the brand now needs to be deployed. In our estimation, a large amount of that $22-million investment needs to be for actual promotion — buying advertising, setting up more fairs, getting out and promoting Canada, putting more human resources into missions that can dedicate themselves 100 per cent to this endeavour. The emphasis needs to be on promotion, not on bricks and mortar but on actually getting the message out and deploying the brand.

This speaks to the need for a coordinated approach. If collectively we agree that we will be targeting certain markets, we want to ensure that the missions abroad and the CIC officers

l'obstacle le plus important qui empêche les étudiants canadiens d'aller à l'étranger. En même temps, il suffirait le plus souvent de verser de petites subventions d'appoint ou de payer un billet d'avion pour que les étudiants profitent de l'occasion d'acquérir cette expérience internationale. Nous recommandons enfin de déployer d'importants efforts pour avoir une masse critique d'étudiants canadiens ayant cette expérience. Je vous remercie.

Le président : Merci beaucoup. En 2007, votre organisation avait dit ceci :

> L'absence d'une politique stratégique et clairement articulée à l'égard des étudiants étrangers nuit aux efforts du Canada de concurrencer ses partenaires commerciaux pour constituer une réserve de diplômés étrangers hautement qualifiés.

Que changeriez-vous dans cet énoncé pour tenir compte de la situation actuelle et de vos ambitieuses recommandations? Vous préconisez de doubler le nombre des étudiants étrangers au cours de cette décennie et d'investir des fonds fédéraux d'au moins 22 millions de dollars par an, soit près de dix fois ce que nous dépensons à l'heure actuelle, si j'ai bien compris ce que nous ont dit les représentants du MAECI. De quelle façon répartiriez-vous cette somme pour atteindre les objectifs que vous avez mentionnés?

Mme McBride : Je vais essayer de faire le point sur les mesures que nous avons prises pour élaborer une stratégie nationale mieux coordonnée. Je dirais que, depuis 2007, la mise au point de l'image de marque Imagine étudier au Canada a eu des résultats positifs. Il y a maintenant un dialogue beaucoup plus concerté entre les autorités fédérales, provinciales et territoriales que ce n'était le cas en 2007, ce qui est une bonne chose.

À notre avis, cependant, il n'y avait pas de dialogue entre les deux grands groupes d'intervenants, c'est-à-dire les gouvernements et les établissements. Nous avons essayé de faire un grand pas en avant en réunissant dans un consortium cinq associations nationales représentant les établissements, de façon à avoir un dialogue beaucoup plus structuré sur une stratégie nationale et une approche coordonnée de ce qu'il convient de faire ensuite. Il y a eu de l'amélioration au chapitre du dialogue et de la coopération. Sur le plan des investissements, il est certain qu'il faut en faire davantage.

Pour ce qui est de doubler le nombre d'étudiants étrangers — soit dit en passant, l'investissement que nous préconisons est comparable à celui d'autres gouvernements —, nous croyons qu'une grande partie du travail de base a déjà été faite. Comme je l'ai dit, il s'agit maintenant de déployer l'image de marque. D'après nos estimations, une importante part de l'investissement de 22 millions de dollars devrait être consacrée aux activités de promotion : achat de publicité, organisation de salons et de foires, efforts de sensibilisation, renforcement des ressources humaines dans les missions et nomination d'employés exclusivement chargés de la promotion du Canada. Il faut vraiment insister sur les activités promotionnelles plutôt que sur les installations, de façon à diffuser notre message et à déployer notre image de marque.

Cela nous amène à la nécessité d'une approche concertée. Si nous convenons collectivement de cibler certains marchés, nous devons être sûrs que les missions à l'étranger et les agents de CIC

abroad have the resources they need. For example, if we put on an additional push in China, we ensure that there are enough resources so that the visa application process does not become a bottleneck and that we have people in the missions who can support that effort.

The vast majority of the investment is for actual promotion but recognizes that some of the infrastructure needs need to be taken care of now. Social media was mentioned in your earlier panel and using new technology to reach students. There needs to be some big improvements in that area also.

The Chair: On the other side of the coin, you say you want to get more Canadian students abroad experiencing interim studies in other locations. What mechanism would we put in place to have federal involvement? We have a mechanism for getting students here, and that essentially comes from Citizenship and Immigration Canada and Foreign Affairs and International Trade Canada, but it does not seem to be the vehicle that would work for your second suggestion. What kind of mechanism or vehicle would you put in place for that at the federal level?

Ms. McBride: At the federal level there are two examples of mechanisms that could be expanded.

HRSDC has the International Academic Mobility Initiative, which is funded to the tune of $3.4 million. That supports two major initiatives, one with the European community and one with NAFTA partners, with the U.S. and Mexico. Those programs are competitive and bring together a consortium of institutions to develop joint projects and programming. In that context, students flow between those countries.

There is another mechanism. The Government of Canada negotiates bilateral arrangements with partner governments, which allows for a reciprocal flow of students. When the Government of Canada funds some of their students to come to us, they reciprocate and provide funding for Canadian students to go to their countries.

Both of those mechanisms could be expanded upon. In particular, I think ensuring there is actual reciprocity in the bilateral exchange agreements we have with a number of countries would be an important step.

That being said, I think there needs to be a broader tool box of mechanisms. We would recommend that there be a program of small-scale grants that institutions could allocate on the basis of need to their students. Universities and colleges have the infrastructure required to send the students abroad. They have their partnerships with institutions abroad. They have to be on the front line in order to take care of health and safety issues. Therefore, I think it would be quite easy to put in place a mechanism of small grants that could be administered by institutions.

Senator Ogilvie: Thank you for your presentation. I want to make a couple of observations in the two categories you addressed. These are very important topics, but they are also

disposent des ressources nécessaires. Par exemple, si nous faisons un effort particulier en Chine, nous devons nous assurer d'avoir les ressources voulues pour que le traitement des demandes de visa ne crée pas des goulets d'étranglement et d'avoir suffisamment de personnel dans les missions pour appuyer ces initiatives.

L'essentiel de l'investissement irait aux activités de promotion, mais il y a quand même quelques besoins d'infrastructure. Le groupe précédent de témoins a mentionné les médias sociaux et le recours aux nouvelles technologies pour toucher les étudiants. Nous avons besoin d'importantes améliorations dans ce domaine aussi.

Le président : Vous dites en même temps que nous devons envoyer plus d'étudiants canadiens suivre quelques cours à l'étranger. Quels mécanismes pouvons-nous mettre en place à cette fin au niveau fédéral? Nous avons un mécanisme pour recruter des étudiants étrangers, qui est basé à Citoyenneté et Immigration Canada et au MAECI. Je n'ai cependant pas l'impression qu'il puisse servir à mettre en œuvre votre deuxième proposition. À quel genre de mécanisme pouvez-vous penser au niveau fédéral?

Mme McBride : À l'échelon fédéral, nous avons deux mécanismes qu'il serait possible de développer.

RHDCC a mis en place l'Initiative de mobilité académique internationale, qui bénéficie d'un financement de 3,4 millions de dollars et appuie de grands projets visant l'Union européenne, d'une part, et nos partenaires de l'ALENA — les États-Unis et le Mexique —, de l'autre. Ces programmes sont compétitifs. Ils ont permis d'établir un consortium d'établissements chargé d'élaborer des projets et des programmes conjoints pour l'échange d'étudiants avec d'autres pays.

Il y a aussi un autre mécanisme. Le gouvernement du Canada négocie des ententes bilatérales avec des pays partenaires en vue d'organiser des échanges d'étudiants. Nous finançons des étudiants étrangers, dont les gouvernements financent à leur tour des étudiants canadiens.

Les deux mécanismes peuvent être développés. Je crois en particulier qu'il serait important de renforcer la réciprocité dans ces ententes bilatérales que nous avons avec différents pays.

Cela étant dit, j'estime que nous avons besoin d'une plus grande gamme de mécanismes. Nous recommandons d'établir un programme de petites subventions que les établissements attribueraient eux-mêmes en fonction des besoins des étudiants. Les universités et les collèges ont l'infrastructure nécessaire pour envoyer des étudiants canadiens à l'étranger. Ils ont des partenariats avec des établissements étrangers. Ils doivent être en première ligne pour s'occuper des questions de santé et de sécurité. Je crois, par conséquent, qu'il serait assez facile de mettre en place un mécanisme de petites subventions qui serait administré par les universités et les collèges.

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie pour votre exposé. Je voudrais formuler quelques observations concernant vos deux recommandations. Ce sont des sujets très importants, mais ils

challenging. Take the first issue of recruiting international students. You have emphasized attracting students from low-income families. It is not quite that easy, though, is it?

Universities face two principal realities: the ability of the student to be prepared to enter a Canadian university, and the language issue. As you know, the Canadian universities have spent a great deal of time developing relationships with a number of countries and promoting, for instance, the Ontario high school leaving certificate as a standard for education. Many organizations are set up in many developing countries to help students meet those kinds of requirements. That is just an observation; it is not a simple issue to recruit students.

I want to spend more time on the aspect of students abroad. While these are really great ideas and certainly a number of students have the time and inclination perhaps to spend a year abroad during their undergraduate years, students having a year or two to do that is not just a given in today's competitive world.

My observation is that these programs work well in certain circumstances. The exchange programs many universities have with other universities abroad tend to work reasonably well. With regard to cost, usually the student pays the tuition at the institution they are leaving. That tends to mitigate many of the overall issues.

However, the drivers for even these kinds of exchanges tend to include students wanting to get development in another language, if they are there in a professional program. The students who have the most difficulty taking a year abroad are those in the sciences and professional programs, because there is not necessarily compatibility in those areas. However, my experience with the language development is that Chinese, French, Spanish and Russian tend be the languages in which there is the greatest degree of overall interest.

The thing we forget about regarding universities encouraging students to study abroad is the responsibility universities take on when one of their students goes abroad. I know all kinds of documents are signed. However, when a volcano erupts and disrupts traffic at a critical time or there is a social uprising or some other issue, the expectation is not only that the Canadian government will be there for assistance but also, for practical matters, that the university will be there to support the student as well. These are practical issues that universities take into consideration when considering the number of students they can encourage to travel abroad on their own right.

Could you comment on the issue of the challenge to universities, the responsibility, the added risks and costs they take on in supporting students going abroad? Also, please comment on the challenge faced by students in competitive programs to take time to go to an institution abroad.

comportent en même temps de grands défis. Prenons d'abord le recrutement d'étudiants étrangers. Vous avez parlé d'attirer des étudiants venant de familles à faible revenu. Ce n'est cependant pas si facile que cela, n'est-ce pas?

Les universités doivent affronter deux grandes réalités : la possibilité pour l'étudiant de se préparer à entrer dans une université canadienne et le problème linguistique. Comme vous le savez, les universités canadiennes ont consacré beaucoup d'efforts à l'établissement de relations avec différents pays et à la promotion, par exemple, du diplôme d'études secondaires de l'Ontario comme norme d'éducation. Dans beaucoup de pays en développement, des organisations ont été créées pour aider les étudiants à satisfaire à ce genre d'exigences. Ce n'est là qu'une observation tendant à prouver que le recrutement d'étudiants n'est pas vraiment une affaire très simple.

J'aimerais consacrer un peu plus de temps à la question de l'envoi d'étudiants canadiens à l'étranger. C'est peut-être une excellente idée, et beaucoup d'étudiants ne verraient pas d'inconvénients à passer un an à l'étranger pendant leurs études de premier cycle, mais il y en aurait beaucoup moins qui voudraient consacrer un an ou deux à cela dans le monde hautement concurrentiel d'aujourd'hui.

Je crois que ces programmes donnent de bons résultats dans certaines circonstances. Les programmes d'échange que beaucoup d'universités ont avec des établissements étrangers fonctionnent le plus souvent assez bien. Pour ce qui est des coûts, les étudiants paient ordinairement les frais de scolarité à l'établissement qu'ils quittent. Dans l'ensemble, cela tend à atténuer les problèmes.

Toutefois, même pour ce genre d'échanges, le principal motif est souvent de se perfectionner dans une autre langue, si l'étudiant est inscrit dans un programme professionnel. Les étudiants qui ont le plus de difficultés à passer un an à l'étranger sont ceux des secteurs scientifiques et professionnels parce qu'il n'y a pas nécessairement de compatibilité dans ces domaines. Toutefois, d'après mon expérience, les langues qui suscitent le plus d'intérêt sont le chinois, le français, l'espagnol et le russe.

Il y a une chose que nous avons tendance à perdre de vue pour ce qui est d'encourager des étudiants à aller à l'étranger. C'est la responsabilité que les universités assument dans ce cas. Je sais qu'il y a énormément de documents à signer. Toutefois, lorsqu'il y a une éruption volcanique qui perturbe le transport aérien à un moment critique ou s'il y a des troubles politiques ou d'autres problèmes, on s'attend non seulement à ce que le gouvernement canadien prête son concours, mais aussi, sur le plan pratique, à ce que l'université accorde à l'étudiant tout l'appui nécessaire. Il y a des questions pratiques que les universités doivent prendre en compte lorsqu'elles déterminent le nombre d'étudiants qu'elles peuvent encourager à aller à l'étranger.

Pouvez-vous nous en dire davantage sur les difficultés que peuvent occasionner aux universités la responsabilité, les risques accrus et les frais à assumer en cas d'envoi d'étudiants canadiens à l'étranger? Pouvez-vous également nous parler des problèmes que doivent affronter les étudiants inscrits à des programmes concurrentiels s'ils prennent le temps d'aller suivre des cours à l'étranger?

Some cases work out because of specific programs, and students have specific motivations. There may not be as many as you would like occurring, but many of those that do occur do so for substantial reasons. My experience has been that some of those provide exceptional benefit to the individual students, the institutions they are going to and the institutions they leave, which receive an exchange student in return.

Ms. McBride: Right. Thank you for those observations. I agree wholeheartedly with them. The first point is that CBIE recently undertook a study, called the World of Learning, that looks at the state of student exchange in Canada. There is a link to the study in the brief we gave you.

That report observes that there has been a huge amount of innovation in setting up these mobility programs for Canadian students, recognizing exactly the barriers that you pointed to. It also indicates that often students cannot be away for a year because of the particular program they are in. The institutions are responding by developing new types of shorter-term intensive international experiences.

In order to make Canadian programs more attractive and competitive, there is a trend for Canadians institutions to undertake joint programming with their partners overseas. That provides for quite a seamless exchange of students within a jointly defined academic program. We are really pleased to see that institutions are being innovative in creating more pathways for students to do this, and I think it is absolutely as you say. They recognize that it is often a challenge.

The other point I would make is that our institutions report that increasingly students are demanding these opportunities. They are pushing their institutions to give them these opportunities because they understand that the international experience will make them more competitive when they leave the institution and that they will need it.

The other good news story is that Canadian students really want these kinds of opportunities. However, 85 per cent report that financial issues continue to be the major barrier to their undertaking them. We hope that with those infrastructure changes and with some infusion of financial support, they will be able to do more.

With respect to the practical issues of risk and risk management, part of what CBIE does is support the professional development of practitioners within institutions who deal with study abroad issues. While I completely agree it is a huge responsibility on the part of institutions, I can report that they are a very active professional learning community and are sharing good practices and having many seminars. We have hosted webinars and conferences on these issues. A lot of attention is paid to the issue of risk management.

Les choses marchent bien dans certains cas, s'il y a des programmes particuliers et si les étudiants sont spécialement motivés. Les cas ne sont peut-être pas aussi nombreux que vous l'auriez voulu, mais beaucoup d'étudiants qui partent le font pour des raisons sérieuses. À ma connaissance, les séjours à l'étranger sont parfois extrêmement avantageux pour les étudiants, pour les établissements dans lesquels ils vont ainsi que pour les établissements qu'ils quittent et qui reçoivent un étudiant étranger en contrepartie.

Mme McBride : C'est exact. Je vous remercie pour ces observations. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Le premier point que je voudrais signaler, c'est que le BCEI a récemment réalisé une étude intitulée Un monde à apprendre portant sur la situation des échanges d'étudiants au Canada. Vous trouverez un lien renvoyant à cette étude dans le mémoire que nous avons fourni.

Le rapport note qu'il y a eu énormément d'innovation dans l'établissement de ces programmes de mobilité à l'intention des étudiants canadiens et signale exactement les mêmes obstacles que vous avez mentionnés. Le rapport note que les étudiants ne peuvent souvent pas s'absenter pendant un an à cause du programme particulier qu'ils suivent. Les établissements réagissent à cette préoccupation en organisant de nouveaux genres de séjours plus courts et plus intensifs à l'étranger.

Pour rendre le programme canadien plus attrayant et plus compétitif, nos établissements instituent des programmes conjoints avec leurs partenaires à l'étranger. Cela permet de faciliter les échanges dans le cadre d'un programme universitaire conjointement défini. Nous sommes vraiment heureux de constater que les établissements font preuve d'innovation en offrant de nouvelles options aux étudiants. En même temps, c'est exactement comme vous l'avez dit. Ils reconnaissent que c'est souvent problématique.

Je dirais par ailleurs que nos établissements signalent un accroissement de la demande de séjours à l'étranger parmi les étudiants. Ceux-ci pressent les établissements de leur offrir ces possibilités car ils comprennent que l'expérience internationale leur donne de meilleures chances de réussir au terme de leurs études.

L'autre aspect favorable, c'est que les étudiants canadiens souhaitent vraiment profiter d'occasion de ce genre. Toutefois, 85 p. 100 d'entre eux disent que les difficultés financières constituent pour eux le principal obstacle. Nous espérons qu'avec ces changements d'infrastructure et l'injection de nouveaux fonds, ils pourront en faire davantage.

Quant aux questions pratiques des risques et de leur gestion, le BCEI appuie le perfectionnement professionnel des praticiens qui s'occupent des études à l'étranger dans les établissements. Tout en convenant avec vous que c'est une énorme responsabilité pour ceux-ci, je peux vous dire qu'ils l'assument très bien, qu'ils échangent les pratiques exemplaires dans ce domaine et organisent de nombreux colloques. Nous avons nous-mêmes organisé des conférences et des séminaires en ligne sur ces questions. La gestion des risques retient beaucoup l'attention.

Senator Di Nino: First, I will congratulate you. You have put the issue squarely and forthrightly on the table. We are lagging behind, both inbound and outbound. I think you will have made a useful contribution to this study.

I have one basic question. Until recently, I chaired the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade in which we were doing a study on Canada's relationship with China, India and Russia. This issue came up frequently. We talked a lot about the kinds of impediments that exist.

Let us talk about the inbound impediments for now. From your experience, what are the major problems or roadblocks that exist in Canada in attracting students from other countries?

Ms. McBride: First, we have not created any "mind share" for Canadian education in the minds of these students. Having them consider Canada is the first obstacle we have inadvertently set up by not promoting sufficiently the high-quality education they can receive in Canada.

Second, we do not have a competitive tool box of scholarships for these students. To its credit, the Government of Canada has launched new scholarships in recent budgets, like the Vanier Canada Graduate Scholarships. However, compared to the range of scholarships offered by competitor countries, Canada does not offer enough to attract the attention of the best students.

Third, I have to be honest in saying there have been significant improvements in the way study permits are processed. I give credit to Citizenship and Immigration Canada for making this more of a priority in improving policy and practice. I no longer see that as a major impediment. There is always room for more improvement, but that endeavour has improved over recent years.

The impediment with respect to China — language — is not one Canada put in the way, but one that we can better address. When we bring students to our campuses, it is important to have academic support and language training for many of them before they launch into their academic programs. Many institutions have addressed that need.

Senator Di Nino: To clarify, you think the visa problem we heard much about in recent years is not as big an issue as it used to be.

Ms. McBride: There is always the risk of backsliding, depending on broader international developments. However, there seems to be recognition at the policy level in Citizenship and Immigration Canada of the importance of bringing international students to Canada. Efforts have been made to

Le sénateur Di Nino : Permettez-moi tout d'abord de vous féliciter. Vous avez posé le problème d'une manière très franche et très directe. Nous traînons de l'arrière, aussi bien au chapitre du recrutement d'étudiants étrangers qu'à celui de l'envoi d'étudiants canadiens à l'étranger. Je crois bien que vous avez contribué utilement à cette étude.

J'ai une question de base à vous poser. Jusqu'à récemment, j'étais président du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international qui a réalisé une étude sur les relations du Canada avec la Chine, l'Inde et la Russie. Cette question s'est fréquemment posée. Nous avons beaucoup parlé des obstacles qui existent.

Commençons, pour le moment, par les obstacles au recrutement d'étudiants étrangers. D'après vous, quelles sont les principales difficultés qui empêchent le Canada d'attirer des étudiants d'autres pays?

Mme McBride : Premièrement, nous n'avons pas réussi à sensibiliser suffisamment les étudiants étrangers à l'éducation canadienne. Le premier obstacle, que nous avons établi sans le vouloir en ne faisant pas assez de promotion, c'est de les amener à envisager le Canada comme pays où il est possible de faire des études de qualité.

Deuxièmement, nous n'avons pas un ensemble compétitif de bourses à mettre à la disposition de ces étudiants. Je dois admettre que le gouvernement du Canada a lancé de nouveaux programmes de bourses dans ses derniers budgets, comme le Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier. Toutefois, par rapport à la gamme de bourses fournies par les pays concurrents, le Canada n'en offre pas suffisamment pour retenir l'attention des meilleurs étudiants.

Troisièmement, je reconnais qu'il y a eu d'importantes améliorations dans le traitement des demandes de permis d'études. Je félicite Citoyenneté et Immigration Canada d'avoir considéré comme prioritaires les modifications à apporter à la politique et aux procédures. Je ne considère plus que ces demandes constituent un important obstacle. Il est toujours possible de faire mieux, mais il n'y a pas de doute que cet aspect s'est amélioré dans les dernières années.

Dans le cas de la Chine, l'obstacle linguistique ne nous est pas attribuable, mais nous pourrions peut-être en faire davantage pour le surmonter. Lorsque nous faisons venir des étudiants sur le campus, il est important d'accorder un appui pédagogique et de faire suivre une formation linguistique à beaucoup d'entre eux avant de les laisser entreprendre leurs études. Beaucoup d'établissements ont pris les mesures nécessaires pour répondre à ce besoin.

Le sénateur Di Nino : Si j'ai bien compris, vous croyez que le problème des visas dont nous avons tant entendu parler ces dernières années n'est plus aussi aigu qu'il l'a été.

Mme McBride : Il y a toujours le risque d'un recul, selon les développements qui se produisent sur la scène internationale. Toutefois, les responsables de Citoyenneté et Immigration Canada semblent se rendre compte de l'importance des étudiants étrangers pour le Canada. Ils ont fait des efforts pour améliorer les

improve procedures. There is always room for continuous improvement. However, the department sees itself as part of the effort to bring international students to Canada because they will contribute. Whether students return home to become Canadian ambassadors for the rest of their lives or whether they stay to add their talent to our labour force, CIC now gets it.

You talked earlier about dual intent. It is still an issue that can sometimes be tricky and thorny for local visa officers. We have a study permit process that says students are coming to Canada to study; they are not supposed to stay. Then, we have the new Canadian Experience Class of immigrant that says we want to facilitate and fast-track those students for permanent residency. There are still a few dysfunctional issues, but the situation is improving generally.

Senator Di Nino: For the outward-bound Canadians to whom we wish to give the experience of studying abroad, you said cost is a likely factor for approximately 85 per cent, if I heard you correctly. Is that the case?

Ms. McBride: Yes, I can verify the numbers. By far, the largest obstacle identified is the financial cost involved.

Senator Di Nino: I have a relationship with the Bolashak students from Kazakhstan who are sent here and paid for by state money. How many programs similar to that does Canada have to give Canadian students an education experience outside of this country?

Ms. McBride: A number of financial supports are increasingly available at the level of institutions. A number of provinces are also recognizing the need to do more and are starting to make investments.

At the federal level, there are specialized programs for graduate students, post-doctoral fellows and things of that nature. There are two major programs. First is the International Academic Mobility Initiative at HRSDC. That program funding is $3.4 million per year. It is the most targeted federal program to support Canadian students studying abroad. It is divided into two components. One program deals with North America partnering with institutions in Mexico and the United States. The second program deals with partners in the European Union. Each program runs a competitive process to select the most compelling projects put forward by consortia of institutions. Students flow from these institutional consortia. This is the Canadian flagship program specifically geared to study abroad by Canadian students.

Second, I mentioned that when the Government of Canada offers funding for foreign students to come to Canada, often they negotiate a reciprocal arrangement for Canadian students to go to those countries. Ensuring that those reciprocal opportunities are created and taken up is a challenge. Therefore, there are very few at the federal level.

Senator Di Nino: Thank you.

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (*Deputy Chair*) in the chair.

procédures. Bien sûr, il est toujours possible de faire encore mieux, mais le ministère considère maintenant qu'il contribue à l'effort visant à recruter des étudiants étrangers. Que les étudiants rentrent chez eux pour devenir des ambassadeurs du Canada pendant le restant de leurs jours ou bien qu'ils décident de rester chez nous pour faire profiter notre population active de leurs compétences, CIC fait le nécessaire pour les aider.

Vous avez parlé tout à l'heure de double intention. C'est encore une question qui peut s'avérer épineuse pour les agents locaux des visas. Nous avons un processus de permis d'études selon lequel les étudiants viennent au Canada pour étudier et ne sont pas censés rester au terme de leurs études. Toutefois, nous avons maintenant la catégorie d'immigration de l'expérience canadienne dans le cadre de laquelle nous voulons faciliter les démarches des étudiants qui cherchent à obtenir un permis de résidence permanente. Il y a encore quelques problèmes à régler, mais la situation s'améliore d'une façon générale.

Le sénateur Di Nino : Dans le cas des étudiants canadiens qui souhaitent acquérir de l'expérience à l'étranger, si j'ai bien entendu, vous avez dit que l'aspect financier constitue vraisemblablement un obstacle pour environ 85 p. 100 d'entre eux. C'est bien le cas?

Mme McBride : Oui. Je peux vérifier ces chiffres. C'est de loin l'obstacle le plus important mentionné par les enquêtés.

Le sénateur Di Nino : J'ai eu des contacts avec des étudiants kazakhs du programme Bolashak, qui avaient été envoyés étudier au Canada par leur gouvernement. Combien de programmes semblables notre gouvernement offre-t-il aux étudiants canadiens pour acquérir de l'expérience à l'étranger?

Mme McBride : Différentes mesures d'aide financière existent au niveau des établissements. Plusieurs provinces reconnaissent maintenant la nécessité d'en faire davantage et commencent à investir dans ce domaine.

Au niveau fédéral, nous avons des programmes spécialisés pour les études supérieures, le travail postdoctoral, et cetera. Il y a essentiellement deux grands programmes. Le premier est l'Initiative de mobilité académique internationale de RHDCC, qui bénéficie d'un financement annuel de 3,4 millions de dollars. L'initiative a deux composantes, dont la première concerne des partenariats nord-américains avec des établissements du Mexique et des États-Unis. La seconde porte sur le partenariat avec l'Union européenne. Chacun des deux programmes comporte un processus concurrentiel permettant de choisir les projets les plus intéressants présentés par des consortiums d'établissements. Les étudiants sont proposés par ces consortiums. C'est le principal programme axé sur l'envoi d'étudiants canadiens à l'étranger.

Deuxièmement, j'ai déjà mentionné que lorsque le gouvernement offre des fonds à des étudiants étrangers pour venir au Canada, il négocie souvent des ententes réciproques permettant à des étudiants canadiens d'aller dans les pays en cause. La conclusion et la mise en œuvre de ces ententes réciproques posent des problèmes. Par conséquent, il n'y en a que très peu au niveau fédéral.

Le sénateur Di Nino : Je vous remercie.

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*) occupe le fauteuil.

Senator Martin: Ms. McBride, thank you for your presentation and recommendations. I concur that the work you are doing to bring together national organizations to have a unified voice in the international market is necessary. We compete with the rest of the world. As a former educator in B.C., I know that Canada's education system stands up to anyone else's. The international students I taught all had positive experiences. In universities, I hear the same comments that coming to Canada is a positive experience. What you are doing is important in the world.

You said 52 per cent of international students studying in university and, I think, 71 per cent or 72 per cent of students studying in colleges consider staying in Canada after their studies are done.

Ms. McBride: Yes.

Senator Martin: Have you any statistics or percentages for Canadian students that study abroad? Are the percentages that choose to stay in those countries equally high?

Ms. McBride: Are you asking about Canadian students going to other countries?

Senator Martin: Yes.

Ms. McBride: I do not have the most recent data from UNESCO — the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization — but I can get that to you. However, I believe approximately 30,000 Canadian students go abroad. I am not talking about short-term study exchange; I am talking about when they go abroad to take their full degree. The vast majority of those go to the United States, and the vast majority of those are at the graduate level.

I do not know how many are lost to Canada because they choose to stay in the United States. I think that is probably a function also of how permissive the visa regulations are in that country. I can only assume that most of them are probably in the United States. We can try to find that out for you, senator.

Senator Martin: I am curious because I have mixed emotions about our students going abroad. I know that it is competitive out there, and other countries, other universities, are trying to attract Canadians as well.

My father was an international student in the late 1960s. He went to the United States but eventually ended up staying in North America, which is why I am here. I have had students who have gone on to do their degrees in other countries and have found jobs. It may be a temporary living situation, but many do not come back.

As a mother, I think about my daughter and what she will choose to do. I feel not possessive exactly, but regarding the brain drain we talk about, I am thinking about the interesting balance we must have in providing opportunities for our Canadians to experience international education, but also being mindful of the competitive nature of this global education industry.

Le sénateur Martin : Madame McBride, je vous remercie de votre exposé et de vos recommandations. J'admets volontiers que vous faites un travail nécessaire en regroupant les organisations nationales pour qu'elles puissent faire entendre partout le même son de cloche sur le marché international. Nous sommes en concurrence avec le reste du monde. À titre d'ancienne éducatrice de la Colombie-Britannique, je sais que le système d'éducation canadien est aussi bon sinon meilleur que n'importe quel autre. Les étudiants étrangers à qui j'ai enseigné ont tous eu une expérience positive. J'entends les mêmes observations de la part des universités : venir au Canada est considéré comme avantageux. Ce que vous faites est important dans le monde.

Vous avez dit que 52 p. 100 des étudiants étrangers qui étudient à l'université et, je crois, 71 ou 72 p. 100 de ceux qui étudient dans des collèges envisagent de rester au Canada à la fin de leurs études.

Mme McBride : Oui.

Le sénateur Martin : Avez-vous des statistiques ou des pourcentages concernant les étudiants canadiens à l'étranger? Y en a-t-il beaucoup qui souhaitent rester dans le pays où ils étudient?

Mme McBride : Votre question porte-t-elle sur les étudiants canadiens qui vont dans d'autres pays?

Le sénateur Martin : Oui.

Mme McBride : Je n'ai pas les données les plus récentes de l'UNESCO, mais je peux vous les obtenir. Toutefois, je crois qu'environ 30 000 étudiants canadiens vont à l'étranger. Je parle non pas des échanges à court terme, mais des étudiants qui vont suivre un programme d'études complet dans un autre pays. En grande majorité, ils vont aux États-Unis et font des études de deuxième ou de troisième cycle.

Je ne sais pas combien d'entre eux ne rentrent pas au Canada, préférant rester aux États-Unis. Je suppose que cela dépend de la flexibilité des règlements américains sur les visas. Il est bien possible que beaucoup d'entre eux ne rentrent pas au Canada. Nous pouvons essayer de trouver les chiffres pour vous, sénateur.

Le sénateur Martin : Je suis curieuse parce que j'ai des sentiments un peu ambivalents au sujet des étudiants canadiens à l'étranger. Je sais qu'il y a de la concurrence dans ce domaine et que d'autres pays et d'autres universités tentent aussi d'attirer les étudiants canadiens.

Mon père étudiait à l'étranger vers la fin des années 1960. Il était allé aux États-Unis, puis avait fini par rester en Amérique du Nord. J'ai eu des étudiants qui sont allés obtenir leur diplôme dans un autre pays et qui y ont trouvé du travail. Parfois, c'est temporaire, mais beaucoup ne reviennent pas.

Comme mère, je pense à ma fille et à ce qu'elle voudra faire. Je ne suis pas vraiment possessive, mais au sujet de l'exode des cerveaux dont nous avons parlé, je songe à l'équilibre intéressant que nous devons réaliser en donnant à nos étudiants l'occasion d'acquérir une expérience internationale, sans pour autant perdre de vue la nature concurrentielle du secteur mondial de l'éducation.

Ms. McBride: I understand your point very well. The recommendation to get a critical mass of Canadian students having study-abroad experience is in the context of the students being set up within their institutions' programs of study. It is recognizing that they will go for perhaps a year, maybe a semester, but then they will come back to finish their degrees at their institutions in Canada. With short-term student-exchange and study-abroad experiences, the students can get that international experience without the kinds of challenges one might have from a policy or country perspective, because they are short term, for credit, and that credit counts for their Canadian degree or diploma.

Senator Martin: I do understand that those educational experiences are vital. As I said, I feel mixed emotions at times when we talk about this.

I want to ask you about the Canadian Experience Class. I know we have yet to see the effects of it as it continues. Would you comment on what you have seen to date and how you feel about this class that has been a response to addressing the international students who are here?

Ms. McBride: In general, it is a very positive development. It is a very strong marketing dimension for the Canadian education offering. Many students who are looking for a destination to study are also looking at a longer-term perspective. Knowing that they would have the option, should they choose to come to a Canadian institution, to get some work experience and then apply through the Canadian Experience Class I think makes Canada more interesting to international students as an option.

I will tell you that in our work, in talking with international partners, governments have taken note of this. They are concerned that Canada is being very assertive and aggressive in trying to recruit and keep their best students. That is why I say that as we do this, we also have to be mindful of the need to help build capacity in our partner countries and remember that we have a reputation as a good international citizen. As we look to our own labour market needs, we also have to help build capacity in other countries through scholarships.

Senator Martin: Thank you again for the work you are doing. We really appreciate your being here today.

Senator Greene: We heard earlier that universities in total annually commit about $300 million to marketing and advertising. You would recommend an additional $22 million or so by the Canadian government. I agree with that; but I would like to ask, given that the universities are really the main players in the game, to what extent will the universities be involved in designing how to spend the $22 million?

Ms. McBride: That is a good question. If I could come back to your $300 million figure, I was familiar with some of the data presented earlier, and the Canadian Consortium for International

Mme McBride : Je comprends très bien votre point de vue. Notre recommandation visant à avoir une masse critique d'étudiants canadiens qui ont une expérience internationale se situe dans le contexte de programmes d'études organisés par les établissements eux-mêmes. Elle se fonde sur le principe que les étudiants resteront à l'étranger un semestre ou un an, puis qu'ils reviendront terminer leur programme d'études dans leur établissement canadien. Grâce à des programmes d'échange et des stages de courte durée, les étudiants peuvent acquérir l'expérience internationale sans occasionner les problèmes pouvant découler d'une politique axée sur un pays. Les séjours à l'étranger seraient de courte durée et feraient l'objet de crédits qui compteraient pour l'obtention du diplôme canadien.

Le sénateur Martin : Je comprends bien que ces expériences internationales sont essentielles. Comme je l'ai dit, j'ai parfois des sentiments ambivalents quand on aborde ce sujet.

J'aimerais vous poser une question concernant la catégorie de l'expérience canadienne. Je sais qu'il faudra attendre pour en connaître les effets. Pouvez-vous nous parler de ce que vous avez constaté jusqu'ici et de ce que vous pensez de ce programme conçu en fonction des étudiants étrangers qui sont chez nous?

Mme McBride : D'une façon générale, c'est un développement très positif qui comporte une très forte dimension de marketing de l'éducation au Canada. Beaucoup des étudiants qui cherchent un pays où faire leurs études souhaitent que leur choix leur laisse des possibilités à long terme. Sachant qu'ils auraient l'option, s'ils choisissent un établissement canadien, d'acquérir l'expérience professionnelle puis de présenter une demande d'immigration dans la catégorie de l'expérience canadienne, je crois qu'ils trouveront le Canada plus intéressant.

Je dois vous dire qu'en discutant avec nos partenaires internationaux, dans le cadre de notre travail, nous avons appris que les gouvernements ont pris note de cette initiative. Ils craignent que le Canada ne s'affirme un peu trop dans ses efforts de recrutement et cherche à garder leurs meilleurs étudiants. C'est pour cette raison que j'ai dit qu'en prenant cette initiative, nous devons essayer de renforcer les capacités de nos partenaires et de garder notre réputation de bons citoyens du monde. En même temps que nous essayons de répondre aux besoins de notre marché du travail, nous devons créer des capacités dans d'autres pays en leur accordant des bourses.

Le sénateur Martin : Je vous remercie encore du travail que vous faites. Nous apprécions beaucoup votre présence au comité aujourd'hui.

Le sénateur Greene : Nous avons appris tout à l'heure que, dans l'ensemble, les universités consacrent chaque année près de 300 millions de dollars au marketing et à la publicité. Vous recommandez que le gouvernement fédéral dépense 22 millions de dollars de plus. Je suis bien d'accord avec vous, mais j'aimerais vous demander ceci. Si les universités sont les vraies parties prenantes dans ce jeu, dans quelle mesure interviendront-elles dans la répartition des 22 millions?

Mme McBride : C'est une bonne question. Pour revenir à votre chiffre de 300 millions de dollars, je connaissais les chiffres présentés par les témoins précédents. Le Consortium canadien de

Education Marketing, the five associations, will try to get more specific data on the level of institutional investment in this endeavour. However, it is definitely fair to say that many institutions invest more than the Government of Canada is investing.

Part of the reason we wanted to form this consortium of associations is because we did not feel that there was enough of a substantive dialogue about priorities with the governments, collectively, as there needed to be, given the level of institutional investment. I do not mean only financial investment but also reputational investment in this endeavour.

The institutions are the ones who offer the service to the international students; they are the ones who have to deliver high-quality education to the students. They need to be engaged in precisely what you say, senator, which is setting the priorities for new investment.

I can tell you they feel what is really lacking is actual dollars for promoting Canada to create in the minds of prospective international students the concept of Canada as an option, so that instead of thinking about going to the U.S. or the U.K. or Australia, those students would actually consider Canada.

Senator Greene: Will they be involved in helping to design or critiquing draft communication plans or advertising campaigns?

Ms. McBride: When the five associations came together to design the consortium's governance structure, we said we needed to have the government partners, both federal and provincial, at the table with us. We want to work in close collaboration with them to ensure that we are acting in a cohesive way going forward.

We have invited them to join the steering committee of this consortium so that we can achieve exactly that objective. We hope they will agree and that it will be a forum where we can have a more structured dialogue between levels of government and institutions.

The Chair: That brings this session to a conclusion. I thank you, Ms. McBride, for coming and for giving us your views on the matter. I wish you well in your continuing operations. Thank you very much for your contribution to this consideration of ours.

Ms. McBride: Thank you very much Mr. Chair and senators. I appreciate the opportunity.

The Chair: For the third segment of our meeting, we have the three big granting councils with us. Of course, they are very important when it comes to the R&D role in Canada's post-secondary education system. Together, they award some $1.5 billion in grants, scholarships and awards for excellence to Canadian academics, engineers and students. They play an important role, one we specifically outlined in the terms of reference as wanting to explore in our study of access to post-secondary education.

commercialisation internationale de l'éducation, qui regroupe les cinq associations, essaiera d'obtenir des chiffres plus précis sur les investissements des établissements. Toutefois, il n'y a pas de doute que beaucoup d'établissements dépensent bien plus que le gouvernement fédéral.

L'une des raisons pour lesquelles nous souhaitions former ce consortium, c'est que nous n'avions pas l'impression qu'il y avait un vrai dialogue de fond sur les priorités avec les gouvernements en cause. Nous estimions en même temps que ce dialogue était nécessaire étant donné le niveau d'investissement des établissements. Je ne parle pas seulement de l'investissement financier, car les établissements engagent aussi leur réputation dans cette affaire.

Ce sont eux qui offrent des services aux étudiants étrangers et qui leur dispensent une éducation de grande qualité. Ils doivent donc participer, exactement comme vous l'avez dit, sénateur, à la définition des priorités du nouvel investissement.

Je peux vous dire que, pour les établissements, le gouvernement ne consacre pas suffisamment d'argent à la promotion du Canada auprès des étudiants étrangers, afin que ceux-ci pensent au Canada comme option au lieu d'envisager directement les États-Unis, le Royaume-Uni ou l'Australie.

Le sénateur Greene : Participeront-ils à l'élaboration des plans de communication et des campagnes publicitaires ou les inviterat-on au moins à donner leur avis sur ces plans et campagnes?

Mme McBride : Lorsque les cinq associations se sont réunies pour définir la structure de gouvernance du consortium, elles ont dit qu'elles avaient besoin de la présence à la table de partenaires représentant le gouvernement fédéral et les provinces. Nous souhaitons travailler en étroite collaboration avec eux pour assurer la cohésion de notre action future.

C'est à cette fin que nous les avons invités à faire partie du comité de direction du consortium. Nous espérons qu'ils accepteront et que le consortium constituera une tribune permettant un dialogue plus structuré entre les deux ordres de gouvernement et les établissements.

Le président : Cela met fin à cette partie de la réunion. Je vous remercie, madame McBride, d'être venue et de nous avoir fait part de votre point de vue. Je vous présente mes meilleurs vœux de succès. Merci beaucoup de votre contribution à notre étude.

Mme McBride : Merci beaucoup, monsieur le président et honorables sénateurs. J'ai été très heureuse d'avoir l'occasion de m'adresser au comité.

Le président : Pendant la troisième partie de notre réunion, nous accueillerons des représentants des trois grands conseils subventionnaires. Bien sûr, ces organismes jouent un rôle très important dans les travaux de recherche-développement réalisés dans le système postsecondaire canadien. Ensemble, ils attribuent environ 1,5 milliard de dollars sous forme de subventions, de bourses et de prix d'excellence à des universitaires, des ingénieurs et des étudiants du Canada. Notre mandat souligne particulièrement la nécessité d'examiner leur rôle dans le cadre de notre étude sur l'accès à l'éducation postsecondaire.

Let me welcome Pierre Chartrand, Ph.D., Chief Scientific Officer and Vice-President, Research Portfolio, Canadian Institutes of Health Research; Margaret McCuaig-Johnston, Executive Vice-President, Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada; and Gisèle Yasmeen, Vice-President, Partnerships, Social Sciences and Humanities Research Council of Canada.

Mr. Chartrand, please proceed.

[*Translation*]

Pierre Chartrand, Ph.D, Chief Scientific Officer and Vice-President, Research Portfolio, Canadian Institutes of Health Research: Thank you for inviting me.

[*English*]

I appreciate the opportunity to present to the members of this committee how the Canadian Institutes of Health Research, CIHR, contributes to post-secondary education in Canada and how CIHR training awards can yield dividends for Canada's economy and contributes to the health and well-being of Canadians.

I will focus this presentation on two key priority areas for CIHR: first, training, retaining and sustaining a healthy research foundation; and, second, preparing young talent for various labour markets. Before I delve into these two topics, allow me to situate our organization within Canada's health research and research training landscape.

[*Translation*]

CIHR's mandate, as defined in our founding Act, is to excel, according to internationally accepted standards of scientific excellence, in the creation of new knowledge and its translation into improved health for Canadians, more effective health services and products and a strengthened Canadian health care system.

CIHR is a unique model, with 13 "virtual" Institutes headed by leading Canadian researchers in their respective disciplines, designed to address research challenges across the health spectrum and to provide funding programs to train the next generation of health researchers and professionals.

[*English*]

With the funding provided to us by the Government of Canada, we provide leadership and support to over 13,000 health researchers and trainees across Canada.

I am happy to point out that Canada's health research excellence rates high when benchmarked internationally. In fact, Canada ranked top third when compared to 13 countries in the Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD, in the area of clinical research based on citations per paper, a strong indicator of the value added and quality of Canadian research.

Although Canada has been a strong presence on the world scene by virtue of its excellent research, we need to assert greater international leadership, and we need highly trained personnel to

Permettez-moi de souhaiter la bienvenue à Pierre Chartrand, Ph.D., conseiller scientifique en chef et vice-président, Portefeuille de la recherche, Instituts de recherche en santé du Canada; à Margaret McCuaig-Johnston, vice-présidente exécutive, Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada; et à Gisèle Yasmeen, vice-présidente, Partenariats, Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Monsieur Chartrand, vous avez la parole.

[*Français*]

Pierre Chartrand, Ph.D, conseiller scientifique en chef et vice-président, Portefeuille de la recherche, Instituts de recherche en santé du Canada : Je vous remercie de m'avoir invité.

[*Traduction*]

Je suis heureux d'avoir l'occasion d'expliquer aux membres du comité de quelle façon les IRSC contribuent à l'éducation postsecondaire au Canada, et de quelle façon leurs bourses de formation profitent à l'économie du pays et ont un effet positif sur la santé et le bien-être des Canadiens.

Mon exposé portera surtout sur deux thèmes prioritaires pour les IRSC : d'abord, former, garder et soutenir une base de recherche vigoureuse; ensuite, préparer le jeune talent à répondre aux besoins de divers marchés du travail. Avant d'approfondir ces deux thèmes, je voudrais situer notre organisation dans le milieu canadien de la recherche en santé et de la formation en recherche.

[*Français*]

Le mandat des IRSC, selon notre loi constitutive, est d'exceller d'après les normes internationales d'excellence scientifique reconnues dans la création de nouvelles connaissances et leur application en vue d'améliorer la santé de la population canadienne; d'offrir des meilleurs produits et services de santé et de renforcer le système de santé au Canada.

Les IRSC représentent un modèle unique avec leurs 13 instituts virtuels dirigés par d'éminents chercheurs canadiens dans leurs disciplines respectives. Ces instituts sont conçus pour s'attaquer au défi que présente la recherche dans tout le spectre de la santé et offrir des programmes de financement afin de former la prochaine génération de chercheurs et de professionnels dans le domaine de la santé.

[*Traduction*]

Grâce au financement que nous accorde le gouvernement du Canada, nous offrons leadership et soutien à près de 13 000 chercheurs et stagiaires en santé partout au Canada.

Je suis heureux de signaler que la qualité de la recherche en santé au Canada se compare avantageusement à celle d'autres pays. En effet, la recherche clinique canadienne se classe dans le premier tiers parmi 13 pays de l'OCDE d'après le nombre de citations par article. Ce paramètre constitue un très bon indicateur de la valeur ajoutée et de la qualité de la recherche canadienne.

Bien que le Canada soit très présent sur la scène mondiale grâce à l'excellence de sa recherche, nous devons affirmer davantage notre leadership international. Nous avons besoin pour cela de

make this happen. We also need to ensure that health professionals are sufficiently exposed to research during their training so that they are involved as practitioners in bringing research evidence into health care. As a result, we need to ensure a system of renewal that prepares new health professionals for research careers and provides expert research mentorship during the early years of their training.

In order to achieve this, CIHR provides awards that support candidates along the continuum of health research training, starting with summer studentships for undergraduate students, master's and doctoral student awards, post-doctoral fellowship awards and professional training awards.

As of the 2008-09 fiscal year, CIHR was supporting over 8,300 trainees representing an investment of over $175 million. Over 2,400 of these trainees are supported directly through CIHR's awards programs, representing an investment of $55 million, and over 3,000 trainees were supported in 2009-10, a significant increase of 600. The rest of the trainees were supported through CIHR grants provided to researchers who employ trainees in their labs and supervise their studies. These training programs represent a healthy and diverse research training base.

Over the years, CIHR has developed new ways of supporting training in health research. An example of these training innovations is CIHR's Strategic Training Initiative in Health Research, an investment of $14 million in the fiscal year of 2009-10. This training initiative develops high-quality graduates through multidisciplinary and team-based research training approaches by engaging research experts from different fields of health research to collaborate in mentoring teams of students. This approach also instills leadership qualities amongst the trainees and builds a future base of leaders that will set new solution-driven directions for research, development and innovation for Canada.

[*Translation*]

Training people at advanced levels such as the doctoral and post-doctoral levels must also meet the needs of all labour markets and must be innovative enough to help Canada increase its competitiveness in global markets. CIHR has developed multiple streams of funding programs that allow trainees to learn across the academic, public and private sector divides in order to become sufficiently "market" savvy to effectively bridge the gap between a research discovery and its application into new clinical practice, new products, new medicines, new policies, new patents, public understanding, and so on.

[*English*]

For example, the CIHR/Rx&D Collaborative Research Program is a partnership between Canadian research-based pharmaceutical companies and CIHR. CIHR also has the

personnel hautement qualifié. Nous devons aussi nous assurer que les professionnels de la santé se familiarisent suffisamment avec la recherche pendant leur formation pour participer, en tant que praticiens, à l'application des données probantes de la recherche aux soins de santé. Nous devons donc veiller à avoir un système de relève qui prépare de nouveaux professionnels de la santé à faire carrière en recherche et leur procure un encadrement d'experts au cours des premières années de leur formation.

Pour atteindre cet objectif, les IRSC offrent des bourses pour venir en aide aux candidats à tous les stades de la formation dans la recherche en santé, allant des bourses de stagiaire d'été pour les étudiants du premier cycle jusqu'aux bourses de maîtrise, de doctorat, de recherche postdoctorale et de perfectionnement professionnel.

Au cours de l'exercice 2008-2009, les IRSC ont appuyé plus de 8 300 stagiaires, ce qui représente un investissement de plus de 175 millions de dollars. Plus de 2 400 de ces stagiaires ont été financés directement grâce aux programmes de bourses des IRSC, qui ont totalisé 55 millions de dollars en 2008-2009. Le nombre des stagiaires directement financés a sensiblement augmenté en 2009-2010, atteignant plus de 3 000. Les autres stagiaires ont été soutenus dans le cadre des subventions accordées aux chercheurs qui les emploient dans leurs laboratoires et supervisent leurs études. Ces programmes de formation procurent une base de formation solide et diversifiée à quiconque se destine à la recherche.

Au fil des ans, les IRSC ont créé de nouveaux moyens d'appuyer la formation dans la recherche en santé, comme en témoignent les Initiatives stratégiques pour la formation en recherche dans le domaine de la santé, qui ont bénéficié d'un investissement de 14 millions de dollars en 2009-2010. Ces initiatives, fondées sur des approches pluridisciplinaires et de travail en équipe, permettent de former des diplômés hautement compétents en faisant appel à des experts de différentes disciplines de recherche en santé pour encadrer des groupes d'étudiants. Cette formule favorise le développement de qualités de chef parmi les stagiaires et prépare un noyau futur de leaders capables de donner une nouvelle orientation, axée sur les solutions, à la recherche, au développement et à l'innovation au Canada.

[*Français*]

La formation de gens au niveau doctoral et postdoctoral doit aussi répondre aux besoins de tous les marchés du travail et elle doit être suffisamment novatrice pour aider le Canada à devenir plus compétitif sur les marchés mondiaux. Les IRSC ont mis au point diverses modalités de programmes de financement qui permettent aux stagiaires d'apprendre les rudiments des affaires dans les secteurs universitaires, publics et privés pour être en mesure de combler efficacement l'écart entre la découverte et son application dans les nouvelles pratiques cliniques; de nouveaux produits, de nouveaux médicaments, de nouvelles politiques, de nouveaux brevets.

[*Traduction*]

Par exemple, le Programme de recherche en collaboration IRSC/Rx&D est un partenariat entre les compagnies de recherche pharmaceutiques du Canada (Rx&D) et les IRSC. Les IRSC ont

Science to Business program, which is designed to encourage individuals with PhDs in the health-related field to pursue a Master of Business Administration, MBA.

Our health care system is currently going through a transformation in all of our provinces and territories to meet the needs of all Canadians. Canada needs a stronger linkage between research evidence and clinical practice to improve care by putting in place high-quality personnel that ensure translation of research results from bench to bedside and from bedside to practice.

CIHR is encouraging young professionals to consider research as a career by creating appealing and viable clinical research career paths as part of our patient-oriented research strategy.

[*Translation*]

Although Canada has been a strong presence on the world scene by virtue of its excellent research, we need to continue asserting a greater international leadership. CIHR also provides funding programs for unique training opportunities within Canada and abroad to continue benchmarking our research excellence against the rest of the world. The most recent addition to our international initiatives is the Vanier Canada Graduate Scholarships administered by the three granting councils, NSERC, SSHRC, and CIHR, as well as the newly announced post-doctoral awards aimed at attracting and retaining the most promising young researchers.

[*English*]

In conclusion, translation of health research into health, social and economic benefits in collaboration with academic, public and private sector partners is critical to solving many of the health-related issues that are important to Canadians. In the era of the global knowledge economy, our success will depend on our ability to nurture high-quality health research trainees, ready to generate new knowledge and translate that knowledge into advantages across the full spectrum of the health enterprise. CIHR's role is to directly support the training of young talent and to create, through research initiatives, a rich and vibrant environment in which they can learn. Thank you very much.

The Chair: Thank you very much. Next, we have Ms. McCuaig-Johnston, from the Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada, NSERC.

Margaret McCuaig-Johnston, Executive Vice-President, Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada: Thank you for the invitation to meet with you today. NSERC's president, Dr. Suzanne Fortier, regrets that she cannot be here herself, but NSERC's council is meeting in Edmonton today.

aussi le programme Des sciences aux affaires qui est conçu pour encourager les détenteurs de doctorat dans une discipline de la santé à obtenir une maîtrise en administration des affaires.

Notre système de soins de santé est actuellement soumis, dans l'ensemble des provinces et des territoires, à un processus de transformation destiné à répondre aux besoins de tous les Canadiens. Le Canada doit renforcer les liens entre les données probantes de la recherche et la pratique clinique pour améliorer les soins de santé, en mettant en place du personnel hautement qualifié qui assurera la transmission des résultats de recherche du laboratoire aux praticiens et aux patients.

Dans le cadre de leur stratégie de recherche axée sur le patient, les IRSC encouragent actuellement les jeunes professionnels de la santé à songer à la recherche comme carrière en créant des débouchés intéressants et viables en recherche clinique.

[*Français*]

Bien que le Canada occupe une place de choix sur la scène mondiale, grâce à son excellence en recherche, nous devons continuer d'exercer un leadership international. Les IRSC offrent ainsi des programmes de financement pour des possibilités de formation unique au Canada et à l'étranger afin que nous puissions continuer de mesurer notre excellence en recherche par rapport au reste du monde. Les plus récentes de nos initiatives internationales sont les bourses d'études supérieures du Canada Vanier, administrées par les trois conseils subventionnaires, le CRSNG, CRSH et les IRSC, de même que les bourses postdoctorales nouvellement annoncées pour attirer et retenir les jeunes chercheurs les plus prometteurs.

[*Traduction*]

Je voudrais dire, pour conclure, que l'utilisation des résultats de la recherche pour améliorer la santé et produire des avantages sociaux et économiques, en collaboration avec les partenaires des universités et des secteurs public et privé, est essentielle pour résoudre un grand nombre des problèmes de santé qui sont importants pour les Canadiens. À l'ère de l'économie mondiale du savoir, notre succès dépendra de notre capacité d'appuyer des stagiaires de recherche en santé hautement qualifiés, qui seront prêts à générer de nouvelles connaissances et à les transformer en avantages dans tout le spectre de la santé. Le rôle des IRSC est de soutenir directement la formation de jeunes chercheurs et de créer, par des initiatives de recherche, un environnement riche et dynamique dans lequel ils peuvent apprendre. Je vous remercie.

Le président : Merci beaucoup. Nous entendrons maintenant Mme McCuaig-Johnston, du CRSNG, ou Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada.

Margaret McCuaig-Johnston, vice-présidente exécutive, Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada : Je vous remercie de m'avoir invitée à m'adresser au comité aujourd'hui. La présidente du CRSNG, Mme Suzanne Fortier, regrette de ne pas être présente elle-même, mais le conseil du CRSNG se réunissait aujourd'hui à Edmonton.

I am pleased to have the opportunity to talk you about NSERC and in particular its role in supporting post-secondary education and Canadian students.

[*Translation*]

The Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada invests over $1 billion each year in its award, scholarship and fellowship programs supporting research and advances education in Canadian post-secondary institutions. NSERC has three priorities.

[*English*]

First, NSERC invests in people and, particularly, each year in 28,000 students. Second, we invest in discovery in investments in more than 12,000 professors who conduct research in our universities. Third, NSERC invests in innovation, in partnership with more than 1,500 companies in Canada.

Because of these three priorities, people, discovery and innovation, which map directly to the three advantages of the federal Science and Technology Strategy, people, knowledge and entrepreneurial, I thought this evening, given the committee's particular interest, I would focus my remarks on our support for students at the undergraduate, graduate and post-graduate levels.

The federal Science and Technology Strategy recognizes that talented, skilled, creative people are the most critical element of a successful national economy over the long term, and talented people are NSERC's most important investment and our most valued output.

We provide direct support to approximately 4,200 undergraduate students, 5,600 master's and PhD students and 500 post-doctoral graduates in the natural science and engineering disciplines. We provide indirect support, for example, through grants awarded to professors who then employ students, to over 5,300 undergraduate students, 10,100 graduate students and 1,500 post-doctoral fellows.

NSERC's suite of scholarship and fellowship programs support post-secondary research experience and training in both academic and industrial settings from the undergraduate to the post-doctoral levels. For example, the most effective way to attract students to graduate studies is to whet their appetites for research. Through NSERC's Undergraduate Student Research Awards, we provide undergrads with the means to conduct a summer research project in either a university or an industrial setting.

The Canada Graduate Scholarships provide financial support to outstanding students pursuing master's or doctoral studies in a Canadian university. This program was a vehicle of *Canada's Economic Action Plan*, which added 600 scholarships for 2009-10 and 400 scholarships for 2010-11 to the more than 1,600 awards

Je suis heureuse d'avoir l'occasion de vous parler du CRSNG et, en particulier, de son rôle dans le soutien de l'éducation postsecondaire et des étudiants canadiens.

[*Français*]

Le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada investit plus d'un milliard de dollars chaque année dans ses programmes de subventions et bourses qui appuient la recherche et la formation avancées dans les établissements postsecondaires canadiens. Nous avons trois directions prioritaires.

[*Traduction*]

Premièrement, le CRSNG investit dans les personnes : il aide chaque année quelque 28 000 étudiants. Deuxièmement, il investit dans la découverte en finançant plus de 12 000 membres du corps enseignant qui font des recherches dans nos universités. Troisièmement, il investit dans l'innovation, en partenariat avec plus de 1 500 sociétés du Canada.

Compte tenu de ces trois priorités — les personnes, la découverte et l'innovation —, qui se rattachent directement aux trois avantages de la Stratégie fédérale des sciences et de la technologie — l'avantage humain, l'avantage du savoir et l'avantage entrepreneurial —, j'ai cru bon, en me fondant sur les intérêts particuliers du comité, de concentrer mes propos sur notre appui aux étudiants du premier cycle et des cycles supérieurs.

La Stratégie fédérale des sciences et de la technologie reconnaît que les personnes talentueuses, qualifiées et créatives constituent à long terme l'élément le plus critique du succès économique d'un pays. Or les personnes talentueuses sont, pour le CRSNG, à la fois l'investissement le plus important et le produit le plus précieux.

Nous accordons un appui direct à environ 4 200 étudiants du premier cycle, à 5 600 étudiants de maîtrise et de doctorat et à 500 autres faisant des études postdoctorales en sciences naturelles et en génie. De plus, nous aidons indirectement plus de 5 300 étudiants du premier cycle, 10 100 étudiants des deuxième et troisième cycles et 1 500 autres au niveau postdoctoral, en accordant par exemple des subventions à des membres du corps enseignant qui emploient eux-mêmes des étudiants.

Les programmes de bourses et de subventions du CRSNG appuient l'acquisition d'expérience et de formation en recherche au niveau postsecondaire, en milieu aussi bien universitaire qu'industriel, à tous les niveaux d'études supérieurs. Par exemple, le moyen le plus efficace d'inciter des étudiants à faire des études supérieures consiste à les sensibiliser à l'intérêt de la recherche. Grâce au Programme de bourses de recherche de premier cycle, nous donnons aux étudiants de premier cycle l'occasion de réaliser un projet de recherche d'été à l'université ou en milieu industriel.

Le Programme de bourses d'études supérieures accorde une aide financière aux étudiants exceptionnels faisant des études de maîtrise ou de doctorat dans une université canadienne. Grâce au *Plan d'action économique du Canada*, ce programme, qui finançait déjà plus de 1 600 bourses en sciences naturelles et en génie, a pu décerner

already supported by the program in natural sciences and engineering. At the master's level they provide $17,500, and at the doctoral level, $35,000 per year for three years.

The Collaborative Research and Training Experience Program, or CREATE, allows students to acquire non-technical and professional skills at the same time that they pursue technical research training. This program funds university teams and directs that these funds go to students and post-doctoral fellows to enhance their training.

As an example, Jeff Dhan and Mary Anne White, representing Dalhousie University's chemistry department, were awarded $1.6 million under NSERC's CREATE program to fund a cohort of research trainees in Nova Scotia who will address important aspects of energy production, storage and sustainability. By a novel training approach that involves partnership with industry, this program will facilitate the transition of new researchers from trainees to productive participants in the Canadian economic community.

[*Translation*]

In 2009, NSERC launched its Strategy for Partnerships and Innovation to foster research partnerships between industry and post-secondary institutions and accelerate innovation in order for Canada to obtain increased returns from its investments in the research and development capacity of its universities and colleges. In its 2010 Budget, the government increased the funding of the strategy by $5 million a year.

[*English*]

As part of this initiative, in the upcoming year NSERC will increase the number of students and fellows working in industrial settings, for example, by providing more industrial post-graduate scholarships to master's and doctoral students and industrial research and development fellowships to recent doctoral graduates to apply their research and development skills in Canadian companies.

Last year, 544 industrial post-graduate scholarships were supported. These are in addition to the more than 4,700 post-graduate scholarships awarded to students pursuing studies in Canadian universities.

Also, 214 fellowships were awarded through the Industrial R&D Fellowships, IRDF, program last year. In the upcoming year, NSERC will partner with the National Research Council's Industrial Research Assistance Program to create opportunities to place more IRDF candidates with Canadian small and medium-sized companies.

Complementing these programs, the Vanier Canada Graduate Scholarships provide major support to 165 of the very best doctoral candidates each year, including foreign students. This program and the new $45-million post-doctoral fellowship program announced in Budget 2010 will complement the 600 bourses de plus en 2009-2010 et 400 autres en 2010-2011. Les bourses, d'une durée de trois ans, sont de 17 500 $ par an au niveau de la maîtrise et de 35 000 $ par an au niveau du doctorat.

Le Programme de formation orientée vers la nouveauté, la collaboration et l'expérience en recherche permet aux étudiants d'acquérir des connaissances professionnelles et non techniques en même temps qu'ils suivent des études de recherche technique. Le programme finance des équipes universitaires en exigeant que l'argent aille à des étudiants et des stagiaires postdoctoraux pour renforcer leur formation.

Ainsi, Jeff Dhan et Mary Anne White, du département de chimie de l'Université Dalhousie, ont reçu 1,6 million de dollars de ce programme pour financer un groupe de stagiaires en recherche de la Nouvelle-Écosse qui s'occupera d'importants aspects de la production, du stockage et de la durabilité écologique de l'énergie. Grâce à une approche novatrice de la formation faisant intervenir des partenariats avec l'industrie, ce programme facilitera la transition des nouveaux chercheurs du statut de stagiaires à celui de participants actifs à l'économie canadienne.

[*Français*]

En 2009, le CRSNG a lancé sa stratégie en matière de partenariat et d'innovation pour rehausser les partenariats de recherche entre l'industrie et les établissements postsecondaires et pour accélérer l'innovation afin que le Canada obtienne des bénéfices accrus de ses investissements dans la capacité de recherche et de développement de ses universités et collèges. Dans son budget de 2010, le gouvernement a renforcé ce financement en y ajoutant 5 millions de dollars de plus par an.

[*Traduction*]

Dans le cadre de cette initiative, le CRSNG augmentera l'année prochaine le nombre d'étudiants et de stagiaires travaillant en milieu industriel, en décernant par exemple plus de bourses d'études supérieures à incidence industrielle à des étudiants de maîtrise et de doctorat et plus de bourses postdoctorales de R-D industrielle à de récents titulaires de doctorats pour leur permettre de faire profiter les entreprises canadiennes de leurs compétences en recherche-développement.

L'année dernière, le Conseil a financé 544 bourses d'études supérieures à incidence industrielle, en sus des 4 700 bourses d'études supérieures accordées à des étudiants inscrits dans des universités canadiennes.

De plus, 214 bourses ont été décernées l'année dernière dans le cadre du Programme de bourses postdoctorales de R-D industrielle ou BPDRDI. Au cours de l'année prochaine, le CRSNG travaillera en partenariat avec le Programme d'aide à la recherche industrielle du Conseil national de recherches afin de placer davantage de candidats du BPDRDI dans des PME canadiennes.

À part ces programmes, le Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier accordera chaque année une importante aide à 165 des candidats les plus brillants au doctorat, y compris des étudiants étrangers. Ce programme et le nouveau programme de bourses postdoctorales de 45 millions de

investment in the Canada Excellence Research Chairs to attract talent to Canada and will provide an added incentive for students and post-doctoral fellows to come to Canada.

This year's Steacie memorial prize winners provide evidence of the success of NSERC's scholarship programs. Steacie fellowships are awarded each year to six outstanding and highly promising professors who, in their early career, are earning a strong international reputation for original research.

[*Translation*]

Alexandre Blais, professor at the Université de Sherbrooke's Department of Physics, received NSERC scholarships and fellowships during his studies as well as a doctoral award. His research in the field of Quantum Information Processing aims at creating computers that would be much faster than those offered by current technology.

[*English*]

Diane Srivastava, Associate Professor in the Department of Zoology at the University of British Columbia, also received NSERC scholarship and fellowship support throughout her studies. Her research explores the relationship between species and their ecosystem. The information she gathers will inform policy regarding animal conservation and ecosystem management.

NSERC, together with the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada, SSHRC, and CIHR, share a common vision to develop a more agile, dynamic and responsive approach to funding research to exploit Canada's strengths to their full potential, to raise the bar of excellence and to insure the international competitiveness of Canadian research, creativity and innovation. The suite of scholarship and fellowship funding offered by the federal government through the granting councils is one of the key mechanisms by which Canada can accomplish this vision. We look forward to the committee's report on the important subject of accessibility of post-secondary education in Canada. Thank you.

The Chair: Thank you very much. Now we turn to Ms. Yasmeen.

Gisèle Yasmeen, Vice-President, Partnerships, Social Sciences and Humanities Research Council of Canada: Honourable senators, on behalf of the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada, or SSHRC, I would like to thank members of the committee for the invitation to speak with you today. SSHRC is the federal agency that promotes and supports post-secondary research and training in the humanities and social sciences. We enable the highest levels of research excellence in Canada and facilitate knowledge sharing and collaboration across research disciplines, universities and all sectors of society.

dollars annoncé dans le budget 2010 s'ajouteront à l'investissement du gouvernement dans le programme des Chaires d'excellence en recherche du Canada pour attirer des compétences chez nous et inciter les étudiants et les stagiaires postdoctoraux à venir au Canada.

Les lauréats des bourses commémoratives Steacie de cette année témoignent du succès des programmes de bourses du CRSNG. Les bourses Steacie sont décernées chaque année à six professeurs exceptionnels qui ont acquis, très tôt dans leur carrière, une réputation internationale par suite de recherches originales.

[*Français*]

Alexandre Blais, professeur au département de physique de l'Université de Sherbrooke, a reçu des bourses d'études supérieures du CRSNG durant ses études ainsi qu'un prix de doctorat du CRSNG. Ses recherches dans le domaine du traitement de l'information quantique visent à créer des ordinateurs qui seront beaucoup plus rapides que ceux qui sont issus de la technologie actuelle.

[*Traduction*]

Diane Srivastava, professeure agrégée au département de zoologie de l'Université de la Colombie-Britannique, a également profité de bourses du CRSNG tout le long de ses études. Ses recherches portent sur les relations qui existent entre les espèces et leur écosystème. Les données qu'elle a recueillies documenteront la politique sur la conservation des animaux et la gestion des écosystèmes.

Le CRSNG, le Conseil de recherches en sciences humaines et les Instituts de recherche en santé du Canada partagent une vision commune ayant pour but d'élaborer une approche plus dynamique et plus souple du financement de la recherche afin d'exploiter au maximum les points forts du Canada, de relever le niveau d'excellence et de garantir la compétitivité internationale de la recherche, de la créativité et de l'innovation canadiennes. Les nombreux programmes de bourses offerts par le gouvernement fédéral par l'entremise des conseils subventionnaires constituent l'un des principaux mécanismes dont le Canada peut se servir pour réaliser sa vision. Nous attendons avec impatience le rapport du comité sur l'important sujet de l'accessibilité de l'éducation postsecondaire au Canada. Je vous remercie.

Le président : Merci beaucoup. Nous entendrons maintenant Mme Yasmeen.

Gisèle Yasmeen, vice-présidente, Partenariats, Conseil de recherches en sciences humaines du Canada : Honorables sénateurs, au nom du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, je voudrais remercier les membres du comité de leur invitation. Le CRSHC est l'organisme fédéral chargé de promouvoir et d'appuyer la recherche et la formation postsecondaire en sciences humaines. Nous favorisons les niveaux les plus élevés d'excellence en recherche dans le pays et facilitons le partage des connaissances et la collaboration entre les différentes disciplines de recherche, les universités et tous les secteurs de la société.

Canada is internationally recognized as a successful society. We at SSHRC believe our success is based on a distinctive Canadian conviction that the building of a successful society depends on public investments in the advancement of knowledge and understanding and the development of talent as a public good.

[*Translation*]

Like our sister agencies, NSERC and CIHR, SSHRC is an important player in the landscape of post-secondary education, providing scholarships to the top 7 per cent of Canadian graduate students in the Social Sciences and Humanities and supporting approximately one third of the country's top researchers in these fields, including those who work in partnership and co-create knowledge with collaborators across the public, private and not-for-profit sectors, including First Nations, Metis and Inuit communities.

Developing talent and building knowledge and understanding in the social sciences and humanities is a crucial feature of that investment.

As the distinguished professor of Law and Ethics, Martha Nussbaum, of the University of Chicago has further noted, a liberal arts education is essential to creating the kinds of well-rounded global citizens we need to succeed as societies in the 21st century.

A unique asset that SSHRC brings to the discussion this evening is that research on education, education policy and access to post-secondary training is an SSH field we are very proud to support. SSHRC funded researchers realize that access to post-secondary education in an era of dwindling resources is an urgent public policy issue.

Several of the scholars we fund have potential solutions to suggest. For example, e-learning and the creative use of information and communication technologies in post-secondary education is, not only a way to foster positive learning outcomes, according to Therese Laferriere and Michael Power of Laval University's faculty of education, it is also a way to maximize the use of scarce resources by enabling outreach to students in remote rural and Aboriginal communities as well as other countries.

This could also dovetail nicely with the emerging Digital Economy Strategy and is sure to come up in the current consultations.

[*English*]

SSHRC is at the forefront of funding innovative research into new ways to provide access to education, at both the primary and the post-secondary levels. For example, Thierry Karsenti, a professor in the Faculty of Education Science at the Université de Montréal and Canada Research Chair on information and communication technologies in education, specializes in integrating

Le Canada s'est acquis une réputation internationale pour le succès de sa société. Au CRSHC, nous croyons que notre succès se fonde sur une conviction distinctement canadienne d'après laquelle l'édification d'une société saine dépend des investissements publics dans l'avancement de la connaissance ainsi que dans la compréhension et le développement du talent comme bien public.

[*Français*]

Tout comme nos homologues, le CRSNG et l'IRSC, le CRSH joue un rôle important dans le monde de l'éducation postsecondaire. En effet, grâce aux investissements du gouvernement fédéral, le CRSH décerne des bourses à 7 p. 100 des étudiants diplômés les plus doués en sciences humaines au Canada. Ainsi, le Conseil appuie environ un tiers des meilleurs chercheurs du pays en sciences humaines, y compris ceux qui travaillent en partenariat et génèrent des connaissances avec les collaborateurs des secteurs publics, privés et à but non lucratif dont font partie les communautés des Premières nations, des Métis et des Inuits.

Développer le talent, faire avancer la connaissance et favoriser la compréhension en sciences humaines sont des aspects majeurs de cet investissement.

La distinguée professeure de droit et d'éthique, Martha Nussbaum de l'Université de Chicago, a souligné qu'une éducation en sciences humaines est essentielle à la formation de citoyens du monde, nécessaire à la réussite dans les sociétés du XXI^{e} siècle.

L'un des apports uniques du CRSH à la discussion de ce soir est que la recherche sur l'éducation, sur les politiques d'éducation et sur l'accès à la formation postsecondaire sont des domaines appartenant aux sciences humaines, que nous sommes très fiers d'appuyer. Les chercheurs financés par le Conseil réalisent que l'accès à l'éducation postsecondaire, dans une ère où les ressources s'amenuisent, est une question d'ordre public urgente.

Plusieurs chercheurs financés par le CRSH détiennent des solutions potentielles. Par exemple, l'apprentissage en ligne et l'utilisation créatrice de la technologie de l'information et des communications dans l'éducation postsecondaire est non seulement une façon de générer des résultats d'apprentissage positifs, mais selon Thérèse Laferrière et Michael Power, de la faculté des Sciences de l'éducation de l'Université Laval, il s'agit également d'une façon de maximiser l'utilisation des rares ressources en permettant un rayonnement jusqu'aux étudiants des régions rurales, éloignées et des communautés autochtones de même que d'autres pays.

Ceci pourrait également concorder avec les nouvelles stratégies d'économie numérique, sujet qui sera certainement soulevé lors des prochaines consultations.

[*Traduction*]

Le CRSHC est à l'avant-garde du financement de recherches novatrices sur les nouveaux moyens de donner accès à l'éducation à tous les niveaux. Par exemple, Thierry Karsenti, professeur à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les technologies de l'information et de la communication en éducation (TIC), est

information and communications technology, ICT, into education. He is participating in a far-reaching initiative with the aim of achieving a better understanding of the way that integrating new technologies into schools helps improve the quality of teaching and learning. Since 2008, with funding from SSHRC, Professor Karsenti has been conducting research on the use of ICT in distance training of school teachers, including teacher trainees in francophone Canadian communities outside Quebec.

There is a real need for research to find ways of integrating ICT into teaching and post-secondary education. The training provided to teachers has long focused on teaching computer science or technology itself. Despite heavy investments over the past 25 years, ICT still has very little presence in the classroom. The final breakthrough may occur with the emerging generation when future teachers are already experienced in using the Internet and ICT.

These strategies are designed for success in the knowledge economy and society and in the new culture of innovation that is becoming characteristic of the 21st century. Canada's understanding of innovation is changing. In recent decades, the dominant concept of innovation has evolved from a linear transfer "push" model to a more iterative "chain link" model and more recently to a complex model connecting researchers to consumers and users through multiple non-linear channels. This new integrated model of innovation places people at its core and recognizes the key role that research and research training in the social sciences and humanities play in Canadian innovation from fields such as entrepreneurship, design, technology, public policy, and city, urban and community redevelopment. To understand innovation today is to understand human thought and behaviour — why we do the things we do and why we strive to change or stay the same.

In Canada, universities occupy a central place in this model, supporting the researchers behind new ideas that foster economic growth in ways that embrace the social and cultural dimensions of successful societies. Together with colleagues across campus and partners in the public, private and not-for-profit sectors, many of these researchers are leading global knowledge networks, fuelling Canadian innovation and expertise on social, economic, cultural and political issues, as well as on the human dimension of technology and the natural sciences.

Through the highest levels of excellence, SSHRC-funded research and training programs foster the development of the talented and creative people that Canada needs to thrive in the global knowledge economy. In a labour market where creative, critical and informed thinking has become so important, programs in the social sciences and humanities now attract close to 70 per cent of Canadian students on campus. Overall, social sciences and humanities-based industries account for over 75 per cent of total employment in Canada.

spécialisé dans l'intégration de ces technologies dans l'éducation. Il participe à une initiative de grande portée visant à assurer une meilleure compréhension du processus par lequel l'intégration de nouvelles technologies dans les écoles contribue à améliorer la qualité de l'enseignement et de l'apprentissage. Depuis 2008, grâce au financement du CRSHC, M. Karsenti fait des recherches sur l'utilisation des TIC dans la formation à distance des enseignants des écoles, y compris les élèves-maîtres des collectivités francophones hors Québec.

Il est vraiment nécessaire de trouver, grâce à la recherche, des moyens d'intégrer les TIC dans l'enseignement et l'éducation postsecondaire. La formation donnée aux enseignants a longtemps été axée sur l'enseignement de l'informatique ou de la technologie elle-même. Malgré les importants investissements des 25 dernières années, la présence des TIC est à peine décelable en classe. La percée finale se produira sans doute avec la génération montante, lorsque les futurs enseignants auront déjà acquis l'expérience d'Internet et des TIC.

Ces stratégies sont conçues pour réussir dans l'économie et la société du savoir et dans la nouvelle culture d'innovation qui deviendra la caractéristique du XXI^{e} siècle. Au Canada, le sens de l'innovation évolue. Au cours des dernières décennies, le concept dominant de l'innovation est passé du modèle de transfert linéaire à un modèle itératif en chaîne, puis, très récemment, à un modèle complexe reliant les chercheurs aux consommateurs et utilisateurs par de multiples voies non linéaires. Dans ce nouveau modèle intégré d'innovation, les gens se situent au centre tandis que la recherche et la formation à la recherche en sciences humaines jouent un rôle clé dans l'innovation canadienne qui se manifeste dans des domaines tels que l'entreprenariat, la conception, la technologie, la politique publique et le réaménagement urbain et communautaire. Aujourd'hui, comprendre l'innovation, c'est comprendre la pensée et le comportement humains, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles nous agissons et nous efforçons de changer ou de maintenir le statu quo.

Au Canada, les universités occupent une place centrale dans ce modèle, appuyant les chercheurs sur la base de nouvelles idées qui favorisent la croissance économique dans le respect des dimensions sociales et culturelles des sociétés qui réussissent. De concert avec leurs collègues et leurs partenaires des secteurs public, privé et bénévole, beaucoup de ces chercheurs dirigent des réseaux mondiaux de connaissance, alimentant l'innovation et l'expertise canadiennes en matière sociale, économique, culturelle et politique ainsi que dans la dimension humaine de la technologie et des sciences naturelles.

Les programmes de recherche et de formation financés par le CRSHC aux niveaux les plus élevés de l'excellence favorisent l'épanouissement des personnes talentueuses et créatives dont le Canada a besoin pour prospérer dans l'économie mondiale du savoir. Dans un marché du travail où la pensée créatrice, critique et éclairée revêt tant d'importance, les programmes d'études en sciences humaines attirent maintenant près de 70 p. 100 des étudiants qui fréquentent les campus. Dans l'ensemble, les industries fondées sur les sciences sociales et humaines emploient plus de 75 p. 100 de la population active du Canada.

[*Translation*]

As Ernest Boyer so elegantly stipulated, the worlds of research, teaching and the reaching out of scholars and students across the broader society for the greater public good are intimately interconnected.

Given the previous discussions of this committee, members may wish to take note of the work of the National Knowledge Commission of India, a high-level advisory body to the Prime Minister, with the objective of transforming India into a knowledge society.

In addition, as this committee is surely well aware, the current work of the EU known as the Bologna Process is streamlining and integrating higher education policy and practice including degree standards across multiple jurisdictions.

SSHRC would be pleased at any time to suggest experts from the social sciences and humanities who could address these topics in a detailed, in-depth way to support the work of this committee.

I look forward to your questions.

[*English*]

The Chair: Thank you very much. Our audience will have noted that while there are full titles for each of these organizations, there are also acronyms: CIHR, NSERC and SSHRC, which we will probably hear more about in the course of our dialogue.

I will throw three questions at all of you that you can try to answer in a short period of time.

This committee did a review a couple of years ago of the government's new science and technology policy. A couple of things were particularly noteworthy. First, there is very weak support from the private sector into research funding. We rank pretty high in research funding because of the public sector. How can we stimulate the private sector to invest in research, particularly university research?

Another issue that came up was the indirect costs. There is an indirect cost program, but we were told it was insufficient to sustain many of the costs of these different programs to which you grant funds. Perhaps you could update us on where that is now and whether you think it is better.

Finally, many people talk about OECD measurements, and we rank pretty high overall in post-secondary education, but in certain subcategories we do not do as well; in doctoral students, for example, we are much further down the list. When it comes to doctoral graduates in the sciences and engineering, we rank twentieth, according to the OECD. Does this statement trouble you? What do you think needs to be done?

Mr. Chartrand: With regard to the private sector investment in research, and particularly for CIHR in the area of pharmaceutical and biotechnology companies, we certainly have made some

[*Français*]

Comme l'a déclaré de façon si élégante le grand pédagogue américain Ernest Boyer, les mondes de la recherche, de l'enseignement et le rayonnement des travaux de recherche universitaire dans la société, pour le bien du grand public, sont intimement liés.

Étant donné les discussions antérieures de ce comité, les membres pourront souhaiter prendre note des travaux de la National Knowledge Commission of India, un organisme consultatif de haut niveau du premier ministre ayant pour objectif de transformer l'Inde en société de la connaissance.

De plus, comme ce comité le sait déjà sans doute, les travaux actuels de l'Union européenne, connus sous le nom de « Processus de Bologne », visent à unifier les pratiques et les politiques relatives à l'enseignement supérieur, y compris les normes concernant les diplômes et ce, dans multiples juridictions.

Le CRSH sera heureux de recommander des experts des sciences humaines qui pourraient aborder ces sujets en détail afin d'appuyer le travail de ce comité.

Il me fera plaisir de répondre à vos questions.

[*Traduction*]

Le président : Merci beaucoup. Ceux qui nous écoutent auront noté que les conseils subventionnaires ont aussi bien des titres complets que des acronymes — IRSC, CRSNG et CRSHC — que nous entendrons sans doute souvent au cours de la réunion.

Je vais vous poser trois questions auxquelles je vous demanderai de répondre tous aussi brièvement que possible.

Le comité a examiné, il y a environ deux ans, la nouvelle politique de sciences et de technologie du gouvernement. Certaines choses étaient particulièrement dignes de mention. Premièrement, l'appui du secteur privé au financement de la recherche est très faible. Nous nous classons assez haut au chapitre du financement de la recherche à cause de la contribution du secteur public. Comment pouvons-nous inciter le secteur privé à investir davantage dans la recherche, et particulièrement la recherche universitaire?

L'autre question qui s'était posée était celle des coûts indirects. Il existe un programme de financement des coûts indirects, mais on nous a dit qu'il ne suffisait pas pour payer les nombreux coûts des différents programmes que vous financez. Vous voudrez peut-être faire le point sur la situation dans ce domaine et nous dire si elle s'est améliorée.

Enfin, beaucoup de gens parlent des mesures faites par l'OCDE. Dans l'ensemble, nous nous classons assez haut au chapitre de l'éducation postsecondaire, mais nous avons des faiblesses dans certaines sous-catégories. Ainsi, nous figurons assez bas sur la liste en ce qui concerne le nombre d'étudiants de doctorat. D'après l'OCDE, nous sommes en 20e position pour le nombre de doctorats en sciences et en génie. Est-ce que cette constatation vous dérange? À votre avis, que devrions-nous faire?

M. Chartrand : En ce qui concerne les investissements du secteur privé dans la recherche, nous avons certainement réalisé quelques progrès aux IRSC, surtout dans le domaine des sociétés

progress in engaging the private sector in supporting research. I mentioned the program we have with the research-intensive pharmaceutical companies of Canada, which is called Rx&D. They support not only grants projects but also the training of graduate students, post-doctoral scholars and new investigators. They also support chairs jointly with us.

It is a small step in the right direction. Much more needs to done there. We feel it is important that we have a dialogue that makes the private sector realize to what extent it is essential for them to invest in the research to get the highly qualified personnel they need. We also have a program called Science to Business, in which we support students who have already done a PhD to get further training in an MBA in a business school and, again, to be seen as meeting the needs of the private sector. Yes, there is still a lot to be done there, but we believe that through a partnership and dialogue with the private sector we will achieve some progress.

In terms of the indirect costs, a gap in the support has been identified. Fortunately, through the Canada Foundation for Innovation, CFI, there was a lot of investment in infrastructure in Canada, and that was very beneficial for research in general and certainly for health research in particular. However, much of the investment was in equipment, and highly qualified personnel are needed to maintain and operate this equipment, but there is no specific program to support that. This is very expensive, because this complex equipment needs highly trained personnel to operate and maintain it.

In terms of the doctoral students, potentially qualitatively we need to do better. Certainly quantitatively I see that we are very competitive in quite a number of areas in health research. We are part of an international program called Human Frontier Science Program. In terms of the students who are being trained, the return on our investment is two and a half times what we are investing. That example shows that in some areas we are actually doing pretty well. Having said that, yes, obviously we need also to develop some other areas where we are not doing so well.

Ms. McCuaig-Johnston: I would like to address first the issue of weak support from industry for science and technology for research and development. This is, I believe, the thrust of the federal research and development review that was announced in the last federal budget, so we are looking forward to seeing how that develops over the coming months. That will certainly be one thing that will address it.

As for what NSERC is doing, we launched a new program recognizing that we thought that small and medium-sized enterprises, SMEs, particularly needed to partner more effectively with universities. We launched a new program last December, under our Strategy for Partnerships and Innovation; it

pharmaceutiques et de biotechnologie. J'ai mentionné le programme Rx&D que nous mettons en œuvre de concert avec les entreprises qui font beaucoup de recherche pharmaceutique au Canada. Ces sociétés appuient non seulement des projets de subventions, mais aussi la formation d'étudiants des deuxième et troisième cycles, des stagiaires postdoctoraux et de nouveaux chercheurs. Elles participent en outre avec nous au financement des chaires.

C'est un petit pas dans la bonne direction. Il reste encore beaucoup à faire. Nous croyons qu'il est important d'établir un dialogue pour faire comprendre au secteur privé à quel point il est essentiel pour les entreprises d'investir dans la recherche pour avoir le personnel hautement qualifié dont elles ont besoin. Nous avons également le programme Des sciences aux affaires, dans le cadre duquel nous finançons des titulaires de doctorat pour qu'ils obtiennent une maîtrise en administration des affaires et répondent mieux ainsi aux besoins du secteur privé. Oui, il y a encore beaucoup de travail à faire, mais nous croyons que nous réaliserons des progrès grâce au partenariat et au dialogue avec le secteur privé.

Au chapitre des coûts indirects, nous savons qu'il y a des lacunes dans le financement. Heureusement, grâce à la Fondation canadienne pour l'innovation, il y a eu beaucoup d'investissements dans l'infrastructure, ce qui a été très avantageux pour la recherche en général et pour la recherche en santé, en particulier. Toutefois, l'essentiel de ces investissements a pris la forme d'équipements dont l'exploitation et l'entretien nécessitent un personnel hautement qualifié. Or nous n'avons aucun programme particulier de financement à cet égard. Cela est très coûteux parce qu'il s'agit d'équipements complexes qui imposent le recours à du personnel hautement qualifié.

Pour ce qui est des étudiants de doctorat, nous avons peut-être besoin de faire mieux sur le plan qualitatif. Nous sommes sûrement très compétitifs sur le plan quantitatif dans beaucoup des disciplines de la recherche en santé. Nous participons à un programme international intitulé Human Frontier Science Program. Dans le cas des étudiants en formation, le rendement de notre investissement est de 250 p. 100. Cet exemple montre que nous nous débrouillons en fait très bien dans certains domaines. Cela étant dit, oui, nous avons de toute évidence besoin de développer quelques autres domaines dans lesquels nos résultats ne sont pas aussi bons.

Mme McCuaig-Johnston : Je voudrais d'abord parler de la faiblesse du soutien de l'industrie à la recherche-développement en sciences et technologie. Je crois que cette question constitue le principal objet de l'examen fédéral de la R-D qui a été annoncé dans le dernier budget. Nous attendons les résultats de cet examen pour voir comment les choses évolueront dans les prochains mois. Nous pouvons sûrement nous attendre à ce que des mesures soient prises.

Quant à ce que fait le CRSNG, nous avons lancé un nouveau programme fondé sur l'idée que les PME en particulier doivent former des partenariats plus efficaces avec les universités. Nous avons lancé en décembre dernier un nouveau programme, dans le cadre de notre stratégie en matière de partenariats et d'innovation,

has a number of features for which we are finding huge take-up from companies. It is getting them into the research and development business for the first time.

The Engage Grants Program grants $25,000 to a company for its first relationship with a particular researcher. It is small, but NSERC funds 100 per cent of the cost. Therefore, we are calling it "the first date is on us." After the relationship starts to work, and the companies see the value of working with a researcher, we believe they will go on to have other forms of research and make use of some of the other research and development initiatives available in the government that incent industry R&D.

The take-up of this has been astonishing, frankly. In the last four months we have had 148 applications, and 118 of these are viable and strong and are being funded. A number of others are still under review. We believe this is starting to really impact SMEs in particular. Most of the applications are from small companies; about two dozen are from medium-sized companies; and about a dozen are from large companies. Of these, 101 companies have never dealt with NSERC before. This is opening up to them new horizons for working with researchers, helping them to develop a capacity internally, and we believe that from there they can move to industrial R&D internship programs so they can get some of our students into the company for a period of time as researchers, and then industrial research and development fellowships as another potential initiative of which they can take advantage.

Innovation is not a technology on a shelf that has to be moved over to a company. It is in people's heads. Companies need to develop this capacity internally, and they are doing that now through some of these new initiatives.

In indirect costs, this program is administered through SSHRC and is fairly new in the suite of federal programs. In one of my former positions back in the 1980s, I was in the Ministry of State for Science and Technology, and indirect costs were seen to be only provincial jurisdiction. Now the federal government has moved in to recognize that indirect costs of research are something the federal government can assist with, and just in the last budget the federal government made an additional contribution of $8 million to that program.

Regarding the OECD and our ranking, it is absolutely true that we do not do as well on post-graduate standings as other countries. At the same time, to the extent that we can help, NSERC is advancing strong support by assisting 43 per cent of eligible post-graduate students, up from 33 per cent a decade ago. That indicates there is movement and progress in Canada, but clearly we need to do better on that one international measure.

qui présente un certain nombre de caractéristiques que les entreprises ont énormément appréciées. Le programme leur permet d'accéder pour la première fois au domaine de la R-D.

Le Programme de subventions d'engagement partenarial accorde 25 000 $ à une entreprise pour qu'elle établisse un premier contact avec un chercheur particulier. La subvention est relativement minime, mais le CRSNG finance 100 p. 100 des coûts : nous disons chez nous que « le premier rendez-vous est à notre compte ». Une fois que la relation a pris forme et que l'entreprise se rend compte de la valeur de sa collaboration avec un chercheur, nous croyons que la relation se maintiendra, qu'il y aura d'autres formes de recherche et que l'entreprise aura recours à d'autres initiatives de R-D que le gouvernement met à sa disposition.

L'intérêt manifesté par les entreprises a été vraiment étonnant. Dans les quatre derniers mois, nous avons reçu 148 demandes dont 118 ont été jugées rentables et recevront du financement. Beaucoup d'autres sont encore à l'examen. Nous croyons que ce programme commence à avoir des incidences réelles sur les PME. La plupart des demandes viennent de petites entreprises. Deux douzaines viennent d'entreprises moyennes et peut-être une douzaine, de grandes entreprises. Parmi les demandes, 101 ont été envoyées par des sociétés qui n'avaient jamais eu affaire au CRSNG auparavant. Le fait de collaborer avec des chercheurs leur ouvre de nouveaux horizons et leur permet de développer des capacités internes. Nous croyons qu'à partir de là, elles pourraient passer aux programmes de stagiaires en R-D industrielle afin d'avoir chez eux, pendant une certaine période, quelques-uns de nos étudiants comme chercheurs. Elles pourraient aussi envisager des bourses en R-D industrielle comme autre initiative dont elles peuvent se prévaloir.

L'innovation n'est pas un produit gardé sur une étagère qu'on peut expédier à une entreprise. Elle réside dans la tête des gens. Les entreprises doivent développer cette capacité à l'interne. Elles le font à l'heure actuelle en recourant à certaines de nos nouvelles initiatives.

Pour ce qui est des coûts indirects, le programme est administré par le CRSHC. C'est un élément relativement neuf de la série des programmes fédéraux. J'ai travaillé dans les années 1980 au ministère d'État chargé des Sciences et de la Technologie. À l'époque, nous considérions que les coûts indirects relevaient exclusivement de la compétence provinciale. Depuis, le gouvernement fédéral a reconnu qu'il pouvait intervenir dans le domaine des coûts indirects de la recherche. Il a donc affecté des crédits supplémentaires de 8 millions de dollars à ce programme dans le dernier budget fédéral.

En ce qui concerne l'OCDE et notre classement, il est tout à fait vrai que nous n'avons pas d'aussi bons résultats que les autres pays dans le domaine des études supérieures. En même temps, le CRSNG apporte un appui ferme, dans la mesure de ses moyens, en aidant 43 p. 100 des étudiants admissibles des deuxième et troisième cycles, par rapport à 33 p. 100, il y a 10 ans. Cela indique que des progrès sont réalisés au Canada, mais il est évident que nous devons faire mieux pour améliorer notre classement international.

Ms. Yasmeen: Thank you for the questions. SSHRC researchers have quite a bit of experience collaborating with others in the public, private and not-for-profit sectors. On your specific question regarding collaboration with the private sector, we were pleased in Budget 2007 to receive additional funds for work in the areas of management, business and finance. As a result, we issued a call for proposals that stimulated even greater collaboration between the social sciences and humanities community and the private sector. I will give you a few examples.

Tima Bansal at the University of Western Ontario has a network for business sustainability that has involved several large banks, Suncor Energy and others. TD Bank has actually adopted a sustainability policy based on the research done by her group. It was incredibly successful.

There are similar examples from Calgary in the energy sector. Frances Bowen from the business school there is an example. Other examples include arts and humanities and theatre scholars working in Kitchener-Waterloo with IT companies, making that whole environment work more successfully as a result of some collaborative investments.

The challenge of tracking and reporting on this collaboration is the interesting part, because some of it happens off the SSHRC balance sheet. There is an issue of being able to effectively capture how much of that collaboration and investment is actually going on.

Right now, we are redesigning our programs to make opportunities for this kind of collaboration even more accessible and flexible, so we are reviewing our files. A tremendous amount of financial and in-kind support is being leveraged through our grants by the public, private and not-for-profit sectors.

Regarding the indirect costs, I echo the remarks of my colleagues. However, I remarked earlier that many of the researchers we are funding in this area recognize that public investments in education and health are some the largest public investments we have in Canada. Do we need to look at a different business model? This is what the researchers are asking. That is not a SSHRC position; I am just quoting some the work we are funding.

We can do better in this country in terms of doctoral students. Currently, we fund 7 per cent of the top graduate students in Canada, and SSHRC is the main funding body for social sciences and humanities. We know that former SSHRC doctoral fellowship holders are successful throughout the public, private and not-for-profit sectors. I will give a few examples. Jayson Myers of the Canadian Manufacturers & Exporters is a former SSHRC doctoral fellowship holder. Tiff Macklem, number two at the Bank of Canada, is a former SSHRC fellowship holder.

We can do better, and we would be very pleased to have the opportunity to do much better.

Mme Yasmeen : Je vous remercie de vos questions. Les chercheurs du CRSHC ont beaucoup d'expérience dans la collaboration avec les secteurs public, privé et bénévole. Pour répondre à votre question précise concernant la collaboration avec le secteur privé, je vous dirais que nous avons été heureux de recevoir des fonds supplémentaires dans le budget 2007 pour travailler dans les domaines de la gestion, des affaires et des finances. Nous avons donc lancé un appel de propositions qui a engendré une collaboration encore plus grande entre la communauté des sciences sociales et humaines et le secteur privé. Je vais vous donner quelques exemples.

À l'Université Western Ontario, Tima Bansal a établi un réseau pour la rentabilité du monde des affaires auquel participaient plusieurs grandes banques, la société Suncor et d'autres. En fait, la Banque TD a adopté une politique de rentabilité fondée sur la recherche réalisée par le groupe de Tima. Ce projet a eu un succès extraordinaire.

Je peux vous donner des exemples semblables venant du secteur de l'énergie à Calgary. Il y a celui de Frances Bowen, de la faculté de commerce de l'Université de Calgary. J'ai d'autres exemples du secteur des arts et des sciences humaines et de spécialistes du théâtre travaillant à Kitchener-Waterloo en collaboration avec des sociétés d'informatique. Il s'agit d'investissements conjoints qui ont assuré un grand succès à différentes initiatives.

Il est parfois assez difficile de suivre ces projets de collaboration et d'en faire état parce que certains d'entre eux ne figurent pas dans le bilan du CRSHC. Il faudrait trouver des moyens de déterminer dans quelle mesure les collaborations et les investissements se poursuivent.

En ce moment, nous repensons nos programmes pour rendre les occasions de collaboration encore plus accessibles et plus souples. Nous revoyons donc nos dossiers. Un soutien très considérable en espèces et en nature est obtenu des secteurs public, privé et bénévole grâce à nos subventions.

Pour ce qui est des coûts indirects, je suis d'accord avec mes collègues. Toutefois, j'ai noté tout à l'heure que beaucoup des chercheurs que nous finançons dans ce domaine reconnaissent que les investissements publics dans l'éducation et la santé comptent parmi les plus importants que nous ayons au Canada. Avons-nous besoin d'envisager un modèle de gestion différent? C'est ce que les chercheurs veulent savoir. Ce n'est pas la position du CRSHC. Je ne fais que citer des travaux que nous avons financés.

Le Canada peut faire mieux au chapitre des étudiants de doctorat. À l'heure actuelle, nous finançons 7 p. 100 des meilleurs étudiants des deuxième et troisième cycles. Le CRSHC est le principal organisme de financement pour les sciences sociales et humaines. Nous savons que les anciens titulaires de bourse de doctorat du CRSHC ont bien réussi dans les secteurs public, privé et bénévole. Je peux vous donner quelques exemples. Jayson Myers, des Manufacturiers et Exportateurs canadiens, est un ancien boursier de doctorat du CRSHC, de même que Tiff Macklem, le numéro deux de la Banque du Canada.

Nous pouvons faire mieux, et nous serions très heureux d'avoir l'occasion de le faire.

The Chair: Thank you very much. Research and innovation is very exciting stuff, and you gave great examples.

Senator Ogilvie: Thank you for being here this evening. You certainly represent three very important organizations in Canadian research, Canadian higher education and Canadian society.

I want to ask one specific question, and I think I will direct it to Ms. McCuaig-Johnston at NSERC. I will preface it with an observation. Generally speaking, we refer to our Canadian universities as being roughly divided into three categories: the small, primarily undergraduate universities; the medium-sized universities; and large universities. I will focus on the small, primarily undergraduate universities.

In this committee we are dealing with access to post-secondary education. Very clearly at the graduate and professional program level, access is an issue, as well. Usually, students come from an undergraduate program in order to get there. They need to be motivated and developed to a point where they can actually enter such a program. However, one, they want to be motivated towards it, and two, they have the skills, background and preparation to be accepted into our very successful graduate and professional programs.

A number of years ago, Eugene Garfield created *Current Contents*, which is a journal that abstracts the world's major refereed scientific journals. As a result, he had access to an enormous database of all aspects of science. He wrote two articles that analyzed where successful scientists came from in the United States. He found that disproportionately — that is, higher numbers based on the numbers that actually go through the institutions — the high-quality primarily undergraduate universities in the United States were disproportionately successful in motivating young people to go on to successful scientific careers as ultimately measured by their publications, citations, positions, and so on once they became scientists.

In the most recent granting awards for this year, we have once again heard professors in small universities arguing that they were not very successful in their NSERC applications; in certain institutions, a lower percentage were successful. Ms. McCuaig-Johnston, I realize that all grants need to be based on excellence as excellence is defined, but we would assume that one part of excellence is the motivation of young people at the undergraduate level to ultimately go on to scientific and other kinds of professional careers.

Does NSERC recognize the unique environments at the primarily undergraduate institutions with regard to their unique strengths and so provide a different competitive basis for awarding grants to some level than it does for those in the other, much more powerful research-oriented institutions?

Le président : Merci beaucoup. La recherche et l'innovation sont des sujets vraiment passionnants. Vous nous avez donné d'excellents exemples.

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie de votre présence au comité ce soir. Vous représentez trois organisations très importantes de la recherche, de l'enseignement supérieur et de la société du Canada.

Je voudrais poser une question précise à Mme McCuaig-Johnston, du CRSNG, mais j'aimerais d'abord formuler une observation. D'une façon générale, nous répartissons nos universités entre trois catégories : les petites universités offrant surtout des programmes de premier cycle, les universités moyennes et les grandes universités. Je veux principalement parler des petites universités offrant surtout des programmes de premier cycle.

Le comité examine actuellement l'accès à l'éducation postsecondaire. Il est évident que l'accès pose également un problème aux niveaux supérieurs et dans les programmes professionnels. Ordinairement, les étudiants doivent avoir franchi l'étape du premier cycle pour en arriver là. Ils doivent être motivés et être assez compétents pour accéder à un tel programme. Toutefois, ils veulent premièrement être motivés et, deuxièmement, ils ont les compétences, les antécédents et la préparation nécessaires pour être acceptés dans nos excellents programmes supérieurs et professionnels.

Il y a un certain nombre d'années, Eugene Garfield a créé *Current Contents*, revue qui présente des résumés des articles publiés dans les grandes revues scientifiques arbitrées du monde. Il a ainsi eu accès à une énorme base de données portant sur tous les aspects de la science. Il a écrit deux articles dans lesquels il a examiné d'où venaient les scientifiques de renom des États-Unis. Il a constaté qu'ils venaient dans une mesure disproportionnée — c'est-à-dire en nombres relativement plus élevés que les étudiants inscrits dans les établissements — des universités de haut calibre offrant surtout des programmes de premier cycle. Ces établissements parvenaient mieux que les autres à motiver les jeunes et à les inciter à se lancer dans des carrières scientifiques et à y réussir, comme en témoignent leurs publications, citations, positions, et cetera.

Lors de l'octroi le plus récent de bourses, cette année, nous avons encore une fois entendu des membres du corps enseignant de petites universités dire que leurs demandes adressées au CRSNG n'avaient pas eu beaucoup de succès. Dans certains établissements, un pourcentage moindre de demandes ont été acceptées. Madame McCuaig-Johnston, je comprends bien que toutes les bourses et subventions doivent être basées sur l'excellence, selon la définition acceptée de ce terme, mais nous devons supposer qu'une part de l'excellence réside dans la motivation des jeunes diplômés du premier cycle et leur détermination à embrasser des carrières scientifiques et professionnelles.

Le CRSNG reconnaît-il l'environnement unique et les points forts particuliers des universités offrant principalement des programmes de premier cycle et les classe-t-il, par conséquent, dans une catégorie différente quant aux critères d'octroi des bourses et subventions, par rapport aux établissements beaucoup plus puissants axés sur la recherche?

Ms. McCuaig-Johnston: If your question is whether we have a different set of criteria or a different standard for small university professors and researchers than for medium or large ones, the answer would be no. We are looking for excellence wherever it lies, and very often you will find it in a small university where there has been a particular focus on a particular niche area.

For example, I think of the University of Prince Edward Island. It is very strong in bio-energy, veterinary areas of research and other aspects of agriculture. Even small universities can have strong areas of research. Indeed, that university recently attracted one of the Canada Excellence Research Chairs, which attracted millions of dollars to that chair and the suite of students who will be working in projects around that individual on areas of ocean and fish research.

Therefore, no, there is not a different standard of excellence. There is a bar of excellence, which admittedly we are setting very high, but we believe our researchers are up to it.

When you talk about undergraduate students, though, we do agree it is extremely important for them to get the practical experience of what it is like to be a researcher and what it is like to work with one. That is the reason for our undergraduate students research program, which funded $18.6 million just this past year in support of 4,150 students across the country. It provides funding for students to work in a university lab or a company. They would be getting $4,500 under this research award program, plus a minimum 25 per cent top-up from the university or company. This would be for a four-month work term. That is the kind of experience that will turn students on to science and engineering. If they can get some practical experience at the undergraduate level, that entices them to go on to the master's level and potentially to the doctoral level after that.

Senator Ogilvie: I will follow up on that. I appreciate your answer, and I know that SSHRC has been trying hard to get professors to collaborate on more significant kinds of programs. The one at the University of Prince Edward Island involves that kind of organization. I also recognize the summer and other support scholarships to the students that you have mentioned, but in order to use them, the students have to go to someone who has the funds to be carrying out an active research program.

I come back to the idea of excellence. I ask this question because academics working primarily in undergraduate institution do not generally have access to doctoral programs or to post-doctoral fellows of research-intensive character. It is not necessarily that their research is not of a high quality; it is that the measures of that, through frequency of publications and other such recognition, cannot compete in a flat basis with those in much larger institutions with much larger research programs.

Mme McCuaig-Johnston : Je crois que vous voulez savoir si nous avons un ensemble distinct de critères ou une norme différente pour les professeurs et les chercheurs des petites universités, par rapport aux moyennes et grandes universités. La réponse est non. Nous cherchons l'excellence là où elle se trouve. Il arrive souvent qu'on la trouve dans une petite université qui s'est intéressée à un créneau particulier.

Je pense par exemple à l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard. Elle est très forte en bioénergie, dans la recherche vétérinaire et dans d'autres aspects de l'agriculture. Même les petites universités peuvent avoir des secteurs de recherche très forts. En fait, cette université a réussi à obtenir une des Chaires d'excellence en recherche du Canada, ce qui lui a rapporté des millions de dollars et une foule d'étudiants qui s'occuperont de projets de recherche sur l'océan et le poisson.

Bref, non, nous n'avons pas une norme d'excellence différente. Nous avons défini un niveau d'excellence qui, nous l'admettons, est très élevé. Nous croyons cependant que nos chercheurs peuvent l'atteindre.

Quand vous parlez d'étudiants du premier cycle, nous convenons volontiers qu'il est extrêmement important pour eux d'acquérir de l'expérience pratique de la recherche et du travail avec des chercheurs. C'est la raison pour laquelle nous avons un programme de bourses de recherche de premier cycle, qui a offert l'année dernière 18,6 millions de dollars à 4 150 étudiants de tous les coins du Canada. Les fonds permettent aux étudiants de travailler dans un laboratoire d'université ou dans une entreprise. Ils obtiennent 4 500 $ du programme et un supplément minimum de 25 p. 100 de l'université ou de l'entreprise pour une période de quatre mois. Voilà le genre d'expérience qui incite les étudiants à s'orienter vers les sciences et le génie. S'ils peuvent acquérir une certaine expérience pratique au premier cycle, cela les encourage à faire des études de maîtrise et peut-être de doctorat.

Le sénateur Ogilvie : Je vais poursuivre dans la même veine. Je vous remercie de votre réponse. Je sais que le CRSNG a fait beaucoup d'efforts pour inciter les membres du corps enseignant à collaborer à des programmes plus importants. Le programme de l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard fait intervenir une organisation de ce genre. Je suis également conscient des bourses d'été et des autres moyens de soutien des étudiants que vous avez mentionnés. Toutefois, pour s'en prévaloir, les étudiants doivent trouver quelqu'un qui a obtenu des fonds afin de réaliser un programme actif de recherche.

Je reviens à l'idée d'excellence. Je pose la question parce que les universitaires qui travaillent surtout dans un établissement de premier cycle n'ont généralement pas accès aux bourses doctorales ou postdoctorales fortement axées sur la recherche. Ce n'est pas nécessairement parce que leurs recherches ne sont pas d'un calibre suffisant. C'est simplement que la façon de mesurer ce calibre, en s'appuyant sur la fréquence des publications et d'autres mesures de même nature, ne leur permet pas de concurrencer directement ceux qui travaillent pour des établissements beaucoup plus grands dotés de programmes de recherche nettement plus étendus.

I urge that we look at that aspect of the undergraduate situation, because we have concerns about the declining numbers of Canadian students going on to doctoral and other programs in certain key areas. I would submit that we really do need to take a slightly different look at how we fund research programs at the undergraduate level. I would not for a moment suggest that we not be looking at quality, but more the way in which we measure quality in terms of frequency of publication over time and the time to conclusion itself, and there are a number of factors. We must not overlook the importance of motivating young Canadians at the undergraduate level in these institutions to be able to go on to further scientific and other professional careers.

Ms. McCuaig-Johnston: You open up a very important issue when you look at the measurement of performance in research. It is absolutely right that patents and papers are the olden-days way of measuring. They still exist, and they are still highly valued in the research community, but when you are talking about innovation, you have to be much more expansive and creative about what you are looking for in the behaviour of professors in their partnerships, in the way they collaborate and their contributions in the networks of centres of excellence and similar contexts. All universities are looking at this now.

I know the other councils have looked at this too, and at NSERC, in our peer review process, we have been changing how we look at what is valued and how we assess interdisciplinary work, because sometimes it is a matter of taking researchers from one discipline and matching them up with quite a different discipline. There must be flexibility in the membership of peer review committees and what exactly they are measuring.

Mr. Chartrand: It is absolutely imperative that we tackle this, because innovation is important. There has certainly been recognition, and the National Institutes of Health, NIH, has had a number of papers on this, of the fact that when we are supporting big research, we have a tendency to support conservative research as opposed to innovative research. There is a lot of innovation in these smaller universities, if for no other reason than they have to be innovative; they do not have a choice. To capture this, there are new ways to look at the evaluation, and some of them are very ingenious. One has been promoted by the Bill & Melinda Gates Foundation, and we are looking into it. It is basically an anonymous grant proposal where the evaluators do not know the researcher's name or track record or location, and they have to judge the innovation of his or her ideas. It is a form of a catalyst grant. Once that part gets going, maybe it is worth investing more into it in a second step.

Ms. Yasmeen: To echo my colleagues' comments, part of our program architecture renewal is exactly to look at how best to evaluate multiple forms of scholarly contribution and broaden out the training of our committees as well as who sits on those committees, and that is absolutely central. Looking at the alternative forms of peer review is worth doing for all three

Je vous exhorte à considérer cet aspect des établissements de premier cycle. Nous nous inquiétons de la baisse du nombre d'étudiants canadiens inscrits à des programmes de doctorat et à d'autres programmes spécialisés. Je soutiens que nous avons vraiment besoin de modifier légèrement notre façon de financer les programmes de recherche au premier cycle. Je ne suggère absolument pas de faire abstraction de la qualité. J'aimerais simplement qu'on tienne compte de la façon de mesurer cette qualité en fonction de la fréquence des publications, de la durée des recherches et d'un certain nombre d'autres facteurs. Nous ne pouvons pas sous-estimer l'importance de motiver les jeunes étudiants du premier cycle pour les inciter à faire des études supérieures et à embrasser des carrières scientifiques et professionnelles.

Mme McCuaig-Johnston : Vous soulevez une question très importante concernant la façon de mesurer la performance en recherche. Il est absolument vrai que la vieille façon de procéder était fondée sur les brevets et les publications. Ces éléments existent encore et ont toujours une grande valeur dans la communauté de la recherche. Toutefois, quand on parle d'innovation, il faut faire preuve d'une plus grande imagination quant à ce qu'on cherche dans le comportement des professeurs, leurs partenariats, leur façon de collaborer et leur contribution à des réseaux de centres d'excellence et à des contextes du même ordre. Toutes les universités ont maintenant adopté ce modèle.

Je sais que les autres conseils y ont également pensé. Au CRSNG, nous avons, dans le cadre de notre processus d'examen par les pairs, modifié la façon d'évaluer le travail interdisciplinaire parce qu'il faut parfois prendre des chercheurs d'une discipline et trouver des correspondances dans des disciplines très différentes. La composition des comités d'examen par les pairs doit être assez souple, il faut déterminer avec précision ce que ces comités mesurent.

M. Chartrand : Il est impératif d'affronter ce problème car l'innovation est importante. Il est certainement admis — les National Institutes of Health des États-Unis ont produit un certain nombre de documents à ce sujet — que lorsqu'il est question d'appuyer de grands travaux de recherche, on a tendance à choisir les recherches classiques par opposition à des recherches novatrices. Il y a beaucoup d'innovation dans les petites universités, ne serait-ce que parce qu'elles n'ont pas d'autre choix que de se montrer innovatrices. Pour en tenir compte, il y a de nouveaux moyens d'évaluation, parfois très ingénieux. Nous examinons actuellement l'un de ces moyens, qui est préconisé par la Fondation Bill & Melinda Gates. Il s'agit essentiellement de propositions anonymes qui sont confiées à des évaluateurs ne connaissant rien des auteurs, de leurs réalisations ni de leur établissement. Les évaluateurs doivent simplement juger le caractère novateur des idées exposées. C'est en quelque sorte une subvention de catalyse. Une fois la première évaluation terminée, on détermine dans une seconde étape s'il vaut la peine d'investir davantage dans la proposition.

Mme Yasmeen : Pour faire suite aux observations de mes collègues, je dirais que le renouvellement de l'architecture de nos programmes nous permet justement d'aborder la meilleure façon d'évaluer de multiples formes de contributions, d'élargir la formation de nos comités et d'en examiner la composition. Cela est absolument essentiel. Il vaut vraiment la peine que les

councils. The other example I would suggest is the work in the U.S. of Imagining America, which is a whole consortium looking at the impact of arts and humanities in public life and finding a way to value that within the peer or expert review process.

Senator Cordy: Today's discussion about research is very interesting. Our committee is studying access to post-secondary education, so if we look at research from that perspective, we look at how a university creates the right balance between teaching and research. Research can certainly bring dollars into a university, but you have to create that balance. The program to fund undergraduate students is excellent. Has it been in place long enough to do any research on whether this actually whets the appetite of the undergraduate students so that those who are involved with undergraduate research are more likely to go on to master's degrees, doctorates or post-doctoral studies after they get an initiation at first or second year university? Maybe it is because I am from a small province, but I have also heard that sometimes the smaller universities feel they are at a disadvantage, when it comes to getting some of the really large grants, compared to the larger universities that have more facilities on site.

Ms. McCuaig-Johnston: I could respond to your point on the undergraduate research awards. Indeed, we have just completed an evaluation of that program, and I can provide a copy to the committee. It found that 90 per cent of the respondents, the students, found their experience under the program to be good to outstanding. A majority felt that they had acquired substantive research and development skills. Interest in R&D was higher for 80 per cent of the respondents. They found that the industrial partners provided a stimulating work environment, as well as good supervision and instruction, and 76 per cent said that on the basis of this experience they planned to go on to do a post-graduate degree, and 28 per cent said they would be staying in school longer because of their experience with the Undergraduate Student Research Awards Program. That is from a survey of the students about what they felt they got from that program.

Mr. Chartrand: Even earlier than that, a couple of years ago CIHR launched a program called Synapse where we enrolled quite a number of researchers as mentors for high school students. Upwards of 3,000 mentors have signed up to train high school students. Judging from the reaction of students, it is influential in their outlook on undergraduate and graduate studies.

Ms. Yasmeen: SSHRC allows for the support of undergraduate students as research assistants within our grants. Unfortunately, we do not have a similar initiative as that of our sister councils in undergraduate awards. We do not have the resources for that, although we want to move if that direction if possible. It is worth doing, and our council has reiterated that to us several times.

trois conseils envisagent des formes différentes d'examen par les pairs. L'autre exemple que je propose concerne le programme américain *Imagining America*, qui comprend tout un consortium chargé d'examiner les incidences des arts et des sciences humaines sur la vie publique et de trouver des moyens d'en tenir compte dans le contexte du processus d'examen par les pairs ou par des experts.

Le sénateur Cordy : Notre discussion d'aujourd'hui sur la recherche est très intéressante. Notre comité étudie l'accès à l'éducation postsecondaire. Pour examiner la recherche sous cet angle, nous nous efforçons de déterminer de quelle façon l'université trouve un juste équilibre entre l'enseignement et la recherche. La recherche peut certainement rapporter de l'argent à l'université, mais celle-ci doit réaliser l'équilibre nécessaire. Le programme visant à financer des étudiants de premier cycle est excellent. Toutefois, existe-t-il depuis assez longtemps pour qu'il soit possible de dire si les étudiants qui ont fait de la recherche de premier cycle sont plus susceptibles que les autres de faire une maîtrise ou un doctorat ou encore d'entreprendre des études postdoctorales après avoir été initiés à la recherche au cours de leur première ou de leur deuxième année d'université? C'est peut-être parce que je viens d'une petite province, mais j'ai entendu dire que, lors de l'attribution des très grandes subventions, les petites universités se sentent parfois défavorisées par rapport aux grandes qui ont plus d'installations sur place.

Mme McCuaig-Johnston : Je peux répondre à votre question concernant les bourses de recherche de premier cycle. Nous venons en fait de terminer une évaluation de ce programme. Je peux fournir au comité un exemplaire du rapport. Celui-ci révèle que 90 p. 100 des étudiants qui ont répondu ont jugé que l'expérience acquise dans le cadre du programme était bonne à exceptionnelle. La majorité croyait avoir acquis des compétences de base en recherche-développement. Pour 80 p. 100 des répondants, l'intérêt porté à la R-D avait augmenté. Les participants ont trouvé que les partenaires industriels leur ont assuré un environnement de travail stimulant, une bonne supervision et une bonne formation. De plus, 76 p. 100 ont dit que, se fondant sur cette expérience, ils avaient l'intention d'obtenir un diplôme d'études supérieures, et 28 p. 100 ont affirmé qu'ils étudieraient plus longtemps à cause de leur participation au Programme de bourses de recherche de premier cycle. Ces chiffres sont tirés de l'enquête menée auprès des étudiants pour connaître leur avis sur le programme.

M. Chartrand : Même avant cela, les IRSC avaient lancé, il y a deux ans, un programme appelé Synapse dans le cadre duquel nous avions recouru à un grand nombre de chercheurs pour qu'ils servent de mentors à des étudiants de niveau secondaire. Plus de 3 000 chercheurs avaient offert leurs services. D'après la réaction des étudiants, l'expérience avait influencé leur perception des études de premier cycle et des études supérieures.

Mme Yasmeen : Le CRSHC permet aux bénéficiaires de subventions de financer des étudiants de premier cycle à titre d'adjoints de recherche. Malheureusement, nous n'avons pas des programmes de bourses de premier cycle semblables à ceux des autres conseils. Nous n'avons pas les moyens d'établir de tels programmes, même si nous souhaitons nous orienter dans cette direction si possible. Il serait utile de le faire. Notre conseil nous l'a dit à plusieurs reprises.

Our president, Chad Gaffield, sees the worlds of teaching and research as interrelated: Good research nourishes the teaching environment and vice versa. The undergraduate degree is increasingly becoming a research-oriented degree, with problem-based learning and that sort of approach. We are a long way away from the old-fashioned rote learning — open your head, pour in facts and learn everything you need to know by reading a particular book. Mr. Gaffield likes to say, "You do not learn to play tennis by reading books about tennis. You learn to play tennis by playing tennis."

Increasingly, we understand that one learns these fields of social sciences and humanities, health or natural sciences and engineering by doing it and engaging directly in the research. That needs to happen as early as possible in the process. Teaching is evolving, and that is, indeed, becoming the case. That is to be encouraged.

Senator Cordy: Regarding the idea of involvement of the private sector in university-level research, we read about other countries where the private sector seems more ready to offer money for research at the university level. Should we provide incentives, through tax incentives or whatever, so that private industry is not as reluctant to become involved at the university? Are private sector companies more likely to become involved in health or science and engineering than in the humanities and social sciences? Ms. Yasmeen gave an indication earlier of banks and private sector organizations that are coming to the forefront to help in the social sciences and humanities. Are they more likely to become involved in something where they can see a financial benefit to their industry if they support research in engineering or health?

Ms. McCuaig-Johnston: NSERC's Strategy for Partnerships and Innovation, which we launched in December, is directed to that exact challenge. We are starting to see companies become more enthused about partnering with universities. In the past, we have had the Collaborative Research and Development Grants program, which supports substantive partnerships to the tune of several million dollars per partnership.

A smaller program is aimed at small and medium-sized companies. It is already receiving significant support. The Networks of Centres of Excellence, NCE, has been in place since 1989 and has to a large extent had company involvement through the years.

Business-led Networks of Centres of Excellence is much newer. That is an innovation to get companies to set the agenda for research done in the companies and in the universities for true network collaboration. These are business-led networks, which like the classic NCE, connect all the researchers in a particular discipline across Canada, not only physically in one centre. The business-led networks are powerful. We are starting to see strong company participation and take-up of those initiatives.

Notre président, Chad Gaffield, croit que les mondes de l'enseignement et de la recherche sont étroitement liés : une bonne recherche renforce l'environnement d'enseignement, et vice-versa. Le diplôme de premier cycle est de plus en plus orienté sur la recherche grâce à l'enseignement fondé sur la résolution des problèmes et ce genre d'approche. Nous sommes très loin de l'apprentissage par mémorisation consistant à s'ouvrir l'esprit, à enregistrer des faits et à apprendre tout ce qu'il faut en lisant tel ou tel ouvrage. M. Gaffield dit souvent : « On n'apprend pas à jouer au tennis en lisant des livres sur le tennis. On apprend le tennis en jouant au tennis. »

Nous comprenons de plus en plus que l'apprentissage en sciences sociales et humaines, en santé, en sciences naturelles et en génie se fait par la pratique et par une participation directe à la recherche. Cela doit se produire aussitôt que possible dans le processus. L'enseignement évolue. C'est certainement le cas. Il faut l'encourager.

Le sénateur Cordy : Au sujet de la participation du secteur privé à la recherche universitaire, nous avons lu des textes selon lesquels il y a d'autres pays où le secteur privé est plus disposé que chez nous à financer des travaux de recherche dans les universités. Devrions-nous offrir des encouragements fiscaux et autres pour inciter les entreprises à aider les universités? Les entreprises privées sont-elles plus susceptibles de financer des travaux en santé, en sciences ou en génie que dans les sciences sociales et humaines? Mme Yasmeen a parlé tout à l'heure de banques et d'organismes privés qui prennent l'initiative d'offrir de l'aide dans le domaine des sciences sociales et humaines. Sont-ils plus susceptibles de financer des travaux en santé ou en génie pouvant être avantageux pour leur secteur?

Mme McCuaig-Johnston : La Stratégie du CRSNG en matière de partenariats et d'innovation, que nous avons lancée en décembre, vise justement à affronter ce problème. Nous commençons à voir des entreprises s'enthousiasmer pour des partenariats avec des universités. Dans le passé, nous avions le programme des Subventions de recherche-développement coopérative, qui appuyait d'importants partenariats en avançant des montants pouvant atteindre plusieurs millions de dollars.

Nous avons un programme de moindre envergure destiné aux PME, qui fait déjà l'objet d'un appui assez important. Les Réseaux de centres d'excellence existent depuis 1989 et ont réussi dans une large mesure à encourager les entreprises à participer.

Les Réseaux de centres d'excellence dirigés par l'entreprise sont beaucoup plus récents. Il s'agit d'une innovation visant à amener les entreprises à fixer les objectifs de la recherche faite dans les sociétés et les universités dans le cadre d'une vraie collaboration en réseau. Ce sont des réseaux dirigés par l'entreprise qui, comme les réseaux classiques, regroupent tous les chercheurs d'une discipline particulière au Canada, sans qu'ils travaillent tous dans un même centre. Les réseaux dirigés par l'entreprise sont puissants. Nous commençons à voir une participation de plus en plus forte des sociétés à ces initiatives.

Mr. Chartrand: In the case of health research, there are three main sectors — pharmaceutical, biotechnology and medical devices companies. The sector most likely to invest in research is the pharmaceutical companies.

It has been a struggle for them in recent years because branches in Canada may have their headquarters elsewhere. It may also be more cost competitive to conduct research elsewhere. Particularly in the case of clinical trials, it is less costly and easier to recruit patients in countries like China and India than it is in Canada. It is a question of population and cost.

Encouraging business involvement has been difficult. We need to reposition ourselves with regards to what we have to offer to the pharmaceutical industry in research. The high quality of our research they cannot easily find elsewhere. Canada has a strong pre-clinical trial research community. That is part of the dialogue we have had with the pharmaceutical industry, in which they are quite interested.

Ms. Yasmeen: Over the last few years, we were invited to participate in dialogues organized by Philanthropic Foundations Canada in collaboration with universities and several private sector partners interested in looking at some of the tax laws. There were discussions about providing incentives for philanthropic foundations in the private sector to invest in the research agenda. I am not an expert on that, but I understand that has been an issue over the years and is worth looking at.

Investment by the private sector into the world of research is an exchange of value. We see a huge appetite for involvement, whether you talk about financial or in-kind contributions. We should not discount the importance of in-kind contributions — collaborators providing time, space or executives to be involved in a project.

Our community sometimes thinks of itself as not as well endowed compared to health or natural sciences and engineering when it comes to private-sector collaboration. However, we have seen much interest emerging in our grants in recent years, including small- and medium-sized enterprises. Fifth Town Artisan Cheese Company in Prince Edward County is working with Yolande Chan at Queen's University. They see that connection as worth their time to be involved in a regional economic development project.

It is an exchange of value that should be expressed. We should look at the largest possible expression of an exchange of value between the research world and the private sector.

Senator Dyck: Since our committee is interested in access to education, I could not help but think back to the days when I started out at university. I was living on welfare and I had scholarships. I was fortunate in my second year to get a job working for a professor in the department of chemistry. He likely had an NSERC award. The next year I got a summer job with a professor in the department of biochemistry who also had a Medical Research Council award, as it was in those days.

M. Chartrand : Dans le cas de la recherche en santé, nous avons trois grands secteurs, les produits pharmaceutiques, la biotechnologie et les dispositifs médicaux. Le secteur le plus susceptible d'investir dans la recherche est celui des compagnies pharmaceutiques.

Ce secteur a connu des difficultés ces dernières années parce que les succursales canadiennes peuvent relever d'un siège social situé ailleurs qu'au Canada. Il peut aussi être plus avantageux de faire de la recherche ailleurs. Surtout dans le cas des essais cliniques, il est moins coûteux et plus facile de recruter des patients dans des pays comme la Chine et l'Inde qu'au Canada. C'est une question de population et de coût.

Il a été difficile d'encourager les entreprises à participer. Nous devons repenser notre position quant à ce que nous avons à offrir à l'industrie pharmaceutique dans le domaine de la recherche. Notre recherche est d'une qualité que l'industrie ne peut pas facilement trouver ailleurs. Le Canada a une forte communauté de recherche dans le domaine des essais précliniques. Cela fait partie du dialogue que nous avons établi avec l'industrie pharmaceutique, qui s'est montrée très intéressée.

Mme Yasmeen : Au cours des dernières années, nous avons été invités à participer à des dialogues organisés par Fondations philanthropiques Canada en collaboration avec les universités et plusieurs partenaires du secteur privé qui souhaitaient examiner certaines mesures fiscales. Il y a eu des discussions sur la possibilité d'offrir des encouragements aux fondations philanthropiques pour les inciter à investir dans la recherche. Je ne suis pas une experte de ce domaine, mais je crois savoir que cette question a fait l'objet d'examens au fil des ans et qu'elle vaut la peine qu'on s'y attarde.

L'argent investi par le secteur privé dans le monde de la recherche a une valeur d'échange. Il y a une très forte volonté de participer, qu'on parle de contributions en espèces ou en nature. Nous ne devrions pas sous-estimer l'importance des contributions en nature, sous forme de collaborateurs qui offrent du temps, des locaux ou des cadres chargés de participer à des projets.

Notre communauté considère parfois qu'elle est moins favorisée que les secteurs de la santé, des sciences naturelles ou du génie pour ce qui est de la collaboration du secteur privé. Toutefois, l'intérêt pour nos subventions s'est accru dans les dernières années, notamment parmi les PME. La société Fifth Town Artisan Cheese de l'Île-du-Prince-Édouard collabore avec Yolande Chan, de l'Université Queen's. Elle considère ce lien assez important pour participer à un projet de développement économique régional.

C'est un échange de valeurs qu'il faut mentionner. Nous devrions trouver des moyens d'exprimer de la manière la plus vaste possible cet échange entre le monde de la recherche et le secteur privé.

Le sénateur Dyck : Puisque notre comité s'intéresse à l'accès à l'éducation, je ne peux pas m'empêcher de penser à l'époque où j'ai commencé mes études à l'université. Je vivais de l'aide sociale et des bourses que j'obtenais. J'ai eu la chance, en deuxième année, de travailler pour un professeur du département de chimie. Il avait probablement obtenu une subvention du CRSNG. L'année suivante, j'ai eu un emploi d'été auprès d'un professeur du département de biochimie qui avait, lui aussi, obtenu une subvention du Conseil de recherches médicales, comme on l'appelait alors.

The financial barrier is a big one for many students. Before I was summoned to the Senate, I was the Associate Dean of Graduate Studies at the University of Saskatchewan. I had the pleasure and honour to work with many graduate students across campus. The vast majority often came with problems regarding time to completion and money. Because they were running out of money, they often had to work part-time, which made it more difficult to complete their studies.

My questions are related to access to financing and the scholarships provided to students by your organizations. What is the success rate of applications? Ms. Yasmeen said it was 7 per cent. Do the graduate scholarships last long enough? For example, is a graduate scholarship to complete a master's degree for one year or two years? It is unfortunate that many master's degree students take too long to complete their studies — close to three years, which is about twice as long as it should take. I want to know about the adequacy of funding and the success rates.

Ms. Yasmeen: We fund about 7 per cent of graduate students in the social sciences and humanities. Regarding the length of awards, the Canada Graduate Scholarships Master's Awards are for one year, if I am not mistaken, which is the same for all three councils; the Canada Graduate Scholarships Doctoral Awards are three or four years; and the SSHRC doctoral awards are four years. The Vanier Canada Graduate Scholarships are three years, if I am not mistaken; but I will have to ask my colleagues.

We had an evaluation, but I am not sure whether a correlation was drawn between length of funding and completion. My understanding is that the finding of a direct relationship between the length of award and completion was inconclusive. I will defer to my colleagues to go into greater detail. Certainly, access to funding is extremely important.

Ms. McCuaig-Johnston: The post-graduate scholarships at the master's level are $17,300 per year; the doctoral scholarships are $21,000 per year; and the industrial scholarship is $15,000 per year plus a minimum top-up of $6,000 per year. As I mentioned, NSERC funds 43 per cent of eligible post-doctoral students.

Mr. Chartrand: We have to consider that we are funding students through two streams. One is directly; the students apply to us, and we support them directly through awards. More students are supported through grants awarded to researchers. To determine the precise success rate of the students, we would have to factor in that a number of them are supported by grants.

It is a very good way to support students because you develop an association between a good training lab and students in need of training. In Canada, graduate students are an absolute necessity for researchers to conduct their research, more so than post-doctoral fellows, which would be more the case in the United States.

Beaucoup d'étudiants sont confrontés à l'obstacle financier. Avant d'être appelé au Sénat, j'étais doyen associé des études supérieures à l'Université de la Saskatchewan. J'ai eu le plaisir et l'honneur de travailler avec de nombreux étudiants des deuxième et troisième cycles. En grande majorité, ils venaient me voir pour me parler d'argent et du temps qu'il leur fallait pour finir leurs études. Comme ils étaient à court d'argent, ils devaient souvent travailler à temps partiel et avaient donc de la difficulté à finir leurs études.

Ma question porte sur l'accès des étudiants au financement et aux bourses de vos conseils. Quel est le taux d'approbation des demandes? Mme Yasmeen a parlé de 7 p. 100. Les bourses d'études supérieures ont-elles une durée suffisante? Par exemple, une bourse de maîtrise dure-t-elle un an ou deux? Il est regrettable que beaucoup d'étudiants de maîtrise mettent trop longtemps à finir leurs études, souvent près de trois ans, ce qui représente le double du temps nécessaire. J'aimerais donc savoir si le financement est suffisant et connaître les taux de succès.

Mme Yasmeen : Nous finançons environ 7 p. 100 des étudiants des deuxième et troisième cycles en sciences sociales et humaines. Quant à la durée des bourses, les bourses d'études supérieures au niveau de la maîtrise ont une durée d'un an. Sauf erreur, cette durée est la même pour les trois conseils. Les bourses d'études supérieures au niveau du doctorat sont de trois ou quatre ans, et les bourses doctorales du CRSNG sont de quatre ans. Si je me souviens bien, les bourses d'études supérieures du Canada Vanier ont une durée de trois ans, mais il faudrait que je le confirme auprès de mes collègues.

Nous avons eu une évaluation, mais je ne suis pas certaine qu'il a été possible d'établir une corrélation entre la durée du financement et l'obtention du diplôme. À ma connaissance, on n'a pas pu établir une relation directe d'une façon concluante. Mes collègues pourront peut-être donner plus de détails à ce sujet. Il est certain que l'accès au financement est extrêmement important.

Mme McCuaig-Johnston : Les bourses d'études supérieures au niveau de la maîtrise s'élèvent à 17 300 $ par an, tandis que les bourses industrielles sont de 15 000 $ par an avec un complément minimum de 6 000 $ par an. Comme je l'ai mentionné, le CRSNG finance 43 p. 100 des stagiaires postdoctoraux admissibles.

M. Chartrand : Il ne faut pas perdre de vue que nous finançons les étudiants de deux façons différentes. Dans le premier cas, le financement est direct : les étudiants présentent une demande et obtiennent directement une bourse. Toutefois, la plupart des étudiants sont financés dans le cadre des subventions accordées aux chercheurs. Pour déterminer le taux exact de succès des étudiants, il faudrait tenir compte de ceux qui profitent des subventions aux chercheurs.

C'est un très bon moyen d'appuyer les étudiants parce qu'il crée un lien entre eux et un bon laboratoire de formation. Au Canada, les étudiants des deuxième et troisième cycles sont absolument indispensables aux chercheurs pour mener à bien leurs travaux. À cet égard, ils jouent un rôle plus important que les stagiaires postdoctoraux. Cette situation est inversée aux États-Unis.

There are multiple ways to support students. We have instituted new programs, recognizing that we had to not only create new environments of research but also give the opportunity to students who did not necessarily fit the mould to receive support from other programs. I referred to the student training initiative, in which we create an environment by asking a number of researchers to come together to provide a training environment for graduate students. They select the student to be supported. This can be done by using various approaches.

Senator Dyck: Although you have presented separately the number of students who receive scholarships and the number who are supported by awards to their respective professors, you will probably find that the two are linked. The department likely will select students who have a scholarship, make them an offer to top up their scholarship, and at the end of their scholarship, if they have not completed, they can fund it through an award made to that professor or that department. They are not two completely different categories.

The research unit where I worked for many years was supported by the provincial ministry of health. For a number of years, until 1987, we were able to provide funds and hire students. We did not call them students on the form. They were hired as Level 1 half-time technical staff, I believe.

Is a similar program available within the federal health department? I know Heath Canada and other departments have quite large numbers of scientific people. Some years back, I sat on the Science Advisory Board of Health Canada. The First Nations and Inuit Health Branch of Health Canada had a large cadre of scientists doing amazing things. Is a program available so they can partner with university professors to apply for grants or to train students?

Mr. Chartrand: Absolutely. My wife works at Health Canada, so I know about joint programs between universities and Health Canada and research to train students. A number of students are in various labs.

Senator Dyck: With regard to access and diversity, some programs were geared to increasing the enrolment of Aboriginals in science programs. Could someone elaborate on the kinds of programs available to increase the representation of Aboriginal students?

Ms. Yasmeen: SSHRC's approach to Aboriginal research has been to support work by and with First Nations, Metis and Inuit communities. Within our Aboriginal research pilot program, the world's first program designed along those lines, we were pleased to be able to support many undergraduate and graduate students within those grants. I would say that has been a huge step forward.

Il y a de multiples façons d'aider les étudiants. Nous avons institué de nouveaux programmes, non seulement pour créer de nouveaux environnements de recherche, mais aussi pour offrir une occasion aux étudiants qui ne répondent pas nécessairement aux critères d'autres programmes. J'ai parlé de l'initiative de formation des étudiants dans le cadre de laquelle nous invitons un certain nombre de chercheurs à se réunir pour offrir un environnement de formation à des étudiants des deuxième et de troisième cycles. Ils choisissent ceux qu'ils veulent appuyer en recourant à différentes méthodes.

Le sénateur Dyck : Même si vous avez présenté séparément le nombre d'étudiants qui reçoivent des bourses directes et le nombre de ceux qui profitent des subventions offertes à leurs professeurs, vous constaterez probablement que les deux nombres sont reliés. Le département choisit vraisemblablement les étudiants qui ont une bourse et leur fait une offre pour leur permettre d'avoir un revenu complémentaire. À l'expiration de leur bourse, s'ils n'ont pas fini leurs études, ils peuvent être financés sur la subvention accordée au professeur ou au département en cause. Les deux catégories ne sont pas complètement distinctes.

L'unité de recherche pour laquelle j'ai travaillé pendant des années était appuyée par le ministère provincial de la Santé. Jusqu'en 1987, nous avions réussi à obtenir des fonds et à engager des étudiants. Sur le formulaire, nous ne disions pas qu'ils étaient étudiants. Je crois qu'ils étaient inscrits comme techniciens à temps partiel de niveau 1.

Y a-t-il un programme semblable au ministère fédéral de la Santé? Je sais que Santé Canada et d'autres ministères ont d'importants effectifs scientifiques. Il y a quelques années, j'ai siégé au Conseil consultatif des sciences de Santé Canada. La Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits du ministère employait un grand nombre de scientifiques qui faisaient des choses vraiment étonnantes. Y a-t-il un programme qui leur permette de former des partenariats avec des professeurs d'université pour demander des subventions ou pour former des étudiants?

M. Chartrand : Absolument. Ma femme travaille pour Santé Canada. Je sais donc que le ministère a des programmes conjoints avec les universités et qu'il y a des recherches destinées à former des étudiants. Il y a un certain nombre d'étudiants dans les différents laboratoires.

Le sénateur Dyck : En ce qui concerne l'accès et la diversité, certains programmes avaient pour objet d'accroître l'inscription des Autochtones dans les programmes scientifiques. Est-ce que l'un des témoins peut nous parler des programmes mis en place pour augmenter la représentation des étudiants autochtones?

Mme Yasmeen : En ce qui concerne les Autochtones, l'approche du CRSHC consiste à appuyer le travail des Premières nations, des Métis et des Inuits et à collaborer avec eux. Dans le cadre de notre Programme de recherche pilote Réalités autochtones, qui est le premier du monde à être conçu de la sorte, nous avons été heureux d'appuyer de nombreux étudiants de tous les cycles. Je dirais que c'était un énorme pas en avant.

Currently, we are looking at developing a broader Aboriginal strategy in our new programs as we reinvent them to encompass the principles of such an approach throughout our funding streams.

Mr. Chartrand: Under CIHR, we have the Institute of Aboriginal Peoples' Health, which has created a program called Network Environments for Aboriginal Health Research. One objective of NEAHR is to provide an appropriate environment and resources to encourage Aboriginal students to pursue careers in health research. There are nine such centres across Canada. They have been remarkably successful in recruiting and supporting students.

Ms. McCuaig-Johnston: Similarly, NSERC has the Aboriginal Ambassadors in the Natural Sciences and Engineering Supplement Program, which encourages Aboriginal students and fellows to apply at both the undergraduate and the master's levels.

Senator Greene: I have been mulling over Senator Ogilvie's point about students at small universities being disadvantaged with respect to receiving NSERC awards because they attend undergraduate universities. I have a lot of sympathy for that point, but let me try a different angle on the same question.

Over the past couple of hours, we have had many submissions on the need to bring over more international students, to increase that component. It is good for the students and good for Canada.

Perhaps one of the reasons we are having trouble doing that is that our universities, as good as many of them are, do not have the same international reputation that many universities in Europe and the United States have. Especially in the United States, universities have access to incredible amounts of private funding for research, scholarships, et cetera.

I would suggest one of our goals ought to be to make our large, successful universities even larger and more successful. Therefore, you should not change your criteria with regard to NSERC awards at all.

Ms. McCuaig-Johnston: Indeed, we are recognizing that Canada needs to come up to an international bar of excellence. We do 2 per cent of the world's research in Canada, so obviously we do not have a corner on most of the research capacity. We have a lot of international competition, not just for our research but also for our students going abroad. They will go elsewhere if we do not have capacity in Canada at a high level of excellence to keep them in Canada and, ideally, to attract others from around the world.

That is very much behind the Canada Excellence Research Chairs that were announced recently. It is also behind the recent changes to the Discovery Grants process. In addition to providing more funding for those who demonstrate that they are at an advanced level of excellence, we have accelerators for researchers

Nous élaborons en ce moment une stratégie autochtone plus vaste à appliquer dans nos nouveaux programmes, à mesure que nous les repensons pour mettre ces principes en application dans toutes nos initiatives de financement.

M. Chartrand : Aux IRSC, nous avons l'Institut de la santé des Autochtones qui a établi un programme appelé Environnement réseau pour la recherche sur la santé des Autochtones. L'un des objectifs de ce programme est de créer un environnement adéquat et de fournir des ressources suffisantes pour encourager les étudiants autochtones à embrasser une carrière de recherche en santé. Nous avons neuf centres de ce genre au Canada. Ils ont remarquablement réussi à recruter et à appuyer des étudiants.

Mme McCuaig-Johnston : De son côté, le CRSNG a le Programme de suppléments pour ambassadeurs autochtones des sciences naturelles et du génie, qui encourage des étudiants et des stagiaires autochtones à poser leur candidature aux niveaux du premier cycle et de la maîtrise.

Le sénateur Greene : Je pensais à la question soulevée par le sénateur Ogilvie au sujet des étudiants des petites universités qui seraient défavorisés lors de l'attribution des bourses et des subventions du CRSNG parce qu'ils font des études de premier cycle. Je sympathise avec lui, mais je voudrais aborder la même question sous un angle différent.

Au cours des deux dernières heures, nous avons beaucoup entendu parler de la nécessité d'attirer davantage d'étudiants étrangers parce que c'est avantageux à la fois pour les étudiants et pour le Canada.

Il est possible que nous ayons de la difficulté à le faire parce que nos universités, aussi bonnes qu'elles soient, n'ont pas la même réputation internationale que les grandes universités d'Europe et des États-Unis. Surtout aux États-Unis, les universitaires ont accès à des fonds privés quasi illimités pour la recherche, les bourses, et cetera.

Je crois que l'un de nos objectifs devrait consister à aider nos grandes universités qui réussissent bien à devenir encore plus grandes et à avoir encore plus de succès. Par conséquent, vous ne devriez rien changer aux critères d'attribution des bourses et subventions du CRSNG.

Mme McCuaig-Johnston : Nous reconnaissons en effet que le Canada doit se maintenir à un niveau international d'excellence. Nous faisons 2 p. 100 de la recherche mondiale. Il est donc évident que nous n'avons pas le monopole dans le domaine des capacités de recherche. Nous devons affronter une sérieuse concurrence internationale non seulement pour notre recherche, mais aussi pour nos étudiants que nous risquons de perdre. Ils iront ailleurs si nous ne leur offrons pas la possibilité de travailler au Canada à un niveau d'excellence très élevé. Nous avons besoin de capacités pour les garder au Canada et, dans l'idéal, pour attirer d'autres éléments brillants venant d'ailleurs.

C'est justement la raison d'être des chaires d'excellence en recherche du Canada, qui ont récemment été annoncées. Cela explique aussi les récents changements apportés au processus du Programme de subventions à la découverte. En sus des fonds supplémentaires attribués à ceux qui prouvent qu'ils sont à un

who are just at the point of a breakthrough — they are about to do something significant; they have a team with them; but they need an added boost to get through that and to rise up to that standard of excellence.

We are very much attuned to these international standards and are trying to shape our programs so that they will help Canada progress to that high level of international standards. At the same time, we recognize that there is research that has to be done at all levels in Canada, in all universities.

It might surprise you to learn of the contribution of smaller, teaching universities, one might call them, to major areas of research in Canada that are a priority. Oil sands research is a good example. It is very topical to make the oil sands much more environmentally sound, to reduce the environmental footprint and to reduce dramatically the amount of water used in the oil sands. Which are among the top universities contributing to oil sands research? Obviously, the University of Alberta and the University of Calgary, but also Trent University is contributing. It is a smaller university, but it has expertise in water and is a major contributor to oil sands environmental research.

You can see from that example that medium-sized and smaller universities do have capacities, even when they are teaching-focused on significant research agendas in Canada.

Mr. Chartrand: I would like to raise a point with regard to attracting foreign students in Canada. Certainly in health research, first and foremost, it will be the lab — the researcher and his team, wherever he happens to be.

I was a professor and researcher at the Université de Sherbrooke for seven years and at the Université de Montréal for 20 years. In Sherbrooke, which is not necessarily well-known in Europe, I could attract students from France, Italy and Spain, as well as from Great Britain and the United States; it was the same at the Université de Montréal.

The problem, though, was that the tuition for these foreign students was prohibitive in most cases. Even though I could pay them through my grants, as a regular student, they could not afford the tuition.

The Chair: I thought your question was interesting. I am not sure you captured the same thing Senator Ogilvie was trying to get at. Do you want to clarify that?

Senator Ogilvie: Thank you. I would not want to be interpreted as attacking the funding of our larger institutions. Indeed, I would argue that we do need to have powerful, multi-faceted, research-intensive institutions in this country, and I will be the first to support that level of activity.

niveau avancé d'excellence, nous avons des suppléments d'accélération à l'intention des chercheurs qui sont sur le point de faire une importante percée. Ils vont probablement réaliser quelque chose d'important. Ils ont une équipe qui travaille avec eux, mais ils ont besoin d'un coup de pouce pour franchir une étape et atteindre le niveau d'excellence voulu.

Nous connaissons bien les normes internationales et nous nous efforçons de modeler nos programmes pour qu'ils aident le Canada à atteindre le calibre nécessaire. En même temps, nous reconnaissons que le Canada a besoin de recherche à tous les niveaux et dans toutes les universités.

Vous serez peut-être surpris de connaître la contribution des petites universités d'enseignement, comme on pourrait les appeler, aux grands domaines de recherche prioritaires du Canada. La recherche sur les sables bitumineux est un bon exemple. Il est actuellement très opportun de parler des moyens d'écologisation de l'exploitation des sables bitumineux pour en atténuer les incidences environnementales et réduire les énormes quantités d'eau qu'elle nécessite. Quelles sont les principales universités qui contribuent à la recherche sur les sables bitumineux? Bien sûr, il y a l'Université de l'Alberta et l'Université de Calgary, mais il convient de mentionner aussi l'Université Trent. C'est un petit établissement, mais, à cause de ses connaissances spécialisées dans le domaine de l'eau, il contribue beaucoup à la recherche environnementale liée aux sables bitumineux.

Cet exemple témoigne du fait que les petites et moyennes universités peuvent avoir d'importantes capacités de recherche, même quand elles sont axées sur l'enseignement.

M. Chartrand : J'aimerais signaler un point concernant le recrutement d'étudiants étrangers. Il n'y a pas de doute, dans le domaine de la recherche en santé, que le tout premier facteur est le laboratoire, c'est-à-dire le chercheur et son équipe, où qu'ils se trouvent.

J'étais professeur et chercheur à l'Université de Sherbrooke pendant sept ans et à l'Université de Montréal pendant 20 ans. À l'Université de Sherbrooke, qui n'est pas vraiment très connue en Europe, je pouvais attirer des étudiants français, italiens, espagnols, britanniques et américains. C'était la même chose à l'Université de Montréal.

Il y avait cependant le problème des frais de scolarité prohibitifs imposés aux étudiants étrangers dans la plupart des cas. Je pouvais payer ces frais grâce aux subventions que je recevais, mais si les étudiants avaient dû s'en occuper eux-mêmes, ils n'en auraient pas eu les moyens.

Le président : J'ai trouvé votre question intéressante. Je ne suis pas sûr que vous l'ayez abordée sous le même angle que le sénateur Ogilvie. Voulez-vous donner des précisions à ce sujet?

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie. Je ne voudrais pas donner l'impression de m'attaquer au mode de financement de nos grandes universités. Il n'y a pas de doute que nous avons besoin dans notre pays de puissants établissements aux multiples facettes, qui soient axés sur la recherche. Je suis le premier à appuyer ce genre d'activité.

I think Mr. Chartrand put it correctly when he pointed out that graduate students are essential to research programs. Undergraduate universities do not have graduate students generally, but they motivate young people to go on to be graduate students. I was simply pointing out that our research complex requires the motivation of young people to become graduate students, and the small, primarily undergraduate universities are good at that aspect. That is a key component to the research enterprise as a whole, and we need a slightly different way of funding them — not to take money away from the bigger operations.

Senator Seidman: There is no doubt in my mind about the important role that research councils like yours play in the creation of new knowledge and innovation, as well as supporting students throughout their highly specialized training. The federal government spending for R&D in universities and colleges has increased from less than $1 billion about 12 years ago to almost $3 billion today.

My first question concerns the CIHR fact sheet, which says CIHR is allocating 94 cents of every dollar directly to fund health researchers. Could you explain that a little more and tell us where the money goes — the 94 cents and the rest of it? Also, if NSERC and SSHRC have that kind of information, how much of every dollar is allocated directly to fund your researchers?

Second, do you have any numbers on completion rates for the master's and doctoral students that you fund?

Mr. Chartrand: I will try to explain the missing 6 cents. They are the cost of administration. Out of a budget of about $1 billion, $950 million dollars goes to direct grants and awards — to researchers and trainees. The other $50 million goes to administration, the cost of running the agency.

Senator Seidman: Could you be a little more specific about the administration? What does that include, so I understand better?

Mr. Chartrand: It is the staff that is needed to run the competitions. We run upwards of 250 competitions a year. We need to recruit 2,200 peers to do the reviews, and we process upwards of 10,000 applications. We need the staff in order to be able to process the material and prepare it for the peers. These are the costs I am referring to. They are the salaries of the staff and the cost to operate.

Senator Seidman: It does not include building costs or overhead of other sorts? You are saying it is staffing costs to oversee the competitions and the reviews?

Mr. Chartrand: Yes, as well as the cost of peer review itself. Even though the peers are not paid to do the peer reviews, their out-of-pocket expenses are reimbursed. That is there just to have these 2,200 peers do the reviews. They come to Ottawa. The cost is around $3 million.

Je crois que M. Chartrand a dit à juste titre que les étudiants des deuxième et troisième cycles sont essentiels aux programmes de recherche. D'une façon générale, les universités de premier cycle n'ont pas de tels étudiants, mais elles incitent les jeunes à faire des études supérieures. Je voulais simplement signaler que notre complexe de recherche doit prévoir la motivation des jeunes et que les petites universités offrant principalement des programmes de premier cycle sont bonnes dans ce domaine. C'est un élément clé de l'ensemble de l'entreprise de recherche, qui nécessite des moyens de financement légèrement différents, mais il ne s'agit pas du tout d'enlever l'argent aux grandes universités.

Le sénateur Seidman : Je n'ai absolument aucun doute quant à l'importance du rôle que jouent les conseils de recherche comme les vôtres dans l'innovation et la création de nouveau savoir ainsi que dans le soutien de la formation hautement spécialisée des étudiants. Les sommes que le gouvernement fédéral consacre à la R-D dans les universités et les collèges sont passées de moins d'un milliard de dollars il y a 12 ans à près de 3 milliards aujourd'hui.

Ma première question concerne la fiche d'information des IRSC, selon laquelle les Instituts consacrent 94 cents de chaque dollar qu'ils reçoivent au financement direct des chercheurs en santé. Pouvez-vous nous donner davantage de précisions à ce sujet et nous dire où va l'argent, aussi bien les 94 cents que le reste? De plus, si le CRSNG et le CRSHC ont des renseignements du même genre, j'aimerais savoir quel pourcentage de leur budget sert à financer directement des chercheurs.

Deuxièmement, disposez-vous de chiffres quelconques sur les taux d'achèvement des études parmi les étudiants de maîtrise et de doctorat que vous financez?

M. Chartrand : Je vais essayer d'expliquer à quoi servent les 6 cents de différence. Ce sont les frais d'administration. Sur un budget d'environ un milliard de dollars, 950 millions vont directement aux chercheurs et aux stagiaires sous forme de subventions et de bourses. Les 50 millions restants servent à l'administration. Ce sont les frais de fonctionnement des IRSC.

Le sénateur Seidman : Pouvez-vous nous donner plus de précisions sur l'administration? Qu'est-ce que cela comprend?

M. Chartrand : Il nous faut du personnel pour organiser les concours. Nous tenons plus de 250 concours par an. Nous devons également recruter 2 200 pairs pour faire les examens. Nous traitons en outre plus de 10 000 demandes. Nous avons besoin de ce personnel pour traiter les documents et les préparer à l'intention des pairs. Ce sont les frais dont je vous parle. Il s'agit des salaires du personnel et des frais de fonctionnement.

Le sénateur Seidman : Cela ne comprend donc pas des immobilisations ou des frais généraux? Vous dites qu'il s'agit seulement des frais du personnel nécessaire pour organiser les concours et les examens?

M. Chartrand : Oui, ainsi que le coût des examens par les pairs. Même si ces derniers ne sont pas rémunérés, nous devons leur rembourser leurs frais. Il y en a 2 200 qui viennent à Ottawa. Leurs frais totalisent près de 3 millions de dollars.

Ms. McCuaig-Johnston: NSERC'S budget is about the same size as CIHR's. Our administration costs are 4.7 per cent, at $49 million last fiscal year. The largest part of that is the travel cost for the peer review.

This is particularly important for all three councils as we try to add more international members to our peer review committees. This is important to ensure that we are bringing Canadian research up to the highest international bar of excellence, not just a Canadian bar of excellence.

Having said that, our travel costs are capped at the 2008-09 level, because although this is operation of committees, travel costs are part of the travel cap that our organizations have to stay within, as do other departments and agencies.

For the balance of our budget, the remainder of the 95.3 per cent, the largest part goes to our Discovery Grants Program, which is $402 million or 38.2 per cent of our budget. Innovation, which is our programs that partner with companies, is $300 million, at 28.5 per cent of our budget. The people element, the scholarships and fellowships, is $302 million, at 28.7 per cent of our budget.

I would add that the Innovation $300 million levers annually over $100 million in company R&D and company contributions. That is not insignificant. We spoke earlier this evening about the importance of companies doing more research and development and what can incent them to do more. We find that our programs are quite effective at that.

Ms. Yasmeen: SSHRC's budget is about $345 million per annum. That does not include the indirect costs program that we manage on behalf of the three councils, which is separate. Administrative costs are about $27 million of that, similar to our sister agencies, about 7 cents on the dollar. Those are costs relate to peer review but also to corporate-type functions, such as preparing reports to Parliament and all of the statutory requirements that go along with being an independent agency.

With NSERC, we share common administrative services. We share a back-office function, which also makes us efficient in terms of human resources, finance, IT, administration, management of the facilities, et cetera. We have also internationalized our committees, and we have looked at the creative use of information and communication technologies for our processes. Those are the general figures.

Senator Seidman: Would you have with you completion rates of master's and doctoral students whom you fund?

Mme McCuaig-Johnston : Le budget du CRSNG est à peu près égal à celui des IRSC. Nos frais d'administration s'élèvent à 4,7 p. 100 du budget, soit 49 millions de dollars pour le dernier exercice. La plus grande partie de ce montant sert à payer les frais de déplacement pour les examens par les pairs.

Cela est particulièrement important pour les trois conseils parce que nous nous efforçons d'avoir une représentation internationale au sein de nos comités d'examen par les pairs. Nous voulons en effet porter la recherche canadienne au niveau d'excellence le plus élevé sur la scène internationale, et pas seulement au Canada.

Cela étant dit, nos frais de déplacement sont plafonnés au niveau de 2008-2009. Même s'il s'agit des frais de fonctionnement des comités, les frais de déplacement sont assujettis aux plafonds que nos conseils doivent respecter, comme les autres ministères et organismes fédéraux.

Pour ce qui est des 95,3 p. 100 restants de notre budget, la plus grande part va au Programme de subventions à la découverte : 402 millions de dollars représentant 38,2 p. 100 de notre budget. De plus, 300 millions ou 28,5 p. 100 de notre budget vont à l'innovation, c'est-à-dire au programme de partenariat avec les entreprises. L'argent attribué aux particuliers sous forme de bourses totalise 302 millions de dollars ou 28,7 p. 100 du budget.

Je dois ajouter que les 300 millions affectés à l'innovation engendrent tous les ans plus de 100 millions de dollars de R-D et de contributions de la part des sociétés. Ce n'est pas un montant négligeable. Nous avons parlé plus tôt de l'importance de la participation des entreprises à la recherche et au développement et des moyens de les inciter à en faire davantage à cet égard. Nous constatons que nos programmes sont assez efficaces sur ce plan.

Mme Yasmeen : Le budget annuel du CRSHC est d'environ 345 millions de dollars. Cela ne comprend pas le programme des coûts indirects que nous administrons pour le compte des trois conseils et qui fait l'objet d'un budget distinct. Nos frais d'administration s'élèvent à près de 27 millions de dollars, soit environ 7 p. 100 du budget, ce qui est comparable aux autres conseils. Ces frais sont liés aux examens par les pairs, mais aussi à des fonctions de gestion intégrée, comme l'établissement de rapports à l'intention du Parlement et le respect de toutes les exigences législatives imposées aux organismes indépendants.

Nous partageons nos services administratifs avec le CRSNG. Nous avons des services de soutien communs, ce qui assure une plus grande efficacité en matière de ressources humaines, de finances, de services informatiques, d'administration, de gestion des biens, et cetera. Nous avons également donné un caractère international à nos comités et avons cherché à faire une utilisation créative des technologies de l'information et des communications dans nos procédures. Cela vous donne une idée générale de la situation.

Le sénateur Seidman : Avez-vous les taux d'achèvement des études des étudiants de maîtrise et de doctorat que vous financez?

Ms. McCuaig-Johnston: We do not. Mr. Chartrand and I were just conferring as to whether such data even exists. I have not seen these rates since my arrival at NSERC. We will ask at the office, and our colleagues will be able to tell us quickly whether they do. However, I would be surprised if the rate were not very high.

Mr. Chartrand: I know for a fact that we do not have completion rates at CIHR. Since I arrived, we started to collect the data, but there will be a delay between the time we get the data and when we are in a position to determine the completion rate. It is a bit complicated, especially for master's degrees, because quite a number of students go from the master's to the doctoral level without ever submitting a master's thesis.

Ms. Yasmeen: We could send the recent evaluation of the Canada Graduate Scholarships Program, which may have compiled figures in terms of sampling.

Senator Martin: Thank you for your presentations this evening.

I have a question regarding the balance of funding that is required for research in the universities as well as the mission for teaching various courses. I recall that certain professors seemed more preoccupied or their focus tended to be more in research, and a majority of students do not necessarily benefit from these funds per se because they are in other studies where the research may not be part of their educational experience.

I am mindful of the vast majority of Canadians who are thinking about the $2.8 billion-plus funding that goes towards research, yet we need more, which is why we need to vitalize, utilize and tap into the private sector as well.

Would you talk about how, in spite of the research money that is benefiting students specifically in these fields, for a university campus that is research-based, the provision of these kinds of experiences would benefit the other students as well as benefit Canada? It is a lot of money, and we wonder about the funding needed for the teaching aspect, which many students would benefit from. That is an important balance.

Mr. Chartrand: As Ms. Yasmeen so eloquently expressed, research and education and training are intricately linked. The quality of the teaching that is given in the classroom is also very much associated with the teachers having a research background and being informed and involved in research. First and foremost, as Ms. Yasmeen said, research is a way of thinking about issues and developing a critical view of what is presented to you, not taking it just at face value, and being interested in pursuing documented evidence. These are critical elements that need to be given to students at all levels.

It is certainly clear that we have moved from a concept of saying, "You sit, you learn, and then you know the truth," to one of "We will present to you the state of our knowledge, and you will have to be aware that that is the current state of our knowledge and take a critical look at the information and the way

Mme McCuaig-Johnston : Non, nous n'avons pas ces chiffres. M. Chartrand et moi venons juste d'en parler. Nous nous demandions en fait si ces chiffres existent. Je n'ai pas vu de chiffres de ce genre depuis mon arrivée au CRSNG. Nous poserons la question au bureau. Nos collègues devraient pouvoir nous dire assez rapidement ce qu'il en est. Quoi qu'il en soit, je serais vraiment surprise si ces chiffres ne soient pas très élevés.

M. Chartrand : Je sais que nous n'avons pas ces chiffres aux IRSC. Nous avons commencé à recueillir des données depuis mon arrivée, mais il faut attendre un certain temps avant d'être en mesure de déterminer les taux d'achèvement. C'est d'ailleurs assez compliqué, surtout dans le cas des étudiants de maîtrise, parce que beaucoup d'entre eux passent au niveau du doctorat sans soutenir une thèse de maîtrise.

Mme Yasmeen : Nous pourrions vous transmettre la récente évaluation du Programme de bourses d'études supérieures du Canada. Il est possible qu'on puisse y trouver quelques chiffres obtenus par échantillonnage.

Le sénateur Martin : Je vous remercie des exposés que vous nous avez présentés ce soir.

J'ai une question à poser au sujet de l'équilibre à maintenir dans les universités entre le financement de la recherche et le financement de l'enseignement. Je me souviens de certains professeurs qui semblaient se soucier davantage de la recherche. La majorité des étudiants ne profite pas nécessairement de ces fonds parce que la recherche en question peut n'avoir aucun lien avec leurs études.

Je pense aux très nombreux Canadiens qui pourraient se poser des questions au sujet des 2,8 milliards de dollars ou plus attribués à la recherche. En même temps, nous avons besoin d'investir davantage, ce qui met en évidence la nécessité de sensibiliser le secteur privé et de l'inciter à investir dans la recherche.

Pouvez-vous nous expliquer de quelle façon les fonds de recherche attribués aux universités axées sur la R-D profitent non seulement aux étudiants spécialisés dans les domaines en cause, mais aussi aux autres étudiants et à l'ensemble du Canada? C'est beaucoup d'argent. Nous nous posons des questions sur le financement de la mission d'enseignement qui touche un très grand nombre d'étudiants. Il y a là un important équilibre à maintenir.

M. Chartrand : Comme Mme Yasmeen l'a expliqué avec beaucoup d'éloquence, la recherche, l'éducation et la formation sont intimement liées. La qualité de l'enseignement donné en classe dépend dans une très grande mesure des travaux de recherche du corps enseignant. Comme l'a dit Mme Yasmeen, la recherche, c'est d'abord et avant tout une façon de réfléchir, un moyen de développer un point de vue critique, de ne pas accepter aveuglément les choses et de chercher à trouver des preuves. Ce sont là des éléments critiques qu'il faut inculquer aux étudiants de tous les niveaux.

Il est évident que nous avons fait une transition. Nous avions l'habitude de dire aux étudiants : « Asseyez-vous, apprenez et vous connaîtrez la vérité. » Aujourd'hui, nous leur disons plutôt : « Nous vous présenterons l'état actuel de notre savoir. Vous devez l'examiner d'un œil critique et voir de quelle façon les

the evidence will evolve." Such knowledge is important because it is not fixed in stone any more. You need to be able to perceive it as an ongoing process. Researchers not only provide research opportunities and mentoring for graduate students in their labs, but they also provide a lot of teaching for undergraduate and graduate classes. This is important, as I said, to convey this concept of learning.

Ms. McCuaig-Johnston: I would add that ideally you would have a strong researcher who is also a dynamic teacher, who could spend at least 10 per cent to 20 per cent of his time in the classroom giving that sense of motivation to young people to go into research. Sometimes researchers choose not to do that and instead focus on their research. There is no requirement against that unless a university has imposed one. One would not want a researcher who was also a deadly boring professor out there demonstrating to students his lack of teaching capacity. Some researchers might be better off in a lab context, in any event, but that is certainly not many of them, and it is not the ideal.

Last week, I attended the inaugural conference of the Canadian Engineering Education Association. This is a group led by a number of Canada Research Chairs in engineering design and industrial design, who see the value of improving the quality of education of engineering and exposing young people to more lab and hands-on experience than just teaching at them. I was impressed with what they have done themselves in organizing this new initiative and what they plan to do in the future to improve the quality of engineering education to attract young people who want to be more involved in research and learning how to apply things in a vibrant lab setting.

Ms. Yasmeen: There are a lot of pressures on the campus now, especially for faculty in the social sciences and the humanities. Enrolments are rising, and teaching loads are increasing. Heather Menzies at Carleton University did a study a number of years ago that showed many faculty members feel they do not have time to think anymore. That is a problem. It has to be looked at.

In my remarks I pointed to some of the work being done by the researchers we fund looking at what it happening in Europe and the Bologna Process. They are looking at two-year degrees and such things.

In a resource-scarce environment, there are ways of looking at how we ensure that the fruits of public investment are adequately and effectively combined with resources from other sectors to produce the best kind of research and training environments that we require.

I pointed to the National Knowledge Commission of India because I was invited to hear Sam Pitroda, the chair of that commission, speak at the International Development Research Centre, IDRC. He made an interesting remark. He said 400 years ago someone decided it took four years to get a bachelor's degree, and here we are. As a society, maybe we have to think through what is being achieved and how these environments become structured in the 21st century to suit the various purposes.

choses évolueront. » Cette connaissance est importante parce qu'elle n'est plus gravée dans la pierre. Il faut la percevoir comme un processus dynamique. Les chercheurs donnent non seulement des occasions de recherche et d'apprentissage dans leurs laboratoires aux étudiants des cycles supérieurs, mais aussi beaucoup d'enseignement à tous les niveaux. Comme je l'ai dit, cela est important pour transmettre ce concept d'apprentissage.

Mme McCuaig-Johnston : J'ajouterai que, dans l'idéal, on peut avoir de bons chercheurs qui sont aussi des professeurs dynamiques qui consacrent au moins 10 à 20 p. 100 de leur temps en classe à motiver les jeunes et à les intéresser à la recherche. Il arrive que les chercheurs n'agissent pas ainsi et concentrent toute leur attention sur leurs recherches. Il n'y a rien de mal à cela, à moins que l'université n'ait imposé d'autres exigences. Nous ne tenons ordinairement pas à avoir en classe des chercheurs qui seraient extrêmement ennuyeux comme enseignants. Certains chercheurs sont parfois plus utiles dans leur laboratoire qu'ailleurs, mais ce n'est pas le cas de la majorité et leur situation est loin d'être idéale.

La semaine dernière, j'ai assisté à la conférence inaugurale de la Canadian Engineering Education Association. C'est un groupe dirigé par un certain nombre de titulaires de chaires de recherche du Canada en génie et en conception industrielle. L'association vise à améliorer la qualité de la formation en génie et à donner aux jeunes plus d'expérience pratique et de travaux de laboratoire. J'ai été impressionnée par le travail accompli par le groupe pour organiser cette nouvelle initiative et par ce qu'il compte faire à l'avenir pour améliorer l'enseignement du génie de façon à attirer les jeunes désireux de faire de la recherche et d'apprendre à appliquer les concepts dans un environnement vivant de laboratoire.

Mme Yasmeen : De nombreuses pressions s'exercent actuellement sur les campus, notamment pour les membres du corps enseignant en sciences sociales et humaines. Les inscriptions augmentent, de même que la charge des enseignants. À l'Université Carleton, Heather Menzies a mené une étude, il y a quelques années, qui a révélé que beaucoup de membres du corps enseignant ont l'impression de ne plus avoir le temps de réfléchir. C'est un problème qu'il est nécessaire d'examiner.

J'ai signalé dans mon exposé quelques travaux réalisés par les chercheurs que nous avons financés sur le processus de Bologne et ce qui se passe en Europe. Ils examinent les diplômes de deux ans et des choses du même ordre.

Dans un environnement où les ressources sont limitées, il faut chercher des moyens de s'assurer que les investissements publics sont efficacement combinés aux ressources provenant d'autres secteurs pour produire les recherches et l'enseignement de qualité dont nous avons besoin.

J'ai mentionné la Commission nationale du savoir de l'Inde parce que j'ai été invitée à une conférence donnée par Sam Pitroda, président de cette commission, au Centre de recherches pour le développement international. M. Pitroda a fait une observation intéressante. Il a dit qu'il y a 400 ans, quelqu'un a décidé qu'il fallait quatre années d'études pour obtenir un baccalauréat. Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Nous devrions peut-être, comme société, repenser ce que nous faisons et restructurer notre environnement pour l'adapter aux différents besoins du XXI^{e} siècle.

Senator Martin: Thank you for that. I absolutely support the funding dollars that are committed to research. I understand the interconnectedness as well. As we heard from the previous panel about the importance of marketing our education abroad and having international students on our campuses, it is mutually beneficial to the Canadian students as well as to the international students receiving the Canadian education. I do believe that what our researchers and the students who are participating are doing does enrich the campus; it is all interrelated. I wanted to draw that information from you in today's session.

I have another question regarding high school students. We have been discussing post-secondary education but also looking at the whole continuum, high school and elementary school and what we need to do before university.

In my second year of university, I was a research assistant to a professor in the education department. I realized when I began that role that I did not know how to do my job very well, and I think he assumed I would know. I apologized to the professor. I did my best, but had I had some foundational skills going into that job, I would have been a much more effective researcher.

Are there partnerships? What is happening right now around identifying some of the Grade 12 students who will eventually become very innovative and effective researchers for the universities in their post-doctorate studies? Could you comment on the importance of investment there?

Mr. Chartrand: We believe it is critical. As I mentioned, our Synapse program mentors high school students in research. It is critical, because they do make the decision at that point. It motivates them to go to university to complete their undergraduate studies, and they already have in mind that they want to complete graduate studies. It is a time when they are extremely curious; they have a lot of energy and ask a lot of questions. Having had some of them as students, I can tell you that they keep you on your toes because they ask very good questions.

We believe it is critical that we have that process all throughout, that we provide kind of a pipeline. If you want to feed the research system, you need to ensure from the start that you will have the people motivated to contemplate the possibility of doing that research.

I also mentioned that we researchers, to do our research, are totally dependent on having grad students and very good ones. We have all the interest in the world — self-interest, actually — to maintain and sustain that pipeline, because we will need these people to be engaged in the research process.

Ms. McCuaig-Johnston: NSERC has a program, called PromoScience, that provides funding for organizations — not federal museums or science centres — but Canadian registered not-for-profit organizations or post-secondary educational institutions that are involved in promoting natural sciences and

Le sénateur Martin : Je vous remercie. J'appuie sans réserve le financement de la recherche. Je comprends aussi les liens qui existent. Comme nous l'ont dit les témoins précédents, il est important de faire une commercialisation internationale de notre système d'éducation et d'accueillir des étudiants étrangers sur nos campus, car cela est aussi avantageux pour les étudiants canadiens. Je suis persuadée que ce que font nos chercheurs et les étudiants qui participent à leurs travaux enrichit nos universités et que tout est relié. Je tenais à ce que vous le confirmiez aujourd'hui.

Je voudrais poser une autre question concernant les étudiants du secondaire. Nous avons discuté de l'éducation postsecondaire, mais nous devons examiner tout le système, y compris le primaire, le secondaire et tout ce qui précède l'université.

Au cours de ma deuxième année d'université, j'ai joué le rôle d'adjointe de recherche auprès d'un professeur du département d'éducation. Quand j'ai commencé à le faire, je me suis rendu compte que je ne savais pas vraiment comment bien faire mon travail. De son côté, le professeur a supposé que j'étais au courant. Je lui ai présenté des excuses, et j'ai fait de mon mieux. N'empêche, si j'avais eu des notions élémentaires en recherche au moment où j'ai accepté de faire ce travail, j'aurais été beaucoup plus efficace.

Y a-t-il des partenariats? Que fait-on actuellement pour reconnaître les étudiants de 12^{e} année qui ont de bonnes chances de devenir des chercheurs innovateurs et efficaces à l'université lorsqu'ils aborderont le stade des études supérieures? Pouvez-vous parler de l'importance des investissements dans ce domaine?

M. Chartrand : Je crois que ces investissements sont critiques. Comme je l'ai signalé, notre programme Synapse permet à des chercheurs de devenir les mentors d'étudiants du secondaire. Ce contact est extrêmement important car c'est à ce stade que les décisions sont prises. Cette expérience incite les étudiants à aller à l'université pour faire des études de premier cycle, en ayant la volonté de faire des études supérieures. Les étudiants qui passent par là sont extrêmement curieux. Ils ont beaucoup d'énergie et posent de nombreuses questions. Ayant eu moi-même à m'occuper de tels étudiants, je peux vous dire qu'on a intérêt à avoir l'esprit alerte parce qu'ils posent de très bonnes questions.

Nous croyons qu'il est essentiel d'avoir ce processus partout et d'établir cette voie de communication. Si nous voulons alimenter le système de recherche, nous devons veiller dès le départ à motiver les gens et à les persuader d'envisager la recherche comme carrière.

J'ai également mentionné que, pour mener à bien leurs recherches, les chercheurs doivent énormément compter sur de bons étudiants des deuxième et troisième cycles. Nous avons tout intérêt à maintenir et à entretenir cette voie de communication parce que nous aurons toujours besoin de gens désireux de participer au processus de recherche.

Mme McCuaig-Johnston : Nous avons, au CRSNG, le programme PromoScience permettant de financer des organismes, non pas des musées ou des centres fédéraux des sciences, mais des organismes canadiens sans but lucratif et des établissements postsecondaires qui s'occupent de la promotion des sciences

engineering to young Canadians. We provide up to $2.75 million each year for up to three years at a time. This is one way we can get a number of students looking at increasing their studies and careers in science and engineering. I would also mention the Aboriginal Ambassadors program again because it is tied into this PromoScience program.

Finally, I would mention the quite remarkable Shad Valley Program, which some of you are familiar with. This provides high school kids an opportunity to get together with colleagues from across the country and take on projects that have perhaps an engineering dimension but also a business dimension. They are designing something that they will then figure out how to market. These remarkable programs are important in encouraging young people to enter into the science and engineering fields.

The Chair: That completes my list. Are there any further questions, honourable senators?

With that, I will say thank you very much to our representatives from the three granting councils for being here and for the input you have given to us on these issues of post-secondary education and research and innovation.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Wednesday, June 16, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:38 p.m. for its study on the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

My apologies for our late start; we had a longer session of the Senate and the traffic in getting back over here was horrendous, not to mention all the rainfall.

Senator Eaton: We are late because Senator Eggleton was talking.

The Chair: Yes, but I had no choice.

This is our last hearing on the study on the accessibility of post-secondary education in Canada. Today, we are particularly looking at the federal government's role and relationship with the provinces in that regard.

We have witnesses here from the Department of Finance and from the Department of Industry Canada. From the Department of Finance is Chris Forbes, General Director, Federal-Provincial Relations and Social Policy Branch; and Baxter Williams Director, Personal Income Tax Division, Tax Policy Branch. From Industry Canada, we have Robert Dunlop, Assistant Deputy Minister, Science and Innovation Sector.

naturelles et du génie auprès des jeunes. Nous accordons jusqu'à 2,75 millions de dollars par an pendant une période maximale de trois ans. C'est un moyen d'encourager des étudiants à envisager des études et une carrière en sciences et en génie. Je dois aussi mentionner le programme des ambassadeurs autochtones, qui est lié au programme PromoScience.

Je voudrais enfin signaler le très remarquable programme Shad Valley, que certains d'entre vous connaissent. Ce programme donne à des étudiants du secondaire la possibilité de rencontrer d'autres étudiants venant de tous les coins du pays et de réaliser avec eux des projets ayant des aspects à la fois techniques et commerciaux. Ils doivent, par exemple, concevoir un produit, puis essayer d'imaginer un moyen de le commercialiser. Les programmes de ce genre sont importants pour encourager les jeunes à choisir de faire des études en sciences et en génie.

Le président : Voilà qui complète ma liste. Y a-t-il d'autres questions, honorables sénateurs?

Je voudrais maintenant remercier les représentants des trois conseils subventionnaires de leur présence et des renseignements qu'ils nous ont présentés sur l'éducation postsecondaire, la recherche et l'innovation.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mercredi 16 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 38, pour son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Je vous fais mes excuses pour notre retard; la séance du Sénat a été plus longue que prévu, et la circulation était terrible, sans parler de la pluie.

Le sénateur Eaton : Nous sommes en retard parce que le sénateur Eggleton parlait.

Le président : Oui, mais je n'avais pas le choix.

Nous entamons la dernière séance d'étude sur la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. Aujourd'hui, nous traitons particulièrement du rôle du gouvernement fédéral et de sa relation avec les provinces sur ce plan.

Nous entendrons des témoins du ministère des Finances et d'Industrie Canada. Chris Forbes, directeur général de la Direction des relations fédérales-provinciales et de la politique sociale, et Baxter Williams, directeur de la Division de l'impôt des particuliers, Direction de la politique de l'impôt, représentent le ministère des Finances. Robert Dunlop est le sous-ministre adjoint du Secteur science et innovation d'Industrie Canada.

Chris Forbes, General Director, Federal-Provincial Relations and Social Policy Branch, Department of Finance Canada: Thank you, Mr. Chair, and I thank the committee for the invitation to speak here today. We would like to talk about the Department of Finance's responsibilities in delivering federal support for post-secondary education. This includes $3.4 billion in federal transfers provided to provinces and territories, and about $1.6 billion to help students and their families save for future education, as well as deal with current tuition and other education expenses through the tax system.

I would like to start with my responsibilities, which cover the major transfers administered by the Department of Finance. Mr. Williams will then turn to the tax system.

The Government of Canada has made significant investments in post-secondary education over the past few years through the Canada Social Transfer, or CST, a federal block transfer to the provinces and territories. It also provides financial support to provinces and territories for social assistance and social services, and programs for children.

In Budget 2007, the federal government renewed and strengthened the CST by putting this funding on a long-term predictable track and by making the transfer more transparent and fair.

The funding framework was extended through to 2013-14; an annual 3 per cent escalator was legislated, effective in 2009-10; and annual funding for the post-secondary education component of the CST was increased by $800 million beginning in 2008-09. This $800 million continues to grow by 3 per cent per year as a result of the escalation.

[*Translation*]

At the same time as the Canada Social Transfer was strengthened, the transfer was moved to an equal per capita cash basis to reflect to the government's commitment to ensure that general-purpose transfers provide equal support for all Canadians.

In addition to the legislated base increase of $300 million in 2007-08, new investments totalling close to $700 million were made in 2007-08 to facilitate the move to equal per capita cash support.

With Budget 2007 investments, total CST cash support for post-secondary education and social programs amounted to $11.2 billion for 2010-11. As a result of the automatic escalator, this funding will reach $12.2 billion in 2013-14.

To address concerns regarding the transparency of the federal contribution to post-secondary education and social assistance, Budget 2007 notionally earmarked the CST along the three priority areas that it supports.

Chris Forbes, directeur général, Direction des relations fédérales-provinciales et de la politique sociale, ministère des Finances Canada : Merci, monsieur le président. Je remercie le comité de nous avoir invités ici aujourd'hui. Nous souhaitons vous parler du rôle que joue le ministère des Finances dans les mesures que prend le gouvernement fédéral pour soutenir le système d'éducation postsecondaire du Canada. Cela comprend les transferts fédéraux de 3,4 milliards de dollars versés aux provinces et aux territoires et des mesures se chiffrant à 1,6 milliard de dollars pour aider les étudiants et leur famille à épargner pour les études futures, ainsi qu'à assumer les frais de scolarité et d'autres dépenses liées à l'éducation.

Je commencerai par expliquer mes responsabilités qui couvrent les principaux transferts administrés par le ministère des Finances. M. Williams parlera ensuite du régime fiscal.

Ces dernières années, le gouvernement du Canada a fait d'importants investissements dans l'éducation postsecondaire au moyen du Transfert canadien en matière de programmes sociaux, le TCPS, un transfert en bloc de fonds du gouvernement fédéral aux provinces et territoires. Ce transfert leur fournit également un soutien financier pour l'aide sociale, les services sociaux et les programmes destinés aux enfants.

Le gouvernement a renouvelé et a renforcé le TCPS dans le budget de 2007 en appuyant son financement sur un modèle prévisible axé sur le long terme et en faisant en sorte qu'il soit transparent et équitable.

Le cadre de financement a été prolongé jusqu'à l'exercice 2013-2014; un facteur de progression annuel de 3 p. 100, en vigueur en 2009-2010, a été établi par voie législative; un montant annuel de 800 millions de dollars a été ajouté au financement de l'éducation postsecondaire par l'intermédiaire du TCPS à partir de 2008-2009 et le facteur de progression automatique accroît le tout de 3 p. 100 par année.

[*Français*]

Parallèlement à son augmentation, le Transfert canadien en matière de programmes sociaux a aussi été modifié pour que les versements se fassent selon un montant en espèces égal par habitant; le gouvernement veut s'assurer que les transferts à des fins générales offrent un soutien égal à tous les Canadiens.

En plus d'une hausse de 300 millions de dollars du financement de base en 2007-2008, de nouveaux investissements totalisant près de 700 millions de dollars ont été effectués la même année pour faciliter la transition vers un régime de soutien fondé sur un montant égal par habitant.

Si on tient compte des investissements présentés dans le budget de 2007, le soutien financier total au titre du TCPS, pour les programmes d'éducation postsecondaire et les programmes sociaux, s'élève à 11,2 milliards de dollars en 2010-2011. Grâce au facteur de progression automatique, le financement atteindra 12,2 milliards de dollars en 2013-2014.

Afin de répondre aux préoccupations concernant la transparence de la contribution du gouvernement fédéral à l'éducation postsecondaire et à l'aide sociale, le TCPS a été réservé théoriquement aux trois secteurs prioritaires qui l'appuient.

As a result, for 2010-11, over $3.4 billion of CST support to provinces and territories has been notionally allocated to post-secondary education. Provinces and territories are, however, free to spend the funds they receive through the CST in order to achieve their own goals and objectives.

Additional federal support for national priorities, including post-secondary education, is provided through two other major transfer programs administered by the Department of Finance.

The equalization program enables less prosperous provincial governments to provide their residents with public services that are reasonably comparable to those in other provinces, at reasonably comparable levels of taxation.

Territorial formula financing is an annual transfer to the three territories to support the provision of programs and services that are comparable to those offered by provincial governments.

[*English*]

Support through these two transfer programs totalled over $17 billion in this current fiscal year. Both equalization and the territorial formula financing are formula-based, unconditional transfers, which means that the provincial and territorial governments are able to direct funds according to their own needs and priorities.

Baxter Williams, Director, Personal Income Tax Division, Tax Policy Branch, Department of Finance Canada: The committee posed three questions concerning tax measures for students: who benefits from these measures; what is their rationale; and what is their impact on the accessibility of post-secondary education?

I would like to review the current tax assistance provided in support of post-secondary education and, in doing so, respond to your questions.

Mr. Chair, there are a number of tax measures through which the federal government supports post-secondary students and their families, which cumulatively provide about $1.6 billion annually in tax support for post-secondary education and training. These tax measures serve two main purposes. They recognize the cost of an education on a student's ability to pay tax, and they help families save for their child's post-secondary education.

The cost of post-secondary education is principally recognized through three non-refundable tax credits: the tuition tax credit, which provides recognition for tuition fees; the education tax credit; and the textbook tax credit. The education and textbook credit are intended to recognize incidental expenses associated with the pursuit of a post-secondary education.

The tuition tax credit provides 15 per cent tax credits to students who pursue studies at a post-secondary institution or an occupational training institution recognized by the Minister of Human Resources and Skills Development. The education tax credit provides a 15 per cent tax credit on $400 monthly for full-time students and $125 monthly for part-time students in

Par conséquent, en 2010-2011, plus de 3,4 milliards de dollars d'aide aux provinces et territoires, par l'intermédiaire du TCPS, ont été attribués à l'éducation postsecondaire. Les provinces et territoires sont libres, cependant, de dépenser les fonds reçus dans le cadre du TCPS afin de réaliser leurs propres objectifs.

Un soutien supplémentaire du gouvernement fédéral pour les priorités nationales, y compris l'éducation postsecondaire, est fourni par l'intermédiaire de deux autres programmes de transfert majeurs qui sont administrés par le ministère des Finances.

Le programme de péréquation permet aux provinces les moins prospères de fournir à leurs habitants des services publics qui sont sensiblement comparables à ceux des autres provinces, et ce, à des taux d'imposition sensiblement comparables.

La formule de financement des territoires consiste en un transfert annuel versé aux trois territoires pour les aider à fournir des programmes et des services comparables à ceux offerts par les gouvernements provinciaux.

[*Traduction*]

Le soutien qu'offrent ces deux programmes de transfert se chiffrera à environ 17 milliards de dollars pour le présent exercice. La péréquation et la formule de financement des territoires sont des transferts sans condition calculés selon une formule établie; les gouvernements des provinces et des territoires peuvent donc librement en disposer selon leurs priorités et besoins particuliers.

Baxter Williams, directeur, Division de l'impôt des particuliers, Direction de la politique de l'impôt, ministère des Finances Canada : Le comité a posé trois questions sur les mesures fiscales destinées aux étudiants : qui bénéficie de ces mesures fiscales? Sur quoi sont-elles fondées? Quelle en est l'incidence sur l'accessibilité à des études postsecondaires?

J'aimerais passer en revue les mesures fiscales mises en œuvre pour appuyer l'éducation postsecondaire et, ce faisant, répondre à vos questions.

Monsieur le président, le gouvernement fédéral soutient par diverses mesures fiscales les étudiants de niveau postsecondaire et leur famille, ainsi que la formation. Ensemble, ces mesures se chiffrent à environ 1,6 milliard de dollars par année. Elles sont fondées d'abord sur la capacité limitée des étudiants de payer de l'impôt et, deuxièmement, elles visent à aider les familles à économiser pour subvenir aux besoins de leurs enfants pendant leurs études postsecondaires.

Trois crédits d'impôt non remboursables contribuent principalement à compenser les frais des études postsecondaires. Il y a le crédit d'impôt pour frais de scolarité, qui assure la reconnaissance fiscale des frais de scolarité. Le crédit d'impôt pour études et le crédit d'impôt pour manuels aident à assumer les frais accessoires liés aux études postsecondaires.

Le crédit d'impôt pour frais de scolarité offre un crédit d'impôt de 15 p. 100 aux étudiants des établissements postsecondaires ou des établissements de formation professionnelle reconnus par Ressources humaines et Développement des compétences Canada. Le crédit d'impôt pour études est de 15 p. 100 sur un montant de 400 $ pour chaque mois d'études à plein temps, ou sur

attendance at a qualifying post-secondary education institution. Finally, the textbook tax credit provides a further 15 per cent credit on $65 monthly for such students attending full-time and $20 monthly for part-time students.

Allow me to provide an illustrative example of how a student can take advantage of these credits. A full-time student enrolled in an eligible program and attending university for a period of eight months in a year, or two semesters, who pays $5,000 in tuition, would be able to claim $8,720 in total credits. In taking into account other non-refundable credits for which he or she would be eligible, he or she would be able to earn $21,410 without paying tax.

Although many students work to help pay for their tuition and other expenses, not all students will have sufficient earnings to fully benefit from these tax credits in the year in which they are earned. If their income is insufficient, they may choose to carry forward these amounts or transfer them to an eligible relative.

Credit amounts may be transferred to a maximum of $5,000 annually to a parent, grandparent or spouse in recognition that these individuals often provide support for a student's education. Unused credits that are not transferred in this manner can also be carried forward indefinitely for use in a future year.

Due to the transfer and carry forward provisions, all students, regardless of family income, ultimately benefit from the value of these credits. In 2007, the most recent year for which CRA has tax data, we know that approximately 2.2 million students claimed the tuition tax credit and, among them, 2 million claimed the education and textbook tax credits.

The total tax relief provided through these three credits was $1.4 billion, which could be allocated roughly 37 per cent or $500 million to directly reduce the taxes paid by students. Another $470 million, or approximately one third, was transferred to a supporting relative. The remaining $400 million, or about 30 per cent, represented the value of credits that had been carried forward unused from previous years.

Tax relief is also provided to students and their families through the following measures. An exemption of post-secondary scholarship and bursary income introduced in Budget 2006 supports students in the pursuit of academic excellence. An apprentice vehicle mechanics' tool deduction provides an apprentice vehicle mechanic with an extraordinary portion of the cost of new tools. In addition, a student loan interest tax credit of 15 per cent is provided on interest payments of qualifying student loans, mainly the Canada Student Loans Program and similar provincial programs.

The second means to support education is through support for savings for post-secondary education, principally through the registered education savings plan, or the RESP. The savings accumulated in an RESP improve accessibility by increasing the

un montant de 125 $ pour chaque mois d'études à temps partiel. Enfin, le crédit d'impôt pour manuels, pour aider l'étudiant à assumer les coûts des ouvrages scolaires, est de 15 p. 100 sur un montant de 65 $ par mois d'études à plein temps, ou sur un montant de 20 $ par mois d'études à temps partiel.

Je vais vous illustrer par un exemple l'avantage que peut tirer un étudiant de ces crédits d'impôt. Un étudiant inscrit à un programme à temps plein admissible, fréquentant une université pendant huit mois d'une année ou deux semestres et payant des frais de scolarité de 5 000 $, cet étudiant pourrait réclamer pour cette année-là 8 720 $ de crédits d'impôt pour les frais de scolarité, les études et les manuels. Avec les autres crédits d'impôt non remboursables auxquels il aurait droit, l'étudiant pourrait gagner jusqu'à 21 410 $ sans avoir à payer d'impôt fédéral sur le revenu en 2010.

Bien que de nombreux étudiants travaillent pour pouvoir payer leurs études, ils n'ont pas tous un revenu suffisant pour tirer pleinement parti de ces crédits d'impôt au cours de l'année durant laquelle ils gagnent ces revenus. Le cas échéant, l'étudiant peut choisir de reporter ces montants ou de les transférer à un proche admissible.

Les crédits, jusqu'à concurrence de 5 000, $ peuvent être transférés à un parent, un grand-parent ou un conjoint, puisque l'on sait qu'ils assument souvent une part des frais d'éducation des étudiants. Les crédits inutilisés qui ne sont pas transférés peuvent être reportés indéfiniment à une année ultérieure.

Comme les crédits inutilisés peuvent être transférés ou reportés, tous les étudiants, quel que soit le revenu familial, peuvent en bénéficier. Nous savons qu'en 2007, l'année la plus récente pour laquelle l'Agence du revenu du Canada dispose de données fiscales, environ 2,2 millions d'étudiants ont réclamé le crédit d'impôt pour frais de scolarité et environ deux millions ont réclamé les crédits d'impôt pour études et manuels.

L'allégement fiscal qu'assurent ces trois crédits d'impôt se chiffre à 1,4 milliard de dollars. La réduction directe des impôts des étudiants au cours de l'année où ils y avaient droit totalise plus de 500 millions de dollars, ou environ 37 p. 100 de ces crédits. Environ le tiers des crédits, soit 470 millions de dollars, a été transféré à des proches qui subvenaient à leurs besoins. Les 400 millions de dollars restants, soit environ 30 p. 100, représentaient la valeur des crédits inutilisés reportés d'années antérieures.

D'autres mesures offrent également un allégement fiscal aux étudiants et à leur famille. Une exemption relative aux revenus de bourses d'études et de perfectionnement, annoncée dans le budget de 2006, soutient les étudiants dans leur quête de l'excellence académique. Une déduction au titre des dépenses d'outillage permet aux apprentis mécaniciens de véhicules de déduire de leur revenu la partie extraordinaire du coût des outils neufs qu'ils doivent se procurer. Un crédit d'impôt de 15 p. 100 est accordé pour le paiement d'intérêts sur les prêts étudiants du Programme canadien de prêts aux étudiants et de programmes provinciaux similaires.

D'autres mesures fiscales incitent les familles à épargner pour les études postsecondaires, dont surtout le Régime enregistré d'épargne-études, le REEE. L'épargne accumulée dans un REEE accroît l'accessibilité des études postsecondaires en augmentant

financial resources available to fund post-secondary education. RESPs also encourage parents to begin planning early for a child's pursuit of post-secondary education.

How do RESPs work? Contributions made by families are not tax deductible. However, the income generated through RESPs will grow tax free over the years until it is withdrawn for a student's post-secondary education. This income is taxed in the hands of the student, but generally that results in it not being taxed at all as the student is not in a tax-paying position.

RESP contributions attract Canada education savings grants at a 20 per cent matching rate, up to $1,000 annually or $7,200 over the lifetime of a student. In 2007, almost $600 million in CESGs, Canada education savings grants, were provided, in addition to the $200 million in tax relief provided on earnings within RESPs.

Two measures have also been introduced over the last decade to encourage the participation of low and modest-income families in RESPs. For such families, enhanced CESGs of 30 per cent to 40 per cent are provided on the first $500 of RESP contributions. Additional support to low-income families is provided through the Canada learning bond, which provides up to $2,000 in grants to an RESP for children of low-income families to help kick-start their education savings.

The impact of these measures, as demonstrated through participation in them, has been significant in recent years. At the end of 2008, education savings in RESPs exceeded $22 billion and will provide for the post-secondary education of 1.8 million potential students.

From 1998 to 2008, $4.4 billion has been provided to supplement these savings through the Canada education savings grant. Since the introduction of the CESG in 1997, participation in RESPs has risen steadily. It is estimated that 39 per cent of Canadian children aged 17 and under have RESPs to help fund their future post-secondary education. In 2000, the participation rate was one-half of this, at about 19 per cent.

As a complement to the RESP, the lifelong learning plan, LLP, allows Canadians to access the savings they have accumulated in their registered retirement savings plans to help pay for the cost of pursuing post-secondary education. Individuals are able to withdraw up to $20,000 over four years. Amounts withdrawn must be paid back to the individual's RRSP in equal installments over 10 years. In 2007, an estimated 11,400 individuals accessed the lifelong learning plan, withdrawing $71 million.

That almost concludes my opening remarks to the committee. As a final note, I would refer to the earlier presentations made to the committee by our colleagues from Human Resources and Skills Development Canada.

I would point out that in addition to the various tax credits and savings vehicles provided through the income tax system, there are a number of federal measures outside the income tax system that directly address the issues associated with access to post-secondary education.

les ressources financières disponibles pour les payer. Le REEE encourage aussi les parents à commencer tôt à épargner en vue des études postsecondaires de leurs enfants.

Comment fonctionne le REEE? Les cotisations des familles ne sont pas déduites de leurs impôts. Par contre, les revenus d'investissement du REEE augmentent au fil des ans à l'abri de l'impôt jusqu'à ce qu'ils soient retirés pour couvrir les coûts d'études postsecondaires. Le montant retiré du REEE s'ajoute au revenu de l'étudiant, mais souvent aucun impôt n'est payé sur lui puisqu'il ne gagne pas suffisamment pour être imposé.

En contrepartie des cotisations au REEE, la Subvention canadienne pour l'épargne-études, la SCEE, verse un montant correspondant à 20 p. 100 des cotisations jusqu'à concurrence de 1 000 $ par année et d'un maximum à vie de 7 200 $ par enfant. En 2007, les SCEE se sont chiffrées à près de 600 millions de dollars, et les allégements fiscaux accordés sur l'épargne dans un REEE ont totalisé 200 millions de dollars.

Deux mesures ont été mises en place au cours depuis une dizaine d'années pour inciter les familles à revenu faible ou modéré à cotiser à un REEE. Pour ces familles, la SCEE offre des taux correspondants plus élevés, de 30 à 40 p. 100, sur la première tranche de 500 $ de cotisations annuelles à un REEE. De plus, le Bon d'études canadien offre aux familles à faible revenu une subvention pouvant atteindre 2 000 $, qui est versée dans un REEE pour le coup de départ de l'épargne-études.

Comme en témoigne le taux de participation aux programmes, ces mesures ont eu d'importantes retombées ces dernières années. À la fin de 2008, l'épargne dans le REEE a dépassé 22 milliards de dollars, pouvant soutenir les études postsecondaires de 1,8 million d'étudiants.

De 1998 à 2008, 4,4 milliards de dollars ont été versés en contrepartie des sommes épargnées grâce à la SCEE. Depuis la création de cette subvention en 1997, la participation au REEE a affiché une augmentation constante. On estime que 39 p. 100 des enfants canadiens âgés de plus 17 ans détiennent un REEE en vue d'éventuelles études postsecondaires. En 2000, le taux de participation était deux fois moins élevé, à environ 19 p. 100.

Il y a également le Régime d'encouragement à l'éducation permanente, le REEP, qui permet aux Canadiens de puiser dans leur régime enregistré d'épargne-retraite pour absorber les coûts de la poursuite d'études postsecondaires. Ils peuvent ainsi en retirer jusqu'à 20 000 $ sur quatre ans, et les montants retirés doivent être redéposés par versements égaux échelonnés sur 10 ans. On estime qu'en 2007, 11 400 personnes ont profité du REEP et retiré 71 millions de dollars de leur REER.

Mes observations préliminaires étant presque achevées, j'aimerais en dernier lieu m'attarder sur les déclarations que vous ont faites plus tôt nos collègues de Ressources humaines et Développement des compétences Canada.

En plus des différents crédits d'impôt et mécanismes d'épargne qu'offre le régime fiscal, diverses autres mesures fédérales qui ne relèvent pas du régime fiscal visent directement l'accessibilité aux études postsecondaires, notamment le Programme canadien de prêts aux étudiants.

It is important to view the tax and non-tax aspects of government support as working together in a complementary manner to address different objectives associated with supporting post-secondary education. Tax measures are generally best suited to provide broad-based relief according to general eligibility conditions. In contrast, expenditure programs can be better targeted to address specific issues.

[*Translation*]

Robert Dunlop, Assistant Deputy Minister, Science and Innovation Sector, Industry Canada: Thank you for your invitation. Your study on the accessibility of post-secondary education in Canada involves examining barriers to access, sources of funding for institutions and students, and the role of research.

I have been asked to remark on the role of research, on federal support for higher education research and development, including through the knowledge infrastructure program.

Federal support for research helps to keep professors at the leading edge in their fields. As important as this is for advancing Canada's innovation potential, it is equally important for our students.

The federal science and technology strategy was released in 2007. It aims to foster three distinct science and technology advantages that impact our prosperity and quality of life: a people advantage, a knowledge advantage, and an entrepreneurial advantage.

Universities and colleges are important partners in the government's science and technology strategy, and they have a central role to play in achieving the government's innovation goals.

Universities are at the forefront of research, pushing the frontiers of knowledge in diverse fields. Colleges and polytechnics are well linked with local businesses, helping them adopt new scientific developments and technologies.

In four successive budgets, the government has systematically implemented the recommendations of its science and technology strategy.

I will provide you with a quick overview of progress to date, starting with initiatives to foster a people advantage.

[*English*]

The Science and Technology Strategy recognizes that talented, skilled and creative people are critical to building and sustaining a successful national economy and society.

The new initiatives are on a strong base of support that has existed for some time. For example, the Canada Research Chairs program supports 2,000 research chairs at Canadian universities and has an annual budget of $300 million. This program helps attract and retain some of the best researchers in the world.

Il importe de considérer les formes fiscales et non fiscales de l'aide que fournit le gouvernement comme des outils complémentaires dans la poursuite des objectifs liés au soutien à l'éducation postsecondaire. En général, les mesures fiscales se prêtent mieux aux allégements de portée générale fondés sur des conditions générales d'admissibilité. En revanche, les programmes de dépenses peuvent être plus facilement ciblés sur des enjeux spécifiques.

[*Français*]

Robert Dunlop, sous-ministre adjoint, Secteur science et innovation, Industrie Canada : Je vous remercie de votre invitation. Votre étude sur l'accessibilité à l'enseignement postsecondaire au Canada nécessite l'examen des obstacles à l'accès des sources de financement pour les établissements et les étudiants et du rôle de la recherche.

On m'a demandé de traiter aujourd'hui du rôle de la recherche et de l'appui fédéral à la recherche et au développement dans le domaine de l'enseignement supérieur, notamment par l'entremise de programmes d'infrastructures de savoir.

L'appui fédéral à la recherche permet aux enseignants de demeurer à la fine pointe dans leur domaine de recherche. Si cet appui est important pour mettre en valeur le potentiel d'innovation du Canada, il est tout aussi important pour nos étudiants.

La stratégie fédérale des sciences et technologies a été diffusée en 2007. Elle vise à favoriser trois avantages distincts au chapitre des sciences et technologies, qui ont une incidence sur notre prospérité et notre qualité de vie : un avantage humain, un avantage de savoir et un avantage entrepreneurial.

Les collèges et les universités sont des partenaires importants dans la stratégie fédérale et ils ont un rôle crucial à jouer dans l'atteinte des objectifs fédéraux au chapitre de l'innovation.

Les universités sont à l'avant-garde de la recherche et repoussent les frontières du savoir dans divers domaines. Les collèges et les écoles polytechniques sont bien reliés aux entreprises locales et les aident à adopter les progrès scientifiques et les nouvelles technologies.

Dans quatre budgets consécutifs, le gouvernement a systématiquement mis en œuvre les recommandations dans sa stratégie des sciences et technologies.

Je vais vous donner un bref aperçu des progrès réalisés jusqu'à présent en commençant par les initiatives visant à favoriser un avantage humain.

[*Traduction*]

La Stratégie scientifique et technologique reconnaît que des personnes compétentes et créatives sont essentielles pour bâtir et soutenir une économie nationale dynamique.

Les nouvelles initiatives ont un solide fondement, établi depuis déjà quelque temps. Par exemple, le Programme des chaires de recherche du Canada, avec un budget annuel de 300 millions de dollars, appuie 2 000 chaires de recherche dans les universités canadiennes et contribue à attirer et à retenir parmi les meilleurs chercheurs et spécialistes du monde.

The Canada Graduate Scholarships Program supports masters and doctoral students. In 2009-10, it offered more than 3,000 scholarships at the master's level and another 1,500 at the doctoral level.

A newer program introduced in 2008, for example, is the Vanier Canada Graduate Scholarships program, which has now awarded 336 scholarships to attract and retain the absolute best doctoral students. At $50,000 per year for up to three years, these scholarships are internationally competitive.

Through Budget 2010, the government announced the new Postdoctoral Fellowships Program to support research leaders of tomorrow. Valued at $70,000 per year, the focus is on making Canada a magnet for the some of the very best who are just starting out their careers.

Together, these programs cover the full spectrum of positions to help attract, retain and develop researchers, whether they are students, post-docs or beginning faculty researchers. I know the granting council representatives were here recently and covered some of these programs with you.

On the knowledge advantage, as you know, according to the OECD, Canada's commitment to the creation of new technology for universities is virtually unmatched in terms of expenditure on higher education, research and development. The Science and Technology Strategy sets out a number of commitments to ensure that Canada continues to be positioned at the leading edge of important developments; for example, investment in the granting councils, which is the principle mechanism for supporting higher education research and development. Most recently, in Budget 2010, their budgets were increased permanently by $32 million per year, bringing it to a record level of more than $2.7 billion in 2010-11.

The government has also made significant investments in partner organizations that support higher education in research and development, such as in the last budget, where additional funding was provided for Genome Canada and also reconfirmed the funding for the Canada Foundation for Innovation.

To achieve an entrepreneurial advantage, Canada must turn what it knows into an economic advantage. As you know, Canada punches above its weight in terms of our research excellence, but we lag behind other countries when it comes to innovation. The private sector in Canada does not adopt innovation as a competitiveness strategy as much as its competitors do. The government is encouraging firms to be more innovative through improvements to marketplace framework policies and also by fostering linkages between universities, colleges and business.

The applied research and training capacity at our colleges and polytechnics is a tremendous resource for building a more knowledge-based economy. In Budget 2010, the government doubled funding for the College and Community Innovation Program.

Le Programme de bourses d'études supérieures du Canada appuie les étudiants à la maîtrise et au doctorat. En 2009-2010, il a offert plus de 3 000 bourses d'études de maîtrise et 1 500 au niveau du doctorat.

Plus récent, le Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier, créé en 2008, a jusqu'à maintenant attribué 336 bourses d'études pour attirer et retenir les meilleurs étudiants de doctorat. À 50 000 $ par année pour deux ans, ces bourses d'études sont concurrentielles à l'échelle internationale.

Le gouvernement a annoncé, dans le budget de 2010, le nouveau Programme de bourses postdoctorales, d'une valeur de 70 000 $ par année, pour les leaders de la recherche de demain. Ce programme vise à attirer au Canada les chercheurs en début de carrière les plus prometteurs.

Ensemble, ces programmes couvrent l'éventail complet des mesures prises pour attirer, retenir et former les meilleurs chercheurs, qu'ils fassent des études pré ou postdoctorales ou qu'ils commencent une carrière de chercheur universitaire. Je crois savoir que les représentants des conseils subventionnaires ont comparu devant votre comité il y a peu et vous en ont parlé.

Au sujet de l'avantage du savoir, vous savez que, d'après l'OCDE, l'engagement du Canada à l'égard des universités pour la création de nouvelles technologies est sans égal, au chapitre des dépenses dans l'enseignement supérieur et la R-D. Divers engagements sont pris dans la Stratégie des sciences et de la technologie pour que le Canada demeure à l'avant-garde des progrès importants; par exemple, les investissements dans les conseils subventionnaires, le principal mécanisme de soutien de la R-D dans les établissements d'enseignement supérieur. Plus récemment, dans le budget de 2010, leurs fonds ont été augmentés de 32 millions de dollars par année, ce qui les a portés au niveau record de 2,7 milliards de dollars en 2010-2011.

Le gouvernement a également fait d'importants investissements dans les organismes qui appuient l'enseignement supérieur en R-D. Par exemple, le dernier budget a attribué des fonds additionnels à Génome Canada et a confirmé le financement de la Fondation canadienne pour l'innovation.

Pour acquérir un avantage entrepreneurial, le Canada doit traduire ses connaissances en avantage économique. Vous savez que le Canada se démarque par son excellence en recherche, mais il accuse néanmoins du retard sur d'autres pays industrialisés sur le plan de l'innovation. Au contraire de ses concurrents, le secteur privé du Canada ne voit pas dans l'innovation une stratégie concurrentielle. Le gouvernement incite les entreprises à se montrer plus novatrices en apportant des améliorations aux politiques d'encadrement du marché et en favorisant les liens entre les universités, les collèges et les entreprises.

La capacité de recherche appliquée et de formation des collèges et des écoles polytechniques constitue une ressource phénoménale pour la création d'une économie axée davantage sur le savoir. Dans le budget de 2010, le gouvernement a doublé les fonds accordés au Programme d'innovation dans les collèges et la communauté.

[*Translation*]

I will close with a brief report on the status of the $2 billion knowledge infrastructure program, introduced in *Canada's Economic Action Plan*.

This program has two objectives. First, to accelerate repairs, maintenance and construction at universities and colleges to provide a short-term, targeted stimulus in communities across Canada. And second, to help realize the objectives of Canada's science and technology strategy by enhancing the research capacity of post-secondary institutions, enabling them to attract students and provide a better educational experience for the highly skilled workers of tomorrow.

In total, the government is funding 536 projects, 124 of which will increase the capacity to train students in advanced knowledge areas.

With partners, the program has leveraged a total investment of nearly $5 billion, including the $2 billion in federal funding, in research and education facilities across the country.

Thirteen funding agreements are in place with provinces and territories and 14 bilateral agreements are in place with individual institutions. All of the program funding is allocated.

Half of the money is going to new construction. Renovation and repair projects represent 25 per cent of the funding, leaving the final 25 per cent for projects that represent a mix of both.

As of the most recent quarterly reports, dating back to February, 44 projects have been completed, 266 projects were in the construction phase, and 135 projects were in design or planning stages.

The June 2010 quarterly reports are coming in, and we expect to see additional progress. Many projects are expected to be completed over the summer while students are away and construction conditions are ideal.

[*English*]

The Chair: I have a question for each one of our witnesses.

Mr. Forbes, in 2007 the government made a commitment to increase its contribution through the CST by 3 per cent a year, and there is a notional allocation of 25 per cent of the CST going for post-secondary education. We do not know how the province will end up dividing the CST. Perhaps we should go back to the way we used to do it and have a direct contribution for education. You might want to comment on that.

How do you keep track of how much is going into education? Is that 3 per cent intended for education or for the whole CST?

[*Français*]

Je terminerai en vous faisant brièvement part du statut du Programme d'infrastructure du savoir, de deux milliards de dollars, introduit dans le *Plan d'action économique du Canada*.

Ce programme vise deux objectifs : premièrement, accélérer les réparations, l'entretien et la construction dans les universités et les collèges afin de fournir un stimulant ciblé à court terme aux collectivités du Canada; deuxièmement, contribuer à l'atteinte des objectifs de la stratégie des sciences et technologies en améliorant la capacité de recherche des établissements postsecondaires, en leur permettant d'attirer des étudiants et d'offrir une meilleure expérience éducative aux travailleurs hautement qualifiés de l'avenir.

Au total, le gouvernement finance 536 projets, dont 124 accroîtront la capacité de former des étudiants dans des secteurs de connaissance de pointe.

Avec les partenaires, le programme a mis à profit un investissement total de près de cinq milliards de dollars, y compris deux milliards de dollars de financement fédéral dans des installations de recherche et des établissements d'enseignement à l'échelle du pays.

Treize ententes de financement sont en place avec les provinces et les territoires et 14 ententes bilatérales ont été conclues avec des établissements individuels. Le financement du programme est entièrement attribué.

La moitié des fonds servira aux nouvelles constructions. Les projets de rénovation et de réparation représentent 25 p. 100 du financement, ce qui laisse 25 p. 100 pour les projets qui représentent un mélange des deux.

Selon les derniers rapports trimestriels datant du mois de février, 44 projets ont été complétés, 266 en étaient à l'étape de la construction et 135 étaient à l'étape de la conception ou de la planification.

Les rapports trimestriels de juin 2010 sont presque prêts et nous nous attendons à constater des progrès additionnels. De nombreux projets seront achevés au cours de l'été pendant que les étudiants sont en vacances et que les conditions de construction sont idéales.

[*Traduction*]

Le président : J'ai une question pour chacun de nos témoins.

Monsieur Forbes, le gouvernement s'est engagé en 2007 à augmenter sa contribution de 3 p. 100 par année par l'intermédiaire du TCPS, et en théorie, 25 p. 100 du TCPS est investi dans l'éducation postsecondaire. Nous ignorons comment la province répartira le TCPS au bout du compte. Nous devrions peut-être revenir à nos méthodes d'avant et verser directement une contribution à l'éducation. J'aimerais que vous en parliez.

Comment faites-vous le suivi de ce qui est investi dans l'éducation? Est-ce que ces 3 p. 100 sont destinés à l'éducation ou est-ce pour l'ensemble du TCPS?

Mr. Forbes: The 3 per cent applies to the entire Canada Social Transfer, so the entire pot of money, which is currently a little over $11 billion. It grows at 3 per cent per year.

On the question of the allocation, that notional allocation of the CST, if you will, among the three groupings, was done based on provincial and territorial spending patterns at that time. A little over 30 per cent that is notionally attributed to post-secondary education.

The nature of the overall transfer and the allocation recognizes that while there is a shared priority put on this funding, in the end provinces and territories have the responsibility. The provinces are best placed to do specific program designs and priority settings. That leaves them with flexibility within the entire social envelope and then within post-secondary education to determine what is the best way to use that funding.

The Chair: Would we not be better off with separating the two funds, the education transfer from the social programs, and know directly how much money is going into education? Is that not a better accountability of federal dollars?

Mr. Forbes: There is accountability for federal dollars. It is going to the provinces and we have indicated how much we think should be attributed to post-secondary education. The provinces and territories then, with this transfer, and with others, are then responsible to their own citizens for how they spend these dollars.

As I said, giving them a transfer of this nature gives them the flexibility to set the priorities in design as they see best for their jurisdiction.

The Chair: Mr. Williams, we heard from some people at previous hearings that the tax measures and the education tax credits are not the most effective way to improve access to post-secondary education. Improving access to post-secondary education is our main goal.

I do not know how any student could ever understand how all of these programs hang together and how they can work for them. Second, you gave some statistics that indicate there is some general take-up of these programs, but that does not tell us whether the more vulnerable groups, the people who are under-represented, not getting as much access to PSE are in there, whether they are Aboriginals or disabled or people of low income.

For many students out there it is a struggle in terms of the finances of getting this education. These tax credits that could be transferred or held over to another year, when you are living on small means that does not resonate very well. As you say, they "ultimately" will benefit.

Is there a better way to allocate this money? There is a tax expenditure involved. Is there a better way to spend it? As some people have suggested, to target those people, we need to get better representation in terms of access to post-secondary education.

M. Forbes : Ce pourcentage s'applique à l'intégralité du Transfert canadien en matière de programmes sociaux, donc au montant entier, soit un peu plus de 11 milliards de dollars. Il augmente de 3 p. 100 par année.

En ce qui concerne la répartition, cette répartition théorique du TCPS, pour ainsi dire, entre les trois groupes, elle était fondée sur les modèles de dépense des provinces et territoires à ce moment-là. Un peu plus de 30 p. 100 de ce montant est en principe attribué à l'éducation postsecondaire.

Par ce transfert global et sa répartition, on reconnaît que, bien que le financement vise une priorité commune, ce sont les provinces et territoires qui, au bout du compte, en assument la responsabilité. Ce sont eux qui sont les mieux placés pour concevoir des programmes spécifiques et définir leurs priorités. Ils jouissent donc d'une certaine marge de manœuvre dans toute l'enveloppe sociale, puis en ce qui concerne l'éducation postsecondaire, ils ont la souplesse pour déterminer comment utiliser ces fonds à meilleur escient.

Le président : Ne vaudrait-il pas mieux séparer le transfert pour l'éducation du financement des programmes sociaux, pour savoir combien va directement à l'éducation? Ne serait-ce pas mieux pour rendre compte de l'utilisation des fonds fédéraux?

M. Forbes : On en rend compte. Les fonds sont versés aux provinces, et nous avons dit quelle part, selon nous, devrait être attribuée à l'éducation postsecondaire. Avec ce transfert et d'autres, les provinces et territoires doivent rendre compte de l'utilisation des fonds fédéraux à leurs propres citoyens.

Je répète qu'accorder un transfert de ce genre aux provinces et aux territoires leur permet d'établir les priorités en fonction de ce qu'ils jugent préférable.

Le président : Monsieur Williams, certains témoins nous ont dit que les mesures fiscales et les crédits d'impôt pour études ne sont pas les moyens les plus efficaces pour améliorer l'accès à l'éducation postsecondaire, notre principal objectif.

Je ne sais pas comment un étudiant peut comprendre la manière dont ces programmes interagissent et peuvent l'aider. De plus, les statistiques que vous avez montrées indiquent qu'on a recours, en général, à ces programmes, mais pas s'ils profitent aux groupes vulnérables et sous-représentés comme les Autochtones, les personnes handicapées ou les gens à faible revenu, qui ont de la difficulté à poursuivre des études postsecondaires.

Bien des étudiants ont du mal à réunir les fonds pour accéder à ces études. Le transfert ou le report éventuel des crédits d'impôt à une autre année ne veulent pas dire grand-chose pour ceux qui disposent de peu de moyens. Comme vous le dites, ces crédits ne seront profitables « qu'à la longue ».

Y a-t-il un meilleur moyen d'allouer les fonds? On peut engager des dépenses fiscales. Y a-t-il un meilleur moyen de dépenser les fonds? Comme certains l'ont laissé entendre, il faut une meilleure représentation dans l'accès aux études postsecondaires pour aider ceux qui en ont le plus besoin.

Mr. Williams: The one thing that is clear when you look at the data is that there is a significant portion of those credits that are used in the year in which they are earned — 37 per cent — and that definitely contributes to improving accessibility to the system. In a larger context, you have to look at these credits as serving a larger tax purpose, first, in recognizing the cost of an education and ensuring that our basic principle in terms of tax policy is an ability to pay principle. When people are incurring these expenses, whether they are parents or students, it is important from a tax fairness point of view that they are appropriately recognized.

There are other rationales for introducing these credits in addition to that. You could draw an analogy to a business that incurs an expense to earn income. In many ways, an education is a form of investment in human capital. Therefore, in a tax policy context, it is appropriate to provide some recognition for that investment in assessing the taxes owing.

As I noted in my concluding remarks, there are limits in what you can achieve in terms of accessibility through the tax system.

The Chair: Yes, I noticed, but we are out to try to improve access and that means you have to look at the under-represented groups. These programs probably benefit many people; I am sure they do, as your statistics indicate, but they are not from the group of under-represented individuals. These people are not taking as much from the programs as are people with higher incomes or with parents with higher incomes.

I realize you have amassed these statistics, but have you sat down and had focus groups with students to determine what they think of these tax credits — there are so many of them — and how they might be better allocated?

Mr. Williams: To some extent, the credits have arisen in response to solicitation; something like the lifelong learning plan, for example. Over time, when you look at a credit like the RESP, just because of its broad usage, it inevitably will help improve accessibility. In that context, we have introduced provisions within something like the RESP specifically targeted to deal with low- and modest-income individuals who would in your context, address the accessibility issue. I would say the credits have been responsive.

[*Translation*]

Senator Champagne: Mr. Forbes, I think that my question will be going to you as the General Director of the Federal-Provincial Relations Branch.

I cannot help discussing with you the battle royal that we are fighting in Quebec, more specifically in Montreal at the moment, where McGill University, which is well aware of the success of its Master of Business Administration program, has decided to increase the students' tuition fees dramatically while, on the other side, the Quebec Minister of Education and the Premier are saying that, if it does, they will deduct all the money that the university collects from the amount the government normally gives for operations.

M. Williams : Les données indiquent clairement qu'une part importante — 37 p. 100 — de ces crédits est utilisée l'année où ils sont obtenus, ce qui améliore sans aucun doute l'accessibilité au système. Globalement, ces crédits pour études donnent avant tout aux gens la capacité de payer, un principe fondamental en politique fiscale. Du point de vue de l'équité fiscale, il importe d'offrir une compensation adéquate à ceux qui engagent les dépenses, qu'ils soient parents ou étudiants.

Il y a d'autres raisons d'accorder ces crédits. Vous pourriez comparer cela à une entreprise qui dépense dans le but de réaliser des profits. À bien des égards, l'éducation est une forme d'investissement dans le capital humain. C'est pourquoi, dans un contexte de politique fiscale, il est approprié de reconnaître la valeur de cet investissement dans l'évaluation de l'impôt à payer.

Comme je l'ai souligné dans la conclusion de mon exposé, il y a des limites à ce que les mesures fiscales peuvent faire pour accroître l'accessibilité.

Le président : Je l'ai en effet remarqué, mais nous essayons d'améliorer l'accès, ce qui signifie qu'il faut se pencher sur les groupes sous-représentés. Ces programmes profitent sans doute à bon nombre de personnes; je n'en doute pas, et vos statistiques l'indiquent. Toutefois, ces personnes ne font pas partie de groupes sous-représentés, dont les membres ne bénéficient pas de ces programmes dans la même mesure que ceux qui jouissent d'un revenu élevé, notamment grâce à leurs parents.

Vous avez recueilli ces données, mais avez-vous mis sur pied des groupes de consultation formés d'étudiants pour savoir ce qu'ils pensent de ces crédits d'impôt — il y en a tellement — et comment mieux allouer les fonds, de leur point de vue?

M. Williams : Jusqu'à un certain point, les crédits répondent à la demande; par exemple, il y a le Régime d'encouragement à l'éducation permanente. Avec le temps, un crédit comme celui pour le REEE ne peut qu'améliorer l'accessibilité, simplement grâce à sa portée générale. Dans le contexte, des mesures ont été prises, notamment en ce qui concerne le crédit pour le REEE, afin d'aider les personnes à revenu faible et modeste et d'accroître l'accessibilité. Je dirais que les crédits ont été profitables.

[*Français*]

Le sénateur Champagne : Je pense, monsieur Forbes, que ma question va s'adresser à vous en tant que directeur général de la Direction des relations fédérales-provinciales.

Je ne peux pas m'empêcher de vous parler de cette bataille royale que nous menons au Québec, et à Montréal particulièrement en ce moment, où l'Université McGill — bien consciente des succès obtenus par son programme de maîtrise en administration des affaires — décide de multiplier les coûts annuels pour les élèves, alors que, de l'autre côté, la ministre de l'Éducation du Québec et le premier ministre disent que si c'est le cas, toutes les sommes que l'université recueille, le gouvernement les retirera de ce qu'il leur donne normalement pour les opérations.

How can we bring those two sides together in some way?

Mr. Forbes: That is a matter for the government of Quebec and McGill University.

Senator Champagne: Yes, but since funding for post-secondary education in Quebec also comes from the federal government, it seems to me that there must be a way for you to zero in on that.

Mr. Forbes: We make transfers to the provinces and we recognize their responsibility to decide on their own priorities in terms of the management of programs and the use of the funds at post-secondary level. That use can also vary from one province to the next. It is true that we make the transfer from the post-secondary education envelope, but it is definitely up to them to decide how to use the funds and the way in which they will respond to what their residents are asking for.

Senator Champagne: In the last few months, our study has dealt with accessibility to post-secondary studies, including for less well-off families. That is why we want to find out about the various tax credits, scholarships, loans and so on.

As an example, let us take an internationally prestigious university like McGill, which attracts students from all over the world. They normally pay more than Canada or Quebec students and they would come to the university even if the fees to do so go up. So, in our report, what can we recommend to the government of Quebec? We certainly cannot take away what they themselves went out and got, because that would be in no one's interests. Nor can we take away the opportunity from the students, because who does not want to see someone get an MBA from McGill? Even if you can get them elsewhere.

What do we say to Quebecers and Canadians?

Mr. Forbes: There are several ways. As Mr. Williams said as well, tax credits, transfers and scholarships are available. There is a whole list of federal and provincial programs, meaning that we have a number of ways to provide students with assistance so that they can have access to post-secondary education.

But, for transfers, the money goes to the provinces. It is targeted for post-secondary education, but the provinces are free to decide their own priorities. If the government of Quebec makes a decision and the government of another province makes a different decision, that is up to them.

Senator Champagne: So, as I understand it, if we are brave enough to talk about it, we do so with a big smile and with white gloves up to here. Thank you. I will be back in the second round.

[*English*]

Senator Callbeck: Mr. Dunlop, how much of the Knowledge Infrastructure Program announced in Budget 2009, for $2 billion over two years, has been allocated so far.

Mr. Dunlop: All of the funds have been allocated.

Comment peut-on faire pour que ces deux pôles se rejoignent d'une façon ou d'une autre?

M. Forbes : Cela concerne le gouvernement du Québec et l'Université McGill.

Le sénateur Champagne : Oui, mais comme les fonds destinés à l'éducation postsecondaire au Québec proviennent aussi du gouvernement fédéral, je me dis qu'il doit y avoir pour vous une façon de cibler cela.

M. Forbes : Nous octroyons des fonds aux provinces et reconnaissons leur responsabilité de décider de leurs priorités concernant la gestion des programmes et de l'utilisation de ces fonds au postsecondaire. Également, cette utilisation peut varier d'une province à l'autre. Il est vrai que nous octroyons ces fonds à titre d'enveloppe destinée à l'éducation postsecondaire, mais en définitive il leur revient de décider de l'utilisation de ces fonds et de la façon dont ils répondent aux demandes de leurs citoyens.

Le sénateur Champagne : Notre étude des derniers mois a porté sur l'accessibilité aux études postsecondaires, et ce, même au sein de familles moins bien nanties. C'est pourquoi nous souhaitons connaître les différents crédits d'impôt, bourses, prêts et ainsi de suite.

Prenons l'exemple d'une université de prestige international telle que l'Université McGill, qui invite des élèves de partout au monde. Il s'agit de gens qui paient normalement davantage que les Canadiens ou les Québécois et l'université aura donc tout de même de la clientèle même si les coûts pour y accéder sont augmentés. Que peut-on alors, dans notre rapport, recommander au gouvernement du Québec? On ne peut quand même pas leur enlever ce qu'ils sont allés chercher par eux-mêmes puisque cela pourrait nuire à tout le monde. On ne peut empêcher des jeunes d'avoir cette possibilité, car qui ne veut pas voir un jeune obtenir un MBA de l'Université McGill? Même si on peut en obtenir un ailleurs.

Que dire aux Canadiens et aux Québécois?

M. Forbes : Il y a plusieurs façons. Comme M. Williams l'a dit également, des crédits d'impôt, des transferts et des bourses d'études sont disponibles. Il y a toute une liste de programmes au fédéral et au provincial, et donc plusieurs façons d'octroyer de l'aide aux étudiants afin de leur assurer un accès à l'éducation postsecondaire.

Concernant les transferts toutefois, les fonds sont octroyés aux provinces. Ils ciblent l'éducation postsecondaire, mais les provinces sont libres de décider de leurs priorités. Si le gouvernement du Québec prend une décision et que le gouvernement d'une autre province prend un autre type de décision, cela leur revient.

Le sénateur Champagne : Si je comprends bien, si on a le courage d'en parler, on le fait avec un grand sourire et des gants blancs qui vont jusque-là. Merci beaucoup. Je reviendrai au deuxième tour.

[*Traduction*]

Le sénateur Callbeck : Monsieur Dunlop, combien des 2 milliards de dollars sur deux ans du Programme d'infrastructure du savoir annoncé en 2009 ont été accordés jusqu'à présent?

M. Dunlop : Tous les fonds ont été débloqués.

Senator Callbeck: They all have?

Mr. Dunlop: Yes.

Senator Callbeck: Do you have a breakdown of that by province?

Mr. Dunlop: We could provide that information to you.

Senator Callbeck: I would like that, please.

The Chair: If you could provide it to the clerk, we will distribute it to all committee members.

Senator Callbeck: They had two years to complete the projects, so obviously if it is all committed, the two-year timeline was not a problem, was it?

Mr. Dunlop: This was part of the stimulus package. If you recall, universities and colleges had been saying for years that they had a large deferred maintenance issue. As I mentioned, a large percentage of the money is being spent on repair and maintenance type projects. For some of the construction projects, these are things that have been in the planning stages for quite a long time and, therefore, the universities and colleges were able to get moving quickly on them. The presidents of all the institutions had to indicate in writing that they were able to complete the construction within the period of two years.

Senator Callbeck: I believe in their pre-budget submission, they said they needed $5.1 billion, so $2 billion would not cover the problem. Have there been any talks with the universities about another fund?

Mr. Dunlop: No. The total spending under the program is about $5 billion. The federal contribution, which is a maximum of 50 per cent, is $2 billion. If you look at the contributions of the provinces and others, the total spending under the program will be about $5 billion.

It is a question of policy whether there would be another program. All I can say is what the government has said so far, that this was a one-time stimulus program that would be concluded on March 31, 2011, as announced in the budget.

Senator Callbeck: Did you say that the federal government funded 50 per cent?

Mr. Dunlop: Yes, that is correct.

Senator Callbeck: Was there any problem with the smaller universities coming up with their 50 per cent?

Mr. Dunlop: In most cases, the provincial governments picked up one-half of the funds. Depending on eligibility, because the federal government would fund up to half of what was eligible under our programs, sometimes the provinces were in for considerably more and sometimes the universities raised funds on their own. I have not come across an issue of smaller versus larger universities having difficulty raising the funds.

Le sénateur Callbeck : Tous?

M. Dunlop : Oui.

Le sénateur Callbeck : Connaissez-vous la répartition par province?

M. Dunlop : Nous pourrions vous la fournir.

Le sénateur Callbeck : Ce serait fort apprécié, merci.

Le président : Si vous pouviez fournir cette information à la greffière, nous la transmettrions ensuite à tous les membres du comité.

Le sénateur Callbeck : On avait deux ans pour terminer les projets. Si tous les fonds ont été alloués, cette échéance ne posait donc aucun problème, n'est-ce pas?

M. Dunlop : Ce programme fait partie des mesures de stimulation. Si vous vous rappelez, les responsables des universités et des collèges ont dit pendant des années que l'entretien des installations était largement négligé. Je répète que les fonds sont consacrés en bonne partie à des projets de réparation et d'entretien. Les universités et les collèges ont pu lancer rapidement certains projets de construction qui étaient à l'étape de la planification depuis assez longtemps. Les dirigeants de tous les établissements ont indiqué par écrit que la construction pourrait être terminée dans les deux ans.

Le sénateur Callbeck : Je crois que durant les consultations prébudgétaires, on a dit qu'il fallait 5,1 milliards de dollars. Ces 2 milliards ne suffisent donc pas à régler le problème. Y a-t-il eu des discussions avec les représentants des universités pour accorder des fonds supplémentaires?

M. Dunlop : Non. Les dépenses totales du programme sont d'environ 5 milliards de dollars. La participation du gouvernement fédéral, plafonnée à 50 p. 100, représente 2 milliards. En ajoutant les fonds des provinces et autres, les dépenses totales du programme s'élèvent à environ 5 milliards de dollars.

Déterminer s'il doit y avoir un autre programme est une question de politique. Tout ce que je peux dire, c'est que le gouvernement a mentionné que le programme de stimulation ne sera pas renouvelé après le 31 mars 2011, comme prévu dans le budget.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous dit que le gouvernement fédéral versait 50 p. 100 des fonds?

M. Dunlop : Oui, c'est exact.

Le sénateur Callbeck : Les petites universités ont-elles eu du mal à trouver l'autre moitié?

M. Dunlop : Dans la plupart des cas, les gouvernements provinciaux ont fourni le reste des fonds. Étant donné que le gouvernement fédéral finance la moitié des projets seulement s'ils sont admissibles aux programmes, les provinces ont parfois versé beaucoup plus, et les universités ont, dans certains cas, dû lever les fonds elles-mêmes. Je n'ai pas entendu dire que les petites universités avaient plus de difficulté à trouver du financement que les grandes.

Senator Callbeck: That is good. I am not sure which witness, Mr. Williams or Mr. Forbes, talked about the student tax credits. That credit can be transferred, you say, to a maximum of $5,000 to a parent, grandparent or spouse. Is that a maximum of $5,000 for them all? It cannot be $5,000 to a parent and the same to a grandparent. Is that right?

Mr. Williams: No, it is a maximum on the total amount that can be transferred in a year.

Senator Callbeck: Could that go on forever and ever? Does that accumulate?

Mr. Williams: The credits can accumulate. That is right.

Senator Callbeck: Have you performed any analyses on the eligible tuition fees and all the various tax credits?

Mr. Williams: Yes, and we have published them in a tax expenditure report. I could make that report available to you.

Senator Cordy: Thank you for being here. It is nice to get all the tax policies and the things happening from the federal perspective at the same time. Thank you for that.

Senator Champagne talked about the CST transfers to the provinces. Whenever I meet with students groups, the thing they always comment that the education part should be separated so they can see whether it is actually being spent on post-secondary education. When I was looking at the numbers, about one-third of the transfers are actually for post-secondary education.

What can I tell these students? You mentioned in your answer to Senator Champagne that you allocate somewhat indirectly, that it is not a firm direction but a suggestion that one-third of the money be spent on post-secondary education. These students who are struggling financially are concerned that the money is not all going to post-secondary education and that it will be used in some other field, which may in itself be wonderful. However, they felt that the money was not all going to post-secondary education. It did not matter what part of the country they were from; this was unanimous.

Mr. Forbes: I have two comments. First is the issue as to whether that 31 per cent, if you will — a little over $3 billion — is going to post-secondary education. That notional allocation was based on spending patterns in the provinces a couple of years ago, which should not have really changed that much. In total, that should represent a fairly good estimate of a federal contribution to what provinces are spending overall in that area. It is not 100 per cent linked, but I would say it is a fairly good estimate of what is going there.

As far as the issue of breaking it out, the idea of allocating, notionally, the components of the social transfer into the component parts and making that public was to try to address that very point that people are raising: How much of this should be going to post-secondary education and how much should be going to other parts?

Le sénateur Callbeck : C'est bien. Je ne sais plus très bien qui de M. William ou de M. Forbes a parlé des crédits d'impôt pour études. Vous dites qu'un maximum de 5 000 $ en crédits d'études peuvent être transférés à un parent, à un grand-parent ou à un époux. Ce montant s'applique-t-il à toutes ces personnes réunies? On ne peut pas transférer 5 000 $ à un parent et autant à un grand-parent, n'est-ce pas?

M. Williams : Non, c'est le montant total qui peut être transféré dans une année.

Le sénateur Callbeck : Y a-t-il une échéance? Les crédits s'accumulent-ils?

M. Williams : Ils peuvent en effet s'accumuler.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous dressé la liste des frais de scolarité admissibles et de l'ensemble des crédits d'impôt?

M. Williams : Oui, et ces données se trouvent dans un rapport sur les dépenses fiscales que je pourrai vous fournir.

Le sénateur Cordy : Merci d'être ici. C'est une bonne idée de nous parler de toutes les politiques fiscales et des choses que fait le gouvernement fédéral en parallèle. Je vous en remercie.

Le sénateur Champagne a parlé des fonds alloués aux provinces par l'entremise du TCPS. Quand je rencontre des groupes d'étudiants, ils disent toujours que les sommes versées pour l'éducation devraient être indiquées de façon séparée afin de savoir si elles sont dépensées pour les études postsecondaires. J'ai constaté qu'environ un tiers des transferts servaient à l'éducation postsecondaire.

Que puis-je dire à ces étudiants? Dans votre réponse au sénateur Champagne, vous avez indiqué que le tiers des fonds sont dépensés de manière indirecte pour les études postsecondaires. Les étudiants qui éprouvent des difficultés financières se demandent si l'argent sert uniquement aux études postsecondaires et s'il peut être dépensé dans autre chose, ce qui pourrait être très bien en soi. Ils estiment que les fonds ne servent pas qu'aux études postsecondaires. Peu importe d'où ils viennent, les étudiants sont unanimes à cet égard.

M. Forbes : Je dois dire deux choses. Premièrement, il faut savoir si ces 31 p. 100 — qui représentent un peu plus de 3 milliards de dollars — sont dépensés pour les études postsecondaires. Cette répartition théorique est fondée sur les régimes de dépenses des provinces qui remontent à deux ou trois ans, des régimes qui ne devraient pas avoir beaucoup changé. Grosso modo, elle devrait représenter une assez bonne estimation de la participation du gouvernement fédéral dans les dépenses totales engagées par les provinces. Cette répartition n'est pas fidèle à 100 p. 100, mais je dirais qu'il s'agit d'une assez bonne estimation.

Pour ce qui est de la répartition théorique des composantes des transferts sociaux selon les domaines et de la publication des résultats, l'idée était d'essayer de régler le problème soulevé par la population : quels fonds faut-il consacrer à l'éducation postsecondaire et combien faut-il allouer au reste?

If there are concerns about how much provinces are spending in the area of post-secondary education, again, that really becomes a question for students to raise with their provincial governments, because we do provide funding towards that. As I mentioned, we do so both through the Canada Social Transfer and through general programs like equalization to provide funding in support of these programs. It is then up to the provinces. They are accountable to their legislatures and their citizens as to how they spend those dollars.

Senator Cordy: I have heard this from every province. Certainly, Nova Scotia is in a unique situation because we have more students coming into Nova Scotia than we have native Nova Scotians attending university. It is a little bit different in Nova Scotia.

Do you get feedback from students or from provinces in terms of how much they are actually spending on post-secondary?

Mr. Forbes: I cannot speak about students too much. We talk to the provinces regularly about the transfer system and hear their views on a range of transfer issues, as you might imagine. From their vantage point, one certainly hears that they are comfortable with the approach of having flexibility. Again, to go back to the answer I gave to the chair, they are comfortable with the approach of flexibility to design and deliver the programs based on how they want to set priorities and how they think they can best deliver in their jurisdictions. The only comments I get from my provincial counterparts would be —

Senator Cordy: "Leave it alone."

Mr. Forbes: — that this is the way to proceed.

Senator Cordy: Balancing federal and provincial jurisdictions is always a challenge.

I would like to move on to the tax policies you discussed today. Many of the committee members are familiar with these policies. When you look at the tax policies, they are designed for the most part for middle-class families. In many cases, the parents get the tax credits. The idea that you can hold it over indefinitely is a great idea. If people are not using the tax benefit that year, they can carry it over to another year.

I am concerned about something else, and the chair raised the issue earlier on. There are so many programs out there and so many things. Students are often 18 years of age, or very young anyway. That said, that demographic seems to be changing when we look at post-secondary education, because kids are taking gap years and what have you, or working or travelling for a bit. However, when you are 18 years of age, you are not necessarily in a position to be able to find all of the available programs et cetera.

How do you communicate to students what programs are available to them, and promote the idea of being able to save. Indeed, you would have to save your receipts from 2010 if you will not use them until 2015. You would have to be aware in 2010 that you can save them to use them in five years' time. How do you get this knowledge to students?

Les étudiants préoccupés par les dépenses provinciales dans l'éducation postsecondaire doivent en parler au gouvernement de leur province, car c'est pour cela que nous versons des fonds. Je répète que nous le faisons dans le cadre du TCPS et de programmes généraux comme celui sur la péréquation. Ce sont ensuite les gouvernements des provinces qui doivent rendre des comptes à leurs élus et à leurs citoyens sur la façon de dépenser ces sommes.

Le sénateur Cordy : C'est ce que m'a dit chaque province. La Nouvelle-Écosse est toutefois un cas unique, parce que ses universités accueillent plus d'étudiants qui viennent d'ailleurs que de Néo-Écossais. La situation est un peu différente dans cette province.

Les étudiants ou les gouvernements des provinces vous disent-ils combien ils dépensent réellement dans l'éducation postsecondaire?

M. Forbes : Je ne suis pas très au courant de la situation des étudiants. Comme vous pouvez vous en douter, nous discutons régulièrement du système de transfert avec les provinces, qui nous donnent leur opinion sur une série de problèmes. Nous voyons bien qu'elles aiment avoir de la flexibilité. Pour reprendre la réponse que j'ai donnée au président, je dirais que les gouvernements des provinces aiment avoir la possibilité d'élaborer et de mettre en œuvre des programmes selon leurs priorités et ce qu'ils estiment préférable. Tout ce que mes homologues provinciaux me disent, c'est...

Le sénateur Cordy : « Qu'il vaut mieux laisser les choses comme elles sont. »

M. Forbes : ... que c'est la meilleure façon de procéder.

Le sénateur Cordy : L'équilibre entre les compétences fédérales et provinciales pose toujours problème.

J'aimerais parler des politiques fiscales dont il a été question aujourd'hui. Beaucoup de membres du comité connaissent bien ces politiques. Nous constatons qu'elles sont conçues en grande partie pour les familles de la classe moyenne. Dans bien des cas, ce sont les parents qui obtiennent les crédits d'impôt. C'est une brillante idée de permettre de reporter les crédits indéfiniment. Si on ne profite pas de cet avantage fiscal une année donnée, on peut le reporter à l'année suivante.

Je suis préoccupée par le problème qu'a soulevé le président plus tôt. Il y a tellement de programmes et d'autres choses. Les étudiants ont généralement 18 ans ou sont de toute façon très jeunes. Cela dit, la démographie semble changer concernant l'éducation postsecondaire, parce que les jeunes prennent des années de congé et ils travaillent, voyagent un peu ou je ne sais quoi. Il reste qu'à 18 ans, on n'est pas nécessairement en mesure de trouver tous les programmes auxquels on a droit, et cetera.

Comment informez-vous les étudiants des programmes disponibles et comment les encouragez-vous à économiser? Il faut bien sûr conserver ses reçus de 2010 si on ne les utilise pas avant 2015. On doit savoir en 2010 qu'il faut garder ses reçus pour demander des crédits cinq ans plus tard. Comment mettez-vous les étudiants au courant?

Mr. Williams: Students would gain eligibility for the credit in the year they file their tax return, so there would not be a need for them to hold on to the receipts. The universities are well aware of students' eligibility.

This is a question that CRA could better talk to you about in terms of the administration of a tax system. However, to give a general context, there is a high degree of awareness at universities regarding students' eligibility for these credits. They are provided the information they need in order to claim them.

Registered education savings plans and other plans are promoted through a number of sources. Then again, I may not be best placed to speak to that specifically.

Senator Cordy: Therefore, it is basically up to the student to get the information at the university level.

Mr. Williams: As part of tax filing, when you receive various information slips that allow you to file your income tax return, the student would receive information slips from the universities indicating their eligibility for various credits.

Senator Dyck: Thank you, Mr. Chair, and thank you for your presentations this evening.

I notice that you said that the Canada Social Transfer was "notionally allocated to post-secondary education." Let us say a high school graduate had worked part-time for a while because he or she was unable to find very good employment opportunities with their education. They then became unemployed. Is there anything available through the Canada Social Transfer that would allow that person to be retrained; let us say if they had to then go on Employment Insurance or welfare? Maybe we have dealt with this before and I have missed it somewhere along the line.

Mr. Forbes: Just to clarify, the Canada Social Transfer is a government-to-government transfer. There are various programs for students. You alluded to the Employment Insurance system which colleagues from Human Resources and Skills Development might be better suited to answer. However, there are a variety of direct programs for lower-income students. Also, if you are looking at retraining, there are programs either through the Employment Insurance system or otherwise that would help individuals in this kind of situation.

Senator Dyck: That budget is not part of the Canada Social Transfer, then?

Mr. Forbes: No, it is a specific program, or programs. There are youth employment strategies and other things that are run directly by the federal government, which can be found in the Human Resources Department. The social transfer is really from the federal government to the individual provinces. The provinces decide how they would like to spend that money.

Senator Dyck: My next question concerns some of the programs where you have matching funding. You mentioned that we are encouraging low- and modest-income families. What are the income ranges that are set for lower income? Do you have data available as to the number of low- and middle-income families that actually take advantage of these programs compared to people who would be above those sorts of income levels?

M. Williams : Les étudiants ont droit au crédit l'année où ils remplissent leur déclaration de revenus, alors ils n'ont pas besoin de garder leurs reçus. À l'université, on est bien au fait des conditions d'admissibilité des étudiants.

Des représentants de l'Agence du revenu du Canada pourraient mieux vous répondre que moi sur l'administration du système fiscal. Toutefois, en général, les étudiants sont très au courant de leur admissibilité à ces crédits. Ils reçoivent l'information dont ils ont besoin pour en faire la demande.

La promotion du REEE et d'autres régimes se fait de diverses manières. À nouveau, je ne suis peut-être pas la personne la mieux placée pour vous répondre avec précision.

Le sénateur Cordy : C'est donc l'étudiant qui doit se renseigner auprès de son université.

M. Williams : On reçoit des feuillets d'information pour remplir sa déclaration de revenus. L'étudiant reçoit des documents de l'université qui indiquent son admissibilité aux crédits.

Le sénateur Dyck : Je vous remercie, monsieur le président. Merci également aux témoins pour leurs exposés ce soir.

Vous avez dit que le TCPS était « destiné théoriquement à l'éducation postsecondaire. » Disons qu'un diplômé de l'enseignement secondaire travaille à temps partiel durant un certain temps, parce qu'il n'est pas capable de trouver de très bonnes occasions d'emploi compte tenu de son niveau d'études, et qu'il se retrouve ensuite au chômage. Le TCPS offre-t-il au diplômé un moyen de suivre un autre programme de formation s'il doit demander des prestations d'assurance-emploi ou d'aide sociale? Peut-être qu'il en a déjà été question et que cela m'a échappé.

M. Forbes : Simplement pour apporter une précision, le TCPS est un transfert d'un gouvernement à un autre. Il y a divers programmes qui s'adressent aux étudiants. Mes confrères du ministère des Ressources humaines et du Développement des compétences seraient peut-être plus en mesure que moi de répondre à votre question sur l'assurance-emploi. Cependant, il y a toute une gamme de programmes directs pour les étudiants à faible revenu. De plus, l'assurance-emploi offre notamment des programmes pour les gens qui veulent suivre une formation d'appoint.

Le sénateur Dyck : Cela ne fait donc pas partie du budget du TCPS?

M. Forbes : Non, il s'agit de programmes particuliers. C'est le ministère fédéral des Ressources humaines qui mène, entre autres choses, les stratégies d'emploi des jeunes. Le TCPS s'effectue entre le gouvernement fédéral et chaque province, qui décide comment elle veut dépenser les fonds.

Le sénateur Dyck : Parlons maintenant de certains programmes qui concernent le financement de contrepartie. Vous avez dit que nous encourageons les familles à revenu faible et modeste. Quels sont les paliers de faible revenu? Avez-vous des données sur les familles à revenu faible et modeste qui tirent avantage de ces programmes par rapport aux gens qui ont des revenus élevés?

Mr. Forbes: I think you are referring to the RESP.

Senator Dyck: Yes.

Mr. Williams: If I remember correctly, the Canada learning bond is available to any child of a family that receives National Child Benefit payments. That would essentially be families with incomes below $42,000. They are also eligible for 40 per cent matching rate on the first $500 of the Canada education savings grant. The 30 per cent rate is unavailable for individuals whose families have incomes between $42,000 and $80,000, if I am correct.

Senator Dyck: That seems pretty rich.

Mr. Williams: It is a graduated program with the most enhanced relief available to those at the lowest income levels.

I will clarify the exact income thresholds when I get back and send those to you, but that is my recollection.

Senator Dyck: I am not at all familiar with the Canada learning bond. Let us say you had a family that had a $30,000 income. They would have to have an RESP, and then they would apply for a matching grant; is that correct?

Mr. Williams: By opening an RESP, for years in which you are eligible for the National Child Benefit supplement, you would receive initially a $500 payment and then $100 annually afterwards for every year for which you are eligible, providing a maximum of $2,000.

[*Translation*]

Senator Eaton: Mr. Forbes, does that $3.4 billion in federal transfers to the provinces and territories include a special envelope for Aboriginal communities?

Mr. Forbes: No. It is a general transfer from the federal government to provincial and territorial governments for social programs.

[*English*]

Senator Eaton: Once you give the money, at no point is there any accountability; right? Sheila Fraser cannot walk into a province and say, "We gave you X dollars last year; can you tell us how you spent that money?"

Mr. Forbes: Sheila Fraser does not, but each province has its own provincial auditor who could ask any such question. I cannot speak to what the provincial auditors do.

Senator Eaton: I do not mean to put you on the spot. I suppose one could go to a provincial auditor and get a breakdown of how the money is spent; is that correct?

Mr. Forbes: One could look at provincial financial statements or public accounts and determine what the provinces are spending in that area. My only comment is that was when we looked at the spending a few years ago and tried to notionally allocate the bigger social transfer, we found about 30 per cent of the social spending in this area was going to post-secondary education. That should be more or less the same.

M. Forbes : Je pense que vous parlez du REEE.

Le sénateur Dyck : Absolument.

M. Williams : Si je me souviens bien, le Bon d'études canadien est offert aux enfants des familles qui reçoivent la Prestation nationale pour enfants, soit les familles qui ont des revenus inférieurs à 42 000 $. Ces ménages également admissibles à 40 p. 100 de la première tranche de 500 $ accordée dans le cadre de la Subvention canadienne pour l'épargne-études. Que je sache, les gens dont la famille gagne de 42 000 à 80 000 $ ne sont pas admissibles aux 30 p. 100.

Le sénateur Dyck : Cela semble assez généreux.

M. Williams : Ce programme progressif est celui qui profite le plus aux gens à faible revenu.

Je vous enverrai les seuils de revenu exacts, mais c'est ce dont je me souviens.

Le sénateur Dyck : Je ne connais pas du tout le Bon d'études canadien. Prenons l'exemple d'une famille qui gagne 30 000 $. Elle doit participer au REEE pour demander une subvention de contrepartie, n'est-ce pas?

M. Williams : Le participant au REEE reçoit 500 $ la première année et 100 $ chaque année suivante jusqu'à un maximum de 2 000 $ durant la période d'admissibilité à la Prestation nationale pour enfants.

[*Français*]

Le sénateur Eaton : Monsieur Forbes, les transferts fédéraux au montant de 3,4 milliards de dollars versés aux provinces et aux territoires, comprennent-ils une enveloppe spéciale destinée aux communautés autochtones?

M. Forbes : Non. Il s'agit d'un transfert général en matière de programmes sociaux du gouvernement fédéral aux gouvernements provinciaux et territoriaux.

[*Traduction*]

Le sénateur Eaton : Une fois qu'ils ont reçu l'argent, les gens n'ont pas à rendre de comptes, n'est-ce pas? Sheila Fraser ne peut pas demander au gouvernement d'une province comment les fonds ont été dépensés?

M. Forbes : Non, mais chaque province a un vérificateur qui pourrait le faire. Par contre, je ne peux pas me prononcer sur ce que font les vérificateurs provinciaux.

Le sénateur Eaton : Je ne cherche pas à vous mettre sur la sellette. Ai-je tort de présumer qu'il est possible de demander la ventilation des fonds à un vérificateur provincial?

M. Forbes : Il est possible d'examiner les états financiers ou les comptes publics des provinces pour connaître les dépenses engagées dans le domaine. Tout ce que je peux dire, c'est que lorsque nous avons examiné les dépenses, il y a quelques années, pour répartir théoriquement l'essentiel du TCPS, nous avons constaté qu'environ 30 p. 100 des dépenses servaient à l'éducation postsecondaire. La situation doit être plus ou moins la même.

Senator Eaton: Basically, you are saying that, from a taxation point of view, the federal government can have a more direct say with the money you give to provinces because what we say federally has little impact on how the provinces will spend or allocate their money for higher education?

Mr. Forbes: There is designing the federal tax measure as well as federal programs. We obviously control the eligibility criteria and to whom they apply. Mr. Williams described a number of tax credits, and federal laws put those credits in place. Similarly, we design federal programs. Again, I refer to Human Resources and Skills Development with their federal programs, and we would obviously be charged with designing them.

In the case of the provinces, we give them funding through a variety of forms, generally in a block format, and they are undertaking to spend in these areas. We leave it to them to determine how best to use that money and design in those specific instances.

Senator Merchant: Thank you for being here. Can you to identify some opportunities and suggest a different way of doing things so that we can improve the coordination between the federal and provincial governments?

I understand that education is primarily a provincial area of jurisdiction, but because the federal government is giving these transfers and tax breaks to provinces, what can our committee suggest as a means of improving the opportunities that are afforded to students and educational facilities?

Mr. Forbes: I do not think I can tell the committee what to recommend. We do have a recent example, and Mr. Dunlop talked about the Knowledge Infrastructure Program, where we worked on a two-year program with the provinces to find an area of shared responsibility or joint responsibility and deliver a program effectively and quickly. This is through Canada's Economic Action Plan. I think it is evidence of the way the system can work well. When we determine an area of joint interest, we can move forward.

I cannot speak for all of the programs across government, but certainly in ongoing dialogue with the provinces in determining some needs, we can identify some and they can identify some, and we can ensure that we try to address them. With the transfers, we leave them the flexibility to determine their individual priorities. Again, I cannot speak for the provinces, but that allows them the ability, with the varying circumstances across jurisdictions, to figure out, in the case of post-secondary education, the best way to target the funds to meet the needs of their populations.

Mr. Dunlop: We obviously work within a constitutional context where education is provincial competence. In my department and my programs, research is a shared jurisdiction. We deal with institutions that are creatures of the provincial governments, and most of our programs involve provincial funding as well as federal funding. It represents a different responsibility than the education side of the higher education. That is just a reality that we as officials deal with because that is the context in which we operate.

Le sénateur Eaton : Au fond, vous dites que l'impôt permet au gouvernement fédéral de mieux déterminer comment les provinces vont dépenser les fonds, car ce qui est dit au niveau fédéral a peu d'influence sur les provinces au chapitre de la gestion ou de la répartition des sommes pour l'enseignement supérieur, n'est-ce pas?

M. Forbes : Rien n'est laissé au hasard concernant l'admissibilité à la mesure fiscale et aux programmes du gouvernement fédéral. M. Williams a fait état de crédits d'impôt régis par des lois fédérales. Je répète que nous établissons les critères d'admissibilité aux programmes de Ressources humaines et Développement des compétences Canada.

Nous versons des fonds aux provinces de diverses manières, mais généralement au moyen d'un transfert global. Nous laissons les gouvernements provinciaux déterminer la meilleure façon de dépenser les fonds selon les circonstances.

Le sénateur Merchant : Je vous remercie d'être ici. Pouvez-vous nous dire ce qui permettrait d'améliorer la coordination entre les gouvernements fédéral et provinciaux?

Je sais que l'éducation est avant tout une compétence provinciale, mais étant donné que le gouvernement fédéral accorde ces transferts et ces allégements fiscaux aux provinces, que pourrait proposer le comité pour améliorer l'offre aux étudiants et aux établissements d'enseignement?

M. Forbes : Je ne pense pas être en mesure de dire au comité ce qu'il doit recommander. Récemment, et M. Dunlop a parlé du Programme d'infrastructure du savoir, nous avons travaillé avec les provinces à un programme de deux ans pour déterminer un domaine de responsabilité partagée ou conjointe et mettre en œuvre un programme de façon efficace et rapide dans le cadre du Plan d'action économique du Canada. À mon avis, c'est la preuve que le système peut bien fonctionner. Lorsque nous aurons défini des intérêts communs, nous pourrons procéder.

Je ne sais pas ce qu'il en est pour l'ensemble des programmes offerts par le gouvernement, mais nous poursuivons le dialogue avec les provinces en vue de cerner les besoins qui existent et trouver des pistes de solution. Dans le cas des transferts, nous laissons aux provinces le soin de fixer leurs propres priorités. Encore une fois, je ne peux parler au nom des provinces, mais cette formule leur permet, étant donné que les circonstances varient d'une région à l'autre, de décider comment utiliser les fonds alloués à l'éducation postsecondaire et ainsi répondre aux besoins de leur population.

M. Dunlop : Nous évoluons, bien sûr, dans un cadre constitutionnel où l'éducation relève de la compétence des provinces. Pour Industrie Canada, la recherche constitue un domaine de compétence partagée. Nous travaillons avec des institutions qui sont des créatures des provinces, et la plupart de nos programmes sont financés par les gouvernements fédéral et provinciaux. La responsabilité, dans ce cas-ci, est différente de celle qui concerne l'enseignement supérieure. C'est une réalité avec laquelle nous devons composer, parce que c'est le contexte dans lequel nous vivons.

Senator Merchant: I still find it difficult that there is absolutely no accountability and the federal government does not have any ability to assess the programs. Again, as you say, there is the jurisdictional issue, so maybe there is no resolution to that right now.

The Chair: That is just on the social transfer, because on the other programs, the direct programs of taxation, they do.

Senator Seidman: Mr. Dunlop, if I might, there is no question that the Science and Technology Strategy put forward by the government in 2007 is of such critical import for our country and future generations. You said, "Canada punches above its weight in terms of our research excellence, but we lag behind other countries when it comes to innovation. The private sector in Canada does not adopt innovation as a competitiveness strategy as much as its competitors do."

You note that in Budget 2010, the government doubled funding for the College and Community Innovation Program. Might you tell me something about that program? Certainly, from what we have heard over the course of many weeks, this might be a rather significant program, and I am interested in hearing about it.

Mr. Dunlop: This program is run primarily by NSERC. It aims to increase the capacity of colleges and CEGEPs and polytechnic institutes to partner with local companies. NSERC has run a series of competitions, looking at projects that will have the maximum impact on the local economy. Some of the projects are actually larger than the local economy. The idea here is to develop this concept of applied research, which is a different kind of activity than universities would normally be comfortable in doing. Maybe it is more focused on the needs of small and medium-sized businesses, where the company is trying to solve a specific technical problem. In colleges, it is a very good experience for both professors and students to work on a solution, whereas the universities want to stay on the cutting edge and do the kind of research that will lead to publications and those kinds of activities as opposed to solving practical problems. Canada has not got that element as well developed, and in recent years government has been trying to work with the provinces and the colleges to develop that capacity in Canada, recognized by doubling the budget for this program in last year's budget.

Senator Seidman: Can you tell me about the response you have had from private industry?

Mr. Dunlop: The response from private industry has been very positive. Certainly, before the budget, we met with a number of companies that have used this kind of service, and the message we heard was they would like to see more of it.

Senator Seidman: I would like to try to understand a bit about how the program works, so that a student could be an intern in a way.

Le sénateur Merchant : J'ai encore du mal à croire qu'il n'y a aucune reddition de comptes et que le gouvernement fédéral ne peut évaluer les programmes. Encore une fois, comme vous le mentionnez, il faut tenir compte du partage des compétences dans notre pays. Il n'y a peut-être aucune solution à ce problème pour l'instant.

Le président : Cela ne vaut que pour le volet social du transfert. Dans le cas des autres programmes, ceux visant la taxation directe, le gouvernement a un droit de regard.

Le sénateur Seidman : Monsieur Dunlop, la Stratégie des sciences et de la technologie lancée par le gouvernement en 2007 revêt, indiscutablement, beaucoup d'importance pour notre pays et les générations futures. Vous avez dit que « le Canada se démarque pour son excellence en recherche. Cependant, nous accusons du retard par rapport à d'autres pays industrialisés en ce qui a trait à l'innovation. Le secteur privé au Canada n'adopte pas l'innovation comme stratégie de compétitivité autant que ses concurrents. »

Dans le budget de 2010, le gouvernement a doublé le financement accordé au Programme d'innovation dans les collèges et la communauté. Pouvez-vous me dire quelques mots au sujet de ce programme? D'après ce que nous avons entendu au fil de nombreuses semaines, il s'agit d'une initiative assez importante. J'aimerais en savoir plus là-dessus.

M. Dunlop : Ce programme est essentiellement administré par le CRSNG. Il a pour but de renforcer la capacité des collèges, des cégeps et des instituts polytechniques de travailler avec des entreprises locales. Le CRSNG a lancé une série de concours, misant sur les projets qui ont un maximum de retombées locales. Certains projets ont, en fait, un rayonnement plus vaste. L'idée, ici, est de développer le concept de la recherche appliquée, un type d'activité auquel les universités ne sont pas tellement habituées. Le programme met peut-être davantage l'accent sur les besoins des petites et moyennes entreprises qui, par exemple, cherchent à résoudre un problème technique précis. Dans les collèges, le fait de travailler sur une solution constitue une excellente expérience et pour les professeurs et pour les étudiants. Les universités, elles, préfèrent être à l'avant-garde de la recherche et se concentrer sur la publication des travaux réalisés par des chercheurs plutôt que de s'attacher à résoudre des problèmes d'ordre pratique. Il existe des lacunes à ce chapitre au Canada et le gouvernement tente, depuis quelques années, de développer cette capacité en collaborant avec les provinces et les collèges. Voilà pourquoi le budget du programme a été doublé dans le budget de 2009.

Le sénateur Seidman : Quelle a été la réaction du secteur privé?

M. Dunlop : Sa réaction a été très positive. Avant que le budget ne soit déposé, nous avons rencontré plusieurs entreprises qui se sont prévalues de ce programme. Elles ont dit qu'elles voulaient d'autres initiatives de ce genre.

Le sénateur Seidman : J'aimerais en savoir un peu plus sur le fonctionnement du programme, sur la façon dont un étudiant peut y participer.

Mr. Dunlop: Once again, because it is competition based, the idea was not to be overly constraining in the required outcomes. Typically, a company would go to a college and indicate the kind of problem they have, and it could be a technical problem or a marketing problem. Especially in the past, the funding just was not available in the colleges either to free the professors or to support the students in working on those practical programs as opposed to their normal course of study.

I am trying to think of where a specific college would develop an expertise in, for example, plastics or moulding, and as part of the program, want to be able to involve students in solving a technical problem for companies. In other cases, it is marketing; it is not always technical.

Again, when it is competition-based, you are looking for the best ideas. There is not the assumption that we officials know what will work in Peterborough or in Rimouski, so make it competition. There is a board from NSERC that is led by the private sector. It is trying to make it a bit different from a standard peer review that involves just scholars. You end up with a variety of programs.

The Chair: We are familiar with the Science and Technology Strategy because we went through it a couple of years ago. Both in that strategy and in the 2007 Budget, the federal government states that it wants to work "with provinces and territories to develop shared objectives and targets, clarify roles and responsibilities and enhance public accountability."

How has that gone so far? Are the federal funds that are being transferred to support post-secondary education in this regard being used for that purpose in light of that statement?

Mr. Dunlop: I brought a copy, but I am not sure of the exact context of that quote. I believe that was dealing mostly with the programs in the area of research and development, whereas I said the Canada Foundation for Innovation, for example, where on a competition basis, federal funding for up to 40 per cent of a project is supported. Obviously, the universities need the support of their provinces for the other 60 per cent in making that happen.

We work quite closely with our provincial colleagues in achieving that and reflecting the nature of our federation, and we end up with different relationships with different provinces. For example, in Quebec, a university or college applies first to the province and ensures funding is available at the provincial level. Then they apply to the federal competition. In other provinces, they apply directly to the federal government and seek provincial funding after.

Over the years, we have developed various forms of cooperation with our provincial colleagues to reflect the shared jurisdiction we have in the research and development side.

M. Dunlop : Encore une fois, parce qu'on procède par voie de concours, il faut éviter d'imposer un cadre trop contraignant au chapitre des résultats attendus. En ce qui a trait à la démarche suivie, l'entreprise qui cherche à solutionner un problème, par exemple d'ordre technique ou de commercialisation, entre en contact avec un collège et sollicite son aide. J'ajouterais que dans le passé, aucune subvention n'était accordée aux établissements pour libérer les professeurs ou appuyer les étudiants qui participaient à des projets de recherche plutôt que de suivre leurs cours normaux.

Autre exemple : un collège spécialisé, disons, dans la fabrication ou le moulage de matières plastiques peut demander que des étudiants participent, dans le cadre du programme, à des travaux axés sur la résolution de problèmes techniques, ou encore de commercialisation, pour le compte d'entreprises.

Encore une fois, les concours ont pour objet de mettre à jour les meilleures idées. Nous ne partons pas du principe que nous savons ce qui va fonctionner à Peterborough ou à Rimouski, d'où l'idée d'organiser des concours. Il existe, au sein du CRSNG, un comité dirigé par le secteur privé. Ce comité d'examen se veut différent, en ce sens qu'il n'est pas uniquement composé de pairs ou de chercheurs. Il a pour mission d'évaluer une variété de projets.

Le président : Nous connaissons bien la Stratégie des sciences et de la technologie, car nous avons mené une étude sur le sujet il y a deux ou trois ans. Dans la stratégie et aussi dans le budget 2007, le gouvernement fédéral disait vouloir, et je cite, « collaborer avec les provinces et les territoires afin de définir des cibles et des objectifs communs, de clarifier les rôles et responsabilités et d'améliorer la reddition de comptes à la population. »

Où en sont les discussions? Est-ce que les sommes transmises par le gouvernement fédéral dans le but de soutenir l'éducation postsecondaire sont effectivement utilisées à cette fin?

M. Dunlop : J'ai ici une copie des documents, mais je ne suis pas sûr du contexte dans lequel cet engagement a été pris. Je pense que l'on faisait surtout allusion aux programmes de R-D. J'ai dit, par exemple, que dans le cas de la Fondation canadienne pour l'innovation, où l'on procède encore une fois par voie de concours, le gouvernement assure jusqu'à 40 p. 100 du financement des projets. Manifestement, les universités ont besoin du soutien des provinces pour le 60 p. 100 qui reste.

Nous collaborons de près avec nos homologues provinciaux, tout en tenant compte de la nature de notre fédération. Les liens que nous établissons varient en fonction des provinces. Par exemple, au Québec, une université ou un collège doit d'abord présenter une demande à la province et s'assurer que le financement existe à l'échelle provinciale. L'établissement doit ensuite présenter une demande au gouvernement fédéral en vue de participer au concours. Dans les autres provinces, les établissements soumettent leur demande directement au gouvernement fédéral. Ils sollicitent ensuite l'aide de la province.

Au fil des ans, nous avons établi, avec les provinces, divers cadres de collaboration qui tiennent compte de la compétence partagée qui existe dans le domaine de la R-D.

The Chair: This statement talks about shared objectives and targets, clarifying roles and responsibilities. It sounds very heavy or heady. Do you know how that is being implemented? It is a government statement; it came in the document or in the budget; I do not know which.

Mr. Dunlop: We speak to provincial colleagues about their priorities. They influence those priorities by what they choose to fund. We stay in contact with them about what their priorities are in their local development.

Senator Champagne: Mr. Dunlop, in Budget 2007 there was an increase of $800 million, and in 2009, there was $5 billion in new funding for initiatives related to science and technology. In your speech, you said that Canada punches above its weight in terms of our research excellence, but that we lag other industrial countries when it comes to innovation. The private sector in Canada does not adopt innovation as a strategy as much as its competitors do, and yet in 2010 we doubled funding for community and college innovation programs. This follows what my colleague, Senator Seidman, was talking about.

With this extra money, is the market trying to get more involved? How hopeful are you that, with that money being available and being there, they will get more involved with innovation and that linkages will be easier to make? Will that money make a difference?

Mr. Dunlop: I should say that my statement leaned heavily on the analysis done by the CCA, the Council of Canadian Academics. I referred to a report done by Peter Nicholson, looking at innovation in Canada and comparing us to other countries. The report is entitled, *Innovation and Business Strategy: Why Canada Falls Short*, It is a comprehensive report that is very helpful.

We have seen this in a number of programs, and you mentioned the college program.

[*Translation*]

We are trying to leverage investment in post-secondary institutions by working with business and industry.

Senator Champagne: Is it easy to get industry involved in that kind of thing?

Mr. Dunlop: That is exactly the objective of the programs announced in recent years. We do not have a lot of experience up to now. As I mentioned earlier, SMEs are showing some interest in working with colleges; if that can get them interested in research and development, the program will have attained its goal.

As I mentioned, the program was announced in 2007. The budget envelope used to contain $15 million per year, which is not a lot for a large country like ours. Now the figure is $30 million.

Le président : Il est question, dans le passage que j'ai cité, de la définition de cibles et d'objectifs communs, de rôles et de responsabilités. Tout cela semble très sérieux. Comment procède-t-on pour y arriver? Il s'agit d'un engagement pris par le gouvernement fédéral qui est énoncé dans la stratégie ou le budget, je ne sais plus.

M. Dunlop : Nous participons à des discussions avec nos homologues provinciaux dans le but de connaître leurs priorités. Celles-ci sont fonction des initiatives que les provinces choisissent de financer. Nous les consultons régulièrement pour discuter des priorités qui ont été fixées en matière de développement local.

Le sénateur Champagne : Monsieur Dunlop, le budget de 2007 prévoyait une hausse de 800 millions de dollars. En 2009, cinq milliards de dollars en argent neuf ont été investis dans des initiatives liées aux sciences et à la technologie. Dans votre exposé, vous dites que le Canada se démarque pour son excellence en recherche, mais qu'il accuse du retard par rapport à d'autres pays industrialisés en ce qui a trait à l'innovation. Le secteur privé au Canada n'adopte pas l'innovation comme stratégie de compétitivité autant que ses concurrents. Or, en 2010, nous avons doublé le financement alloué au Programme d'innovation dans les collèges et la communauté. C'est ce que mon collègue, le sénateur Seidman, a indiqué.

Est-ce que ces fonds supplémentaires vont avoir pour effet d'encourager une plus grande participation de l'industrie? Pensez-vous que, par suite de cet investissement, le secteur industriel va consacrer plus d'efforts à l'innovation, ou encore qu'il sera plus facile d'établir des partenariats? Est-ce que cet argent va changer quelque chose?

M. Dunlop : Je dois dire que mes observations s'appuient largement sur l'analyse effectuée par le CAC, le Conseil des académies canadiennes. Elles s'inspirent aussi du rapport de Peter Nicholson intitulé *Innovation and Business Strategy : Why Canada Falls Short*. Le rapport traite d'innovation et compare la performance du Canada avec celle d'autres pays. Il est détaillé et fort utile.

Nous avons observé un changement dans plusieurs programmes. Vous avez mentionné celui qui s'adresse aux collèges.

[*Français*]

Nous tentons de valoriser l'investissement dans les institutions postsecondaires, avec les compagnies, avec l'industrie.

Le sénateur Champagne : Est-ce plus facile d'inciter les industries à s'impliquer dans ce genre de chose?

M. Dunlop : C'est exactement l'objectif des programmes annoncés depuis les dernières années. Nous n'avons pas beaucoup d'expérience jusqu'à maintenant. Comme je l'ai mentionné plus tôt, les PME démontrent un intérêt certain à travailler avec les collèges et si cela peut les intéresser dans la recherche et le développement, le programme aura atteint son but.

Comme je l'ai mentionné, ce programme a été annoncé en 2007. L'enveloppe budgétaire contenait 15 millions de dollars par année, ce qui n'est pas énorme pour un grand pays comme le nôtre. Maintenant, il s'agit de 30 millions de dollars.

Senator Champagne: So at least it has doubled.

Mr. Dunlop: Yes, at least it has doubled. The goal of the program is to encourage industry to get more involved in this area and to use our investment in post-secondary education as a strategic asset, as is the case in some other countries.

Senator Champagne: We are going to have to do some good marketing with our industries. May God hear your prayer and grant us all possible success!

[*English*]

Senator Callbeck: I want to ask you about the change that was made in 2007. Until that time, each province ended up with the same amount per capita, when you took in the tax points, the cash transfer and the associated equalization. The tax points are the same. Therefore, what change was made in that cash transfer? I know now that every province gets the same amount per capita. How is that figure calculated?

Mr. Forbes: The figure is calculated by determining the overall cash amount of the CST. At that time, we also enhanced the cash portion. As I mentioned before, we grow it every year. That is divided by the population of the country and the cash portion is allocated across jurisdictions so that the per capita amount of cash everywhere is the same across all jurisdictions.

Senator Callbeck: The previous method took into consideration regional economic disparities, right?

Mr. Forbes: The previous calculation was one of looking at the total of the tax points, as you mentioned, and the cash. The cash was effectively a residual. If you will, there was a total and then tax points were determined and the cash was what went to bring everyone up to a total of cash and tax that was equal.

Senator Callbeck: Why was that change made in the formula?

Mr. Forbes: It was part of a broader package of changes in 2007 to restore fiscal balance. You may recall that there were changes to the equalization program at the same time. There were enhancements to the Canada Social Transfer, and the idea of putting on equal per capita cash was to ensure that, across the country, the amount of cash transfer that went to each province in the form of cash transfers was the same no matter the province of residency.

Senator Callbeck: Right now, we still have that associated equalization, right? You get the tax points and the cash?

Mr. Forbes: The numbers I have discussed with you so far in my remarks were the cash portion. There was a tax point component, and that tax point could include the associated equalization, yes.

Senator Callbeck: It means a lot for the smaller provinces. Prince Edward Island, for example, used to get a lot more in cash per capita than, let us say, Alberta, and now it is the same.

Le sénateur Champagne : Cela a quand même doublé.

M. Dunlop : Oui, cela a quand même doublé. Le programme a pour but d'inciter l'industrie à s'impliquer davantage dans ce domaine et à utiliser notre investissement dans l'éducation postsecondaire comme un atout stratégique, comme dans quelques autres pays.

Le sénateur Champagne : Nous devrons faire du bon marketing auprès de nos industries. Que Dieu vous entende et que nous réussissions le mieux possible!

[*Traduction*]

Le sénateur Callbeck : Je voudrais vous poser une question au sujet des modifications apportées en 2007. Les provinces recevaient, jusque là, le même montant par habitant, une fois pris en compte les points d'impôt, les transferts de fonds et la péréquation associée. Les points d'impôt sont restés les mêmes. Par conséquent, quelles modifications a-t-on apportées aux transferts de fonds? Je sais que chaque province reçoit la même valeur par habitant. Comment calcule-t-on celle-ci?

M. Forbes : En déterminant le montant global du TCPS. Les transferts en espèces ont également été bonifiés à ce moment là. Comme je l'ai déjà mentionné, ils augmentent tous les ans. On divise ce chiffre par le nombre d'habitants que compte le pays, et la valeur en espèces est allouée selon un montant égal par habitant dans toutes les provinces et dans tous les territoires.

Le sénateur Callbeck : L'ancienne formule tenait compte des disparités économiques régionales, n'est-ce pas?

M. Forbes : L'ancienne formule englobait les points d'impôt et, comme vous l'avez indiqué, les transferts en espèces. Ces derniers représentaient effectivement une valeur résiduelle. Donc, on prenait le total, on calculait les points d'impôt, et les transferts en espèces étaient répartis sur la base d'un montant égal par habitant.

Le sénateur Callbeck : Pourquoi a-t-on changé la formule?

M. Forbes : Cette réforme s'inscrivait dans un vaste train de mesures adoptées en 2007 en vue de rétablir l'équilibre fiscal. Si vous vous souvenez bien, le programme de péréquation a lui aussi fait l'objet d'une refonte à ce moment là. Le transfert canadien en matière de programmes sociaux a été bonifié. On a choisi de verser un montant égal par habitant parce qu'on voulait s'assurer que la valeur des transferts en espèces accordés aux provinces soit la même, peu importe la province de résidence.

Le sénateur Callbeck : Les paiements de péréquation associée existent toujours, n'est-ce pas? Ils s'ajoutent aux points d'impôt et aux transferts en espèces?

M. Forbes : Les chiffres que j'ai fournis jusqu'à maintenant s'appliquent aux transferts en espèces. Les paiements de péréquation associée peuvent effectivement être inclus dans la portion fiscale.

Le sénateur Callbeck : Cette aide veut dire beaucoup pour les petites provinces. L'Île-du-Prince-Édouard, par exemple, avait l'habitude de recevoir beaucoup plus, par habitant, que l'Alberta. Maintenant, le montant est le même.

Mr. Forbes: One of the important points is that there was a lot of additional cash to put into the system. Every province was better off through the increases to the CST, and we also at the same time had changes to the equalization system and so on. It was a full package of changes there and I think a significant investment from the federal government in Budget 2007. Every province benefited from those investments.

Senator Callbeck: My own province benefited very little compared to the richer provinces. I never really understood why the government did this because it favours the wealthier provinces in that we will have a bigger gap between the regions.

Mr. Forbes: Not to repeat myself, but at the same time, we significantly enhanced the equalization program, for example, which, as you mentioned, goes to the poorer provinces. There was a package of changes there, and I think Budget 2007 laid out in quite a bit of detail the implications by province. I do not have it here with me, but if you went back province by province, there were benefits across every province.

Senator Callbeck: I think that is right, but I guess my point is that the wealthier provinces gain more than the poorer ones.

Mr. Forbes: Again, if you looked at just the CST investment in isolation, that may be correct that if you were a province with a lower per capita cash payment before you would have gotten more benefit. At the same time, there were equalization changes and others that would have benefited, specifically the equalization-receiving provinces as a group.

The Chair: Just to clarify that, if I can, was that not part of the government's decision that CST should not be used as an equalization factor, that equalization should stand on its own and programs like CST should go evenly on a per capita basis?

Mr. Forbes: Fundamentally, at the same time as the CST was being moved to per capita cash, there were enhancements to equalization, and the idea was that is where the focus would be.

The Chair: That was intended to be the compensating factor. That completes my list, unless anyone else has something. I will then, therefore, thank our witnesses today. I appreciate you being here and contributing to our study on post-secondary education access. Thank you very much.

Colleagues, before we adjourn, I have a couple of things to discuss. First, tomorrow will be our last session on access to post-secondary education. It will be an in camera discussion on direction. You should have a report by now from the staff about some of the recommendations that have come over the period of time of these sessions. We will go through some discussion in terms of giving direction to the staff who will be drafting the report over the summer, and we will look at it in the fall when we are back.

Second, you will notice that today I put a motion for us to meet next Tuesday all day. I propose we meet from 9 a.m. to 11:30 a.m. We adjourn at that point because there are caucus meetings and

M. Forbes : Il ne faut pas oublier que des sommes additionnelles importantes ont été investies dans le programme. Chaque province a bénéficié des augmentations dont a fait l'objet le TCPS. Le régime de péréquation a lui aussi été restructuré. Le gouvernement a adopté toute une série de mesures, en plus de prévoir une hausse considérable du TCPS dans le budget de 2007. Chaque province a tiré profit de ces investissements.

Le sénateur Callbeck : Ma province en a profité beaucoup moins que les provinces riches. Je n'ai pas compris pourquoi le gouvernement a adopté des mesures qui ont pour effet de favoriser les provinces riches. Les disparités entre les régions ne feront que croître.

M. Forbes : Je ne veux pas répéter ce que j'ai dit, mais nous avons grandement bonifié le programme de péréquation qui, comme vous l'avez mentionné, a pour objet d'aider les provinces pauvres. Il y a tout un ensemble de mesures qui ont été adoptées. Je pense que le budget de 2007 expliquait en détail ce que cela voulait dire pour chacune des provinces. Je n'ai pas le document avec moi, mais je pense que si l'on examine la situation province par province, nous allons constater qu'elles en ont toutes bénéficié.

Le sénateur Callbeck : Vous avez raison, mais le fait est que les provinces riches reçoivent plus que les provinces pauvres.

M. Forbes : Encore une fois, si l'on considère uniquement l'augmentation du montant global du TCPS, il est vrai que la province qui reçoit aujourd'hui des transferts en espèces moins élevés par habitant obtenait plus dans le passé. Toutefois, les changements apportés à la péréquation, entre autres, ont profité globalement aux provinces bénéficiaires.

Le président : Je voudrais avoir une précision : le gouvernement n'a-t-il pas dit que le TCPS ne devrait pas servir de facteur, que les paiements de péréquation devraient être considérés à part, que leTCPS, par exemple, devrait être calculé selon un montant égal par habitant?

M. Forbes : Lorsque le TCPS a été modifié de manière à faire du transfert en espèces par habitant l'élément central du programme, des améliorations ont été apportées en même temps aux paiements de péréquation.

Le président : Il s'agissait là d'une mesure compensatoire. Voilà qui met fin aux questions, sauf si quelqu'un souhaite ajouter quelque chose. Je tiens à remercier les témoins d'être venus nous rencontrer et d'avoir ainsi contribué à notre étude sur l'accès à l'éducation postsecondaire. Merci beaucoup.

Chers collègues, avant de lever la séance, je tiens à dire quelques mots. Premièrement, nous allons tenir, demain, notre dernière réunion sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. La rencontre va se dérouler à huis clos. Les attachés de recherche ont préparé un résumé, que vous devriez avoir en main, des recommandations qui se sont dégagées des discussions. Nous verrons s'il y a lieu de donner des directives au personnel qui sera chargé de rédiger le rapport, cet été. Nous examinerons celui-ci à l'automne, à la reprise des travaux.

Deuxièmement, vous avez noté que j'ai déposé, aujourd'hui, une motion qui propose que le comité se réunisse toute la journée, mardi prochain. Les membres du comité siégeraient de 9 heures

we will come back at 3 p.m. and meet until 5 p.m., maybe 6 p.m. We will use the additional hour perhaps for going clause-by-clause consideration of Bill C-11. Senator Seidman spoke today from the government side. Senator Jaffer from the opposition side will speak tomorrow. If it gets second reading, we are okay for Tuesday. If it gets held down and adjourned further, that changes the picture. The idea is to try to move up the hearing from June 28. The steering committee talked about June 28, which is a week from Monday. Instead we are saying have the meeting on June 22, which would work out well in our time frame.

June 23, our final meeting before recess, would be on the subject of Bill C-34, which was discussed today in the Senate as well. Are there any questions about that? That is the plan at the moment. Things can change, though; you never know.

With that, I will call adjournment and we will see you tomorrow morning at 10:30 a.m. Thank you.

(The committee adjourned.)

à 11 h 30. Les travaux seraient ensuite interrompus en raison des réunions de caucus, et reprendraient à 15 heures pour se poursuivre jusqu'à 17 ou 18 heures. Nous utiliserons cette heure additionnelle pour procéder à une étude article par article du projet de loi C-11. Le sénateur Seidman a présenté aujourd'hui le point de vue du parti ministériel. Le sénateur Jaffer présentera demain le point de vue de l'opposition. Si le projet franchit l'étape de la deuxième lecture, nous l'examinerons mardi. Autrement, nous devrons modifier le programme. L'idée est de devancer la réunion qui devrait avoir lieu le 28 juin. Le comité de direction a parlé de se réunir le lundi 28 juin. Nous préférerions que la réunion ait lieu le 22.

Le 23 juin, soit notre dernière rencontre avant le congé d'été, nous allons nous pencher sur le projet de loi C-34, qui a fait l'objet de discussions, aujourd'hui, au Sénat. Avez-vous des questions à ce sujet? C'est ce que nous prévoyons faire pour l'instant. Les choses peuvent changer, on ne sait jamais.

Cela dit, nous allons nous réunir demain matin, à 10 h 30. Merci.

(La séance est levée.)

Wednesday, June 16, 2010

Department of Finance Canada:

Chris Forbes, General Director, Federal-Provincial Relations and Social Policy Branch;

Baxter Williams, Director, Personal Income Tax Division, Tax Policy Branch.

Industry Canada:

Robert Dunlop, Assistant Deputy Minister, Science and Innovation Sector.

Le mercredi 16 juin 2010

Ministère des Finances Canada :

Chris Forbes, directeur général, Direction des relations fédérales-provinciales et de la politique sociale;

Baxter Williams, directeur, Division de l'impôt des particuliers, Direction de la politique de l'impôt.

Industrie Canada :

Robert Dunlop, sous-ministre adjoint, Secteur science et innovation.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid
Lettermail
Poste-payé
Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, June 14, 2010

Citizenship and Immigration Canada:

Erica Usher, Senior Director, Geographic Operations.

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Chris Greenshields, Director, International Education and Youth Division;

Jean-Philippe Tachdjian, Deputy Director and Trade Commissioner, Edu-Canada International Promotion of Education in Canada.

Canadian Bureau for International Education:

Karen McBride, President.

Canadian Institutes of Health Research:

Pierre Chartrand, Ph.D., Chief Scientific Officer and Vice-President, Research Portfolio.

Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada:

Margaret McCuaig-Johnston, Executive Vice-President.

Social Sciences and Humanities Research Council of Canada:

Gisèle Yasmeen, Vice-President, Partnerships.

(*Continued on previous page*)

TÉMOINS

Le lundi 14 juin 2010

Citoyenneté et Immigration Canada :

Erica Usher, directrice principale, Opération géographiques.

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Chris Greenshields, directeur, Direction de l'éducation internationale et de la jeunesse;

Jean-Philippe Tachdjian, directeur adjoint et délégué commercial, Édu-Canada Promotion internationale de l'éducation au Canada.

Bureau canadien de l'éducation internationale :

Karen McBride, président.

Instituts de recherche en santé du Canada :

Pierre Chartrand, Ph.D, conseiller scientifique en chef et vice-président, Portefeuille de la recherche.

Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada :

Margaret McCuaig-Johnston, vice-présidente exécutive.

Conseil de recherches en sciences humaines du Canada :

Gisèle Yasmeen, vice-présidente, Partenariats.

(*Suite à la page précédente*)

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca